

BULLETIN N° 4
DE LA SOCIÉTÉ DE CONFÉRENCES JUIVES D'ALGER

P 1172

SOCIÉTÉ

→ DE ←

CONFÉRENCES JUIVES D'ALGER

■ ■ ■

1930 - 1933



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

ALGER - II, Rue Bab-el-Oued - ALGER

— — —

Prix : 10 fr.

BULLETIN N° 4
DE LA SOCIÉTÉ DE CONFÉRENCES JUIVES D'ALGER



SOCIÉTÉ
→ DE ←
CONFÉRENCES JUIVES D'ALGER



1930 - 1933



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

ALGER - 11, Rue Bab-el-Oued - ALGER

BUREAU EN FONCTION EN 1933

Président d'honneur : M. le Colonel EDMOND MAYER.

Membres d'honneur : M. le Grand Rabbin d'Alger.

M. le Président de l'Association Consistoriale Israélite d'Alger.

M. le Directeur des Œuvres de l'Alliance Israélite à Alger.

M. le Président de la Société Ets Haim..

Présidente : Mme STORA SUDAKA.

Vice-Présidents : MM. GEORGES ALEBOU.

HENRI BACRI.

SFEZ.

Trésorier Général : M. MAURICE HAYOUN.

Secrétaire Général : M. ALBERT STORA.

Secrétaire Archiviste : M. HENRI AIOUN.

Membres du Comité : MM. SION BÉCACHE.

ELIE GOZLAN.

JOSEPH HANOUN.

LUCIEN LÉVI-BRAM.

WILLAM MÉDIONI.

ISAAC MORALL.

MAXIME SOUSSY.



ADHESIONS

Les demandes d'adhésions peuvent être transmises par un Membre du Bureau ; elles peuvent aussi être adressées directement soit au siège de la Société, rue Bab-el-Oued, n°11, soit à M. Henri Aïoun, archiviste de Société, à son bureau du Consistoire, 1, rue Volland.

La contribution de 500 francs au moins donne droit au titre de « *Membre Bienfaiteur* ».

La contribution de 100 francs au moins, donne droit au titre de « *Membre Donateur* ».

La cotisation annuelle, à montant déterminé, mais de 15 francs au moins donne droit au titre de « *Membre Adhérent* ».

CONVOCATIONS

Pour chaque séance, une convocation est envoyée à chacun des Membres de la Société. Sur leur demande, les adhérents peuvent recevoir plusieurs convocations pour des séances déterminées ; néanmoins, les séances étant publiques, des personnes non adhérentes seront admises autant qu'il sera possible de les recevoir, en tenant compte du nombre des places de la salle des conférences.

APPEL A L'ASSIDUITÉ DU PUBLIC

Notr but étant de faire connaître aux adultes et aux parents notre morale et nos lois, notre histoire et nore littérature, nos traditions et nos sentiments humains, nous sollicitons de nos coreligionnaires, même nos adhérents, d'encourager nos efforts en assistant avec leurs familles à nos séances, dont les programmes sont toujours intéressants et à la portée de tous les âges.

SOCIETE DE CONFERENCES JUIVES
D'ALGER

Liste complète des conférences, causeries ou communication
depuis l'origine de la Société

1. — Instruction de la Jeunesse, Colonel Mayer	26 Mars 1923.
2. — Le Temple de Jérusalem, Grand Rabbin Fridman	Novembre 1923
3. — La Cabale, Confino	3 Décembre 1923.
4. — Les Merveilles de l'Univers, Joseph Kaoua	22 Décembre 1923.
5. — Le Foyer Juif, Isaac Sénanès	14 Janvier 1924.
6. — La Condition des Juifs en France, M. Lucien Lévy-Bram	8 Avril 1924.
7. — Les Pharaons et les Hébreux, Joseph Kaoua	
8. — La Vitalité d'Israël, Rabbin Hanoune	19 Mai 1924.
9. — Le Prophète Elie et la Paix universelle, Rabbin Isaac Morali	2 Juin 1924.
10. — La Bible dans les arts et la littérature, Madame L. Stora Sudaka	11 Juin 1924.
11. — Causerie sur nos Livres Saints, Colonel Mayer	25 Novembre 1924.
12. — La Législation chez les Hébreux, Lucien Lévy-Bram	10 Décembre 1924.
13. — Quelques pages glorieuse de notre histoire Joseph Kaoua	22 Décembre 1924.
14. — Les Juifs d'après Shakespeare, Robert Confino	12 Mars 1925.
15. — Maïmône,	23 Avril 1925.
16. — L'âme charitable suivant la Bible, Joseph Kaoui	18 Juin 1925.
17. — Causerie sur la Bible, Colonel Mayer	7 Décembre 1925.
18. — A travers les quartiers juifs du Maroc. Joseph Hanoune	28 Décembre 1925.

19. — La Schehita devant la science, (1 ^{re} conférence), Docteur Bendanou	13 Janvier 1926.
20. — Liberté, Egalité, Fraternité, Trois paroles de la Bible, Joseph Kaoua	15 Mars 1926.
21. — La Schehita, (2 ^e conférence), Docteur Bendanou	1 ^{er} Avril 1926.
22. — Une heure de musique religieuse, Grand Rabbin Fridman	8 Avril 1926.
23. — Quelques problèmes du Judaïsme contemporain, A. Saguès	19 Avril 1926.
24. — La vie agricole et champêtre d'après les textes dans le Judaïsme, Joseph Hanoune	28 Avril 1926.
25. — Trois semaines en Terre Sainte, Joseph Kaoua	17 Mai 1926.
26. — L'Agriculture et les Juifs, Emile Moatti, Ingénieur agricole	27 Mai 1926.
27. — Histoire des Juifs d'Algérie, Lucien Lévy-Bram	9 Juin 1926.
28. — La Morale du Judaïsme, Rabbin Hanoune	16 Juin 1927.
29. — L'Hébreu, langue vivante, Aimé Pallière, Président de l'Union Universelle de la Jeunesse Juive.	25 Octobre 1926.
30. — La Vulgarisation, Colonel Mayer	28 Novembre 1926.
31. — L'Hygiène chez les Israélites, Joseph Kaoua	6 Décembre 1926.
32. — Le Talmud de ses origines à nos jours, 1 ^{re} causerie « La Michna ». Grand Rabbin Fridman	26 Janvier 1927.
33. — Les grandes leçons du Judaïsme, Joseph Kaoua	17 Février 1927. 24 Février 1927.
34. — Le Talmud de Jérusalem. Grand Rabbin Fridman	
35. — L'inquisition et l'expulsion des Juifs d'Espagne. Joseph Hanoune	3 Mars 1927.
36. — Les Poètes Juifs Français de notre époque. Madame Raymond Bénichou	15 Mars 1927
37. — Réflexions sur la langue hébraïque, Professeur Bécache	29 Mars 1927.
38. — La Jérusalem antique, Madame L. Stora-Sudaka	5 Avril 1927.

39. — Une heure de musique et chant, audition précédée d'une causerie de M. le Grand Rabbin Fridman.....	20 Avril 1927.
40. — Dieu et les Divinités païennes, Rabbin Isaac Hanoune	10 Mai 1927.
41. — La Poésie hébraïque première partie, des origines aux Prophètes, Joseph Kaoua	24 Mai 1927.
42. — Les deux Pourim supplémentaires de la Communauté d'Alger, Joseph Kaoua	24 Novembre 1927.
43. — Des causes qui ont maintenu le Judaïsme jusqu'à nos jours, André Bakhouche	20 Janvier 1928.
44. — Les Secrets de l'âme juive, Joseph Kaoua	13 Février 1928.
45. — Les Juifs de Provence et Armand Lunel, Madame Raymond Béni-hou	13 Mars 1928.
46. — Les Schismes religieux et leurs conséquences, D. Sidersky	6 Avril 1928.
47. — La Cabbale (2 ^e partie). Grand Rabbin Fridman	12 Avril 1928.
48. — Le Philosophe et Théologien Isaïe Haïlévy Horowitz. Joseph Kaoua	26 Avril 1928.
49. — Les Juifs de Kabylie, M. Bugéja	29 Mai 1928.
50. — Moïse et les savants modernes, Joseph Kaoua	11 Juin 1928.
51. — Quelques problèmes juifs actuels, William Oualid, Professeur à la Faculté de Droit de Paris.....	17 Septembre 1928.
52. — L'élection d'Israël, Commandant Lipman	1 Décembre 1928.
53. — Manassé Ben Israël et les Juifs d'Amsterdam, Joseph Hanoune	20 Décembre 1928.
54. — La Persécution d'Israël, Commandant Lipman	10 Janvier 1929.
55. — Israël en face de la conscience moderne, Maurice Henkine	27 Janvier 1929.
56. — L'Agriculture et les Juifs (2 ^e conférence), Emile Moatti	24 Février 1929.
57. — Le Sabbat, Commandant Lipman	10 Mars 1929.
58. — Pourquoi Israël doit tenir à sa Bible, Rabbin Joseph Hanoune	21 Avril 1929.

59. — Premières Immigrations Juives en Bé- berie, Madame Stora-Sudaka	12 Mai 1929.
60. — Les Psaumes immortels, Joseph Kaoua	12 Mai 1929.
61. — Communication du Colonel Mayer, Prési- dent « Israël Bedarrides »	Juin 1929.
62. — Condition des Juifs en France à travers les siècles, M. Lucien Lévy-Bram	
63. — Les Rêveurs du Ghetto (Israël Zangwill) Madame R. Bénichou	15 Avril 1930.
64. — Les Juifs et la Société Moderne, M. André Ghnassia	26 Mars 1931.
65. — Droits et Devcirs, M. Elie Gozlan	2 Avril 1932.
66. — Sur Henri Heine, M. André Narboni	14 Mai 1932.
67. — Le Talmud et ses enseignements, M. Isaac Hanoune	15 Juin 1932.
68. — En lisant les Prophètes, M. Raymond Temim	9 Juillet 1932.
69. — Notre Jeunesse, M. Maurice Eisenbeth	29 Octobre 1932.
70. — Le Messianisme et l'Homme, M. Henri Cohen Bacri	17 Décembre 1932.
71. — La Palestine, M. Sion Bécache	14 Janvier 1933.
72. — Croyances et Pratiques Religieuses an- namites indochinoises, M. Elie Gozlan	18 Février 1933.
73. — Vie et Œuvre de Moïse Maïmonide, M. Maurice Eisenbeth	18 Mars 1933.
74. — Les Juifs de Perse, M. A. Confino	1 ^{er} Avril 1933.
75. — Moïse Mendelssohn, Madame Stora Sudaka	22 Avril 1933.

Dix années d'existence

Mesdames, Messieurs,

Le 21 janvier 1923, le colonel Mayer, personnalité si justement aimée et vénérée par la communauté algéroise toute entière, avait convié une trentaine de ses amis à se réunir dans une des salles de l'Alliance Israélite d'Alger.

Il exposa magistralement le chagrin qu'il avait de constater combien la plupart de nos coreligionnaires étaient ignorants des beautés de la Bible, de la grandeur de la morale hébraïque, base de toute civilisation, des hardiesse de la législation mosaïque, de l'histoire de nos ancêtres, qui contient les pages les plus glorieuses que l'on connaisse, de notre littérature si variée, de nos traditions si pures et surtout des sentiments généreux exposés avec tant de courage par nos pères à une époque pourtant barbare.

Nombre d'Israélites, disait-il, ignorent leur passé et ne sont pas loin de rougir de leur origine, et le colonel Mayer montrait combien il était urgent de réagir contre un pareil état de choses. Il souhaitait que les Algérois apprennent comment vivaient leurs ancêtres avant la conquête et l'arrivée des Français en Algérie, les différentes législations auxquelles ils ont été soumis, les noms et les travaux de rabbins illustres dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il voulait empêcher la rupture imminente de la chaîne qui nous unit à un passé si glorieux, ce qui serait le suicide de notre communauté. Il voulait, en un mot, réagir contre l'indifférence criminelle et l'apathie coupables de nos coreligionnaires.

Le colonel Mayer ajoutait que les autres cultes multiplient leurs œuvres de propagande, attirent un public nombreux à toutes leurs cérémonies, organisent des manifestations artistiques avec l'appui des personnalités les mieux connues, dans les milieux les plus élevés, les plus distingués. Catholiques et protestants ont su créer des cercles où la bonne parole est apportée tantôt par des membres du clergé, tantôt par des laïcs choisis parmi les plus qualifiés pour instruire, convaincre, émouvoir leur public. Que d'erreurs sont ainsi répandues dans ces conférences sur l'histoire de nos aïeux, sur nos traditions, sur nos textes sacrés. Il en résulte que des attaques, savamment préparées, restent sans riposte et tombent sur des victimes

sans défense. Il est donc de notre devoir, ajoutait-il, de mettre nos enfants en garde contre les dangers qui les menacent et leur fournir l'arme indispensable qui les mettra à même de se défendre. Cette arme, c'est la vérité, la vérité pure qui se trouve tout au long de notre histoire et dont les arguments sont les principes de la morale admirable que nous ont légué Moïse et les Prophètes. Il faut que la jeunesse ait conscience de sa force, qu'elle ait le sentiment de fierté qui inspire ses origines.

Cet exposé si lumineux et souvent pathétique fut écouté avec la plus profonde attention. Puis, se conformant à la belle tradition des Macchabées qui savaient se raidir contre les douleurs personnelles pour ne songer qu'à l'intérêt général, le colonel Mayer (dont trois de ses fils trouvèrent une mort glorieuse au champ d'honneur) proposa la création d'une Société qui aurait pour but de répandre et mieux faire connaître la morale juive, nos traditions, notre histoire, notre littérature, notre hygiène, en un mot, tout ce qui touche au judaïsme.

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité et c'est ainsi qu'est née la Société des Conférences juives d'Alger. A-t-elle remplie ses promesses ? Le rappel des travaux effectués depuis sa fondation nous le dira.

Religion.

Le nombre et la variété des questions concernant les religions et les idées religieuses, développées devant nos sociétaires, démontre que cette branche suscite un très grand intérêt. L'énumération que nous en donnons et le succès obtenu par nos conférences en sont la preuve. Religion et Religions. — Dieu et les divinités païennes. — Croyances et pratiques religieuses indochinoises et annamites. — Schismes religieux. — Le Talmud. — La Cabbale. — Les psaumes immortels. — La Vitalité d'Israël. — Pourquoi Israël doit-il tenir à sa Bible. — Le Sabbat. — La Circoncision. — L'élection et les persécutions d'Israël.

Philosophie.

Les questions philosophiques, aussi bien celles d'un ordre général que celles d'un ordre particulier, ont été fréquemment choisies et savamment traitées. Nous avons pu entendre énumérer et commenter les causes qui ont maintenu le judaïsme jusqu'à nos jours, saisir les pensées profondes du Messianisme, les idées généreuses et si

belles de Mendelsohn, d'Isaïe Halévy Horovitz, de Maïmonide, de tous nos prophètes et particulièrement d'Elie qui aspirait si ardemment à la paix universelle. Il nous a été permis de découvrir, dans la Bible, les secrets de l'âme juive et les nobles sentiments de Liberté, de Fraternité et d'Égalité, repris et défendus plus tard par la Révolution Française. Nos auditeurs ont été préparés à saisir les rapports existant entre Moïse et les savants modernes, entre Israël et la conscience moderne.

Morale.

Dans le domaine de la morale, nos conférenciers nous ont fait apprécier les grandes leçons du judaïsme, les droits et devoirs de la génération actuelle, la conception de l'âme charitable selon la Bible.

Littérature.

De nombreux sujets littéraires, tous très brillamment traités, ont été écoutés avec une attention soutenue et un très vif plaisir. Nous avons ainsi compris le charme du langage de nos ancêtres et l'utilité qu'il y aurait à faire revivre et répandre la langue hébraïque qui s'impose chaque année davantage comme langue vivante.

Les beautés des premières poésies hébraïques ne nous sont plus inconnues. Nous avons pu nous faire une idée précieuse de ce qu'était la Jérusalem antique, des merveilles que contenait le Temple. D'autres conférenciers nous ont exposé comment étaient dépeints certains de nos cœreligionnaires par quelques-uns des plus illustres auteurs des siècles passés, tel que Shakespeare ou des temps modernes, tel que Zangwill. Nous avons pu apprécier le caractère et les œuvres des poètes juifs contemporains, du grand penseur Henri Heine, d'Armand Lunel, de connaître la vie et les mœurs des juifs de Provence, de constater avec fierté combien nombreux ont été les emprunts faits par les artistes et littérateurs, anciens et modernes, à notre Bible.

Histoire.

L'histoire est une des branches qui a provoqué le plus d'études chez les Juifs et nos conférenciers n'ont pas manqué de traiter devant nos auditeurs les sujets les plus variés en nous exposant ce qu'était la Babylonie ancienne et ses rapports avec Israël, la Palestine patrie que nos pères ont tant aimée, qu'ils ont su rendre si belle, si prospère, cette Palestine qui tomba en décadence lorsque

nous en avons été dépossédés et qui semble acquérir une vitalité nouvelle depuis qu'il nous est possible de reprendre possession de quelques-unes de ces régions si ardemment désirées. Nos sociétaires ont écouté avec émotion le récit qui peut paraître souvent invraisemblable mais qui est malheureusement trop réel, des vexations subies par nos ancêtres, alors sous la domination des Pharaons ; ils ont entendu avec un intérêt aussiif vif les faits glorieux de notre histoire, faits qui n'ont pu être égalés par aucune autre nation, les persécutions que les Juifs ont endurées si patiemment dans divers pays tels que la Perse, l'Espagne, les expulsions dont ils ont été les victimes. Quelques accalmies, trop espacées hélas, se sont cependant produites et nous avons appris que, pendant ces courtes périodes de tranquillité et dans des pays trop peu nombreux tels que la Hollande, nos pères ont pu se livrer à l'étude de la philosophie et des sciences et que quelques-uns d'entre eux, tel Manassé ben Israël, ont exercé une influence des plus heureuses au profit de leurs coreligionnaires sur les gouvernements étrangers. C'est également avec une curiosité des plus légitimes que nous avons écouté l'histoire des Juifs au cours des siècles en France, en Algérie, les libertés et les restrictions accordées ou imposées aux Israélites de Kabylie, du Maroc, les cérémonies religieuses particulières à certaines communautés africaines telles que les deux Pourim supplémentaires que beaucoup d'entre nous continuent à observer. Le récit des aspirations de la Kahéna fut pour beaucoup d'entre nous une révélation.

Législation.

Dans des causeries suivies, le foyer juif nous a été dépeint dans ses plus petits détails et nous avons appris quelles étaient les lois en usage, soit au point de vue civil et au point de vue criminel, soit au point de vue national et international.

Enseignement.

Les problèmes concernant l'enseignement ont été le principal objectif du Président fondateur de notre Société, qui, à plusieurs reprises, nous a donné de judicieux conseils soit en s'adressant particulièrement à la jeunesse, soit en faisant de savantes causeries sur nos Livres saints ou sur quelques-uns de nos coreligionnaires qui

ont été l'honneur et la gloire du judaïsme, tels que Crémieux, Bédarrides.

Hygiène.

La santé fut le souci constant des Juifs ; aussi avons-nous écouté avec la plus grande attention l'exposé des moyens employés pour lutter contre les fléaux sociaux, lutte déjà commencée par nos ancêtres qui observaient religieusement des règles d'hygiène encore utilement en vigueur et surtout les prescriptions de la Shehita que les savants modernes préconisent encore.

Agriculture.

Les Hébreux ont été surtout un peuple de pasteurs et d'agriculteurs ; les méthodes qu'ils employaient pour la culture et l'élevage nous ont été décrites magistralement ; beaucoup parmi elles sont d'ailleurs encore en usage.

Musique.

Les membres de la Société des Conférences ont eu la bonne fortune d'assister à des concerts au cours desquels musiciens et chanteurs ont évoqué divers chants religieux et profanes de nos plus grands compositeurs.

Problèmes actuels.

Les problèmes concernant le judaïsme de nos jours devaient tout naturellement retenir l'attention de nos conférenciers, qui ont su nous exposer les phénomènes de l'immigration, phénomènes modifiés sans cesse par des circonstances nouvelles. Ils nous ont développé les rapports du judaïsme avec la société moderne et ils ont fait le tour des diverses questions qui intéressent actuellement l'humanité tout entière et les Juifs en particulier.

Nous ne devons pas oublier d'adresser à nos conférenciers, Mesdames : Raymond Bénichou, Bugéja, Stora Sudaka. Messieurs : Gilbert Amar, André Bakouche, Henri Cohen Bacri, Bension Bekache, professeur au Lycée, Bendanon, docteur vétérinaire, Bloch Larroque, A. Confino, directeur des œuvres de l'Alliance, R. Confino, interprète traducteur à la Société des Nations, Eisenbeth, grand rabbin, Fridman, grand rabbin, Ghnassia, avocat, Gozlan, président de l'Union des Voyageurs et Représentants de commerce,

Hanoune, rabbin, Hanoun fils, Henkine, Kaoua, commandant Lipman, Lévi-Bram. colonel Mayer, Moatti, ingénieur agronome, Morali, rabbin, Narboni, Noiville, professeur au Lycée, Oualid, professeur à la Faculté de droit de Paris, Pallière, président de l'Union universelle des Jeunesse juives, Saguès, directeur de l'Univers Israélite, Séanènes, président de la Société « Eliaou Hannabi ». Sidersky, Temime.

Les vifs remerciements auxquels ils ont tous droit. Leur érudition, leur science, leur compétence ont été appréciées comme il convient. L'assiduité avec laquelle nos adhérents ont suivi nos conférences en est la meilleure preuve.

Un pareil bilan démontre l'utilité de notre Société. Ses dirigeants avaient pu craindre cependant, à un certain moment, que sa destinée ne fut compromise par l'absence de son président fondateur, en qui elle s'était tellement incarnée.

Le colonel Mayer dut, en effet, par raison de santé, nous priver de sa collaboration si précieuse ; mais grâce à l'élan qu'il avait donné, nous avons pu continuer, sans encombre, l'œuvre entreprise.

Après une suspension de quelques mois. M. le professeur Bécache, avec sa passion inaltérable pour le judaïsme, son attachement à notre glorieux passé, sa grande confiance dans l'avenir, réussit à trouver de nouveaux conférenciers qui surent eux aussi intéresser leurs nombreux auditeurs. Les charges de sa profession obligèrent, à son tour, à céder la présidence de notre Société à M^{me} Stora Sudaka, dont l'éloge n'est plus à faire.

Les conférences si littéraires, qu'elle nous a fait goûter, ont été appréciées par tous ceux qui ont eu la possibilité de l'entendre. Rien de ce qui touche le judaïsme ne lui est étranger. Chacun de nous est encore sous le charme de sa parole si élégante, de sa diction si parfaite, du choix si minutieux des termes et des pensées qu'elle a fait entendre devant nous. Ses qualités de présidente sont aussi marquées et, sous sa direction, notre Société sera certainement une des plus belles de notre communauté et nos adhérents seront, nous l'espérons, plus nombreux d'année en année.

Le but que nous nous sommes assignés est en effet des plus nobles. Nous voulons nous inspirer du passé pour assurer à nos enfants un bel avenir ; nous voulons rappeler à notre jeunesse les sentiments de vertu que nous ont légués nos anciens pour que la justice et la vérité, principaux attributs du judaïsme, soient chaque jour observés davantage.

QOL AVIV

Nous publions ci-dessous le bel appel lancé par le Club « QOL AVIV » à la Jeunesse d'Algérie.

A l'occasion de son deuxième anniversaire, le Club « QOL AVIV » se doit de vous rappeler les buts qu'il se propose :

Cette société de Jeunes, lutte en particulier contre une tendance à la fois simpliste et inintelligente de concevoir le Judaïsme.

En effet, le Judaïsme n'est, pour les uns, qu'un ramassis de vieilles histoires pour gens radoteurs dont on résume le procès d'un haussement d'épaules dédaigneux.

D'autres n'y voient que de gentilles légendes d'un autre âge qui n'ont plus leur raison d'être en ce siècle de sciences.

Beaucoup d'autres ne se donnent point tant de peines : ils n'ont jamais su ce qu'est le Judaïsme, ils n'ont pas la curiosité de le savoir.

Pour chacun, en résumé, le Judaïsme n'est qu'un mot dont on ne se préoccupe guère ou qu'on interprète avec une audace aussi prétentieuse que fantaisiste.

Eh bien, amis, ce que le Club « QOL AVIV » vous demande, c'est de venir étudier, de venir faire le procès de notre patrimoine avant que de le répudier. Amis, croyez-en la neuve expérience de quelques débutants déjà enthousiastes : cette étude ne comportera pour vous que des gains.

Vous retrouverez dans nos prophètes, qui parlèrent 700 ans avant J. C., les grandes idées de liberté, de fraternité, d'égalité, de paix, dont se berce le monde actuel. Le TALMUD vous étonnera par la portée de ses vues philosophiques et de ses intuitions scientifiques. Vous comprendrez alors que c'est justement le mariage de l'extraordinaire culture juive de l'Orient avec les cultures Occidentales, qui provoque l'épanouissement du génie Juif dans toutes les branches de l'activité intellectuelle.

Amis, lorsque vous serez convaincus, en lisant nos poètes, nos historiens, nos moralistes, que la BIBLE, le JUDAISME ne sont que la source première de tout ce que vous admirez, lorsque vous aurez pris conscience que la religion juive n'est pas une métaphysique mystérieuse, mais bien une simple encyclopédie de la sagesse humaine, alors seulement vous nous aiderez à combattre toutes les superstitions qui avilissent et souillent, et qui vous masquent longtemps le vrai visage de notre religion.

LE CLUB « QOL AVIV ».

Conférence de Madame R. BENICHOU

Un rêveur du Ghetto

Israël Zangwill

Mesdames, Messieurs,

Dans le portrait si émouvant qu'il a laissé de Bernard Lazare, Charles Péguy admire que cet homme semblât porter sur ses seules épaules toute la destinée de son peuple, tout le poids de ses misères, toute la responsabilité de ses fautes.

Cette disposition d'esprit qui l'étonnait chez Bernard Lazare est à des degrés divers celle de tous les juifs qui ont la fierté de leur origine et ce sentiment d'invincible solidarité que donne une commune expérience de l'injustice humaine.

Mais il surgit parfois d'entre nous un homme chez qui cette tendance s'exaspère.

Celui-là ne se contente plus de s'irriter en silence. Il entreprend de convaincre ses adversaires : il accumule les arguments, sonde l'histoire et la préhistoire, scrute l'éthnologie et la sociologie, entasse Ossa sur Pélion pour convaincre des gens qui ne demandent qu'à rester dans l'erreur, répand des torrents de lumière sur des yeux qui s'obstinent à demeurer clos, citent des témoins qui se dérobent, s'efforcent de secouer la volontaire indifférence des neutres, l'incoercible apathie des alliés, puis, au bout de tant de peines, rebuté par la lâcheté des uns et la mauvaise foi des autres, bénit la maladie qui vient donner le coup de grâce à son corps épuisé par les combats et à son âme rongé d'inquiétude.

Tel fut Bernard Lazare, tel aussi Israël Zangwill dont je vous entretiendrai aujourd'hui et dont le nom est je pense dans toutes les mémoires.

Tracer en moins d'une heure un portrait d'Israël Zangwill peut

sembler une ambitieuse gageure.

Il me faudra pour traiter avec quelque ampleur l'écrivain négliger un peu le polémiste et l'homme d'action.

Il sera loisible aux personnes curieuses de détails biographiques plus précis et plus complets de se reporter aux notices parues, depuis sa mort dans toutes les langues et notamment aux études nombreuses qu'a publié sur lui cet autre juif admirable qu'est André Spire.

Israël Zangwill naissait à Londres le 18 Février 1864 de parents galiciens établis depuis fort peu de temps en Angleterre. Le futur écrivain voyait le jour dans une famille juive pauvre, mais attachée aux traditions. Son père nourrit toute sa vie le rêve de mourir en Palestine et Israël l'aida à le réaliser.

Encore qu'on ne fut guère fortuné chez Moïse Zangwill, Israël reçut une éducation à la fois juive et anglaise à Bristol à l'école de Redcross Street et à Londres à Jew's Free School .

Dès qu'on discernait en lui ces facultés prodigieuses qui se faisaient jour, ces dons qui plus tard allaient s'épanouir.

Excellent élève, il se passionnait pour la littérature romanesque et il avait dix ans lorsqu'il écrivit son premier roman : le récit de sa vie scolaire en 2 volumes...

Les années passent ; il a maintenant 16 ans ; après un travail épaisant il reprend des forces dans une station balnéaire à Ramsgate. Il se promène sur la plage avec sa dernière œuvre dans la poche, une comédie. Qu'espère-t-il ?

Il souhaite de rencontrer le célèbre acteur Toole auquel il veut confier son manuscrit. Mais c'est en vain qu'il parcourt la grève ; en vain il cherche l'acteur sur la plage de Ramsgate. Il trouve mieux cependant ; son pied heurte un lambeau de journal ; Israël curieux le ramasse et s'aperçoit que le magazine ouvre un concours de roman. Aussitôt il se met au travail, envoie son œuvre et obtient le premier prix ! N'oublions pas qu'il n'avait alors que 16 ans.

A 18 ans il est élève-maitre dans une grande institution. Avec l'aide d'un camarade plus fortuné que lui il fait imprimer une œuvrette écrite en commun. Et on a pu les voir tous deux à

cette époque faisant ingénueument leur propre réclame un pot de colle dans une main une affiche dans l'autre.

Le succès fut prodigieux, 400 exemplaires se vendirent en quelques jours. Le livre aujourd'hui introuvable relatait quelques scènes de la vie juive dans l'East End.

Malgré que l'œuvre ne fut pas signée un tel scandale parvint aux oreilles du maître du patronage qui pensa suffoquer d'indignation ; il infligea à Zangwill une verte semonce et tarit pour un temps les sources de sa fécondité littéraire.

Mais nanti de diplômes, Israël revient impatient à ses premières ambitions. Après des essais demeurés sans succès il rompt avec ses protecteurs qui se manifestent trop intéressés.

Alors commence pour lui une période de tristesse et de lassitude, durant laquelle, ô ironie, il rédige un journal comique « Ariel ».

Que demande le public anglais ? De l'humour et encore de l'humour, et surtout de l'humour à la Piewich.

Zangwill leur en fournira.

Après des intrigues, des combinaisons, avec les libraires, il fait paraître « Bache lor's club », le « Club des vieux garçons » : douze célibataires endurcis forment un club dont les membres s'engagent à rester garçons. Mais tous finissent par se marier pour les raisons les plus inattendues, les plus extravagantes : celui-ci, par exemple, ne sait comment se débarrasser de sa cuisinière qui lui sert de détestables ragoûts. Il l'épouse, à condition qu'elle charge désormais une subalterne de faire la cuisine. Cet autre pour échapper au ridicule d'avoir pour oncle un bébé de trois ans, épouse la tante de ce bébé, il devient ainsi l'oncle de son oncle, et son propre grand oncle..., et tous ainsi vont se mariant, seul reste le président du club ; mais on vient dedécouvrir le pot-aux-roses ; s'il a fondé ce club c'est pour dérouter les soupçons : il est bigame !!!

Le succès de cet ouvrage est complet, et si complet même que Zangwill donne peu de temps après un pendant à son œuvre : « Le club des prétendues vieilles filles ».

Dans tous ces essais toutes ces tentatives qui se succèdent il n'a

pas encore donné la mesure de son talent. Il vaut mieux que ces charges, ces boutades d'humoriste qui aiguisent son verbe. Mais c'est peut-être à cette gymnastique du saugrenu que son art vaudra de s'être assoupli. « Il faut un rare esprit pour être à la fois créateur et critique » : ce sont les paroles de Zangwill. Jusqu'à ce jour il avait été critique de la société, des mœurs contemporaines ; avec les enfants du Ghetto (1892) il s'avère enfin créateur.

Les « Enfants du Ghetto » c'était sa première œuvre, celle que son génie ne devait jamais renier, celle qui lui montrait sa voie, c'était l'accomplissement de son cœur, celle enfin, pourquoi ne pas le dire, qu'il ne dépassa jamais.

La même année quelques temps auparavant avait paru un livre de Mme Amy Lévy, « Ruben Sachs ».

C'était un panorama réaliste de la vie juive, qui souleva les quolibets haineux des chrétiens et la colère des juifs honteux qu'on ait pu dévoiler la misère de leurs frères. Ce tollé général n'impresiona pas Zangwill qui livrait quand même à ce méchant public « Les Enfants du Ghetto » ce chef d'œuvre de son esprit et de son cœur. « Ce ne fut pas un livre, ce fut un événement » a dit le Grand Rabbin Wise. Le nom de l'auteur d'obscur devenait célèbre. L'essayiste ingénieux était dès lors conteur génial.

Israël Zangwill a trouvé sa voie.

Les quinze années suivantes se succèdent : Les Tragédies, Les Rêveurs, les Comédies du Ghetto, puis les délicieuses Fantaisies Italiennes. Ces années de production ont été aussi pour lui années de bonheur.

Vers cette époque se place sa rencontre mémorable avec Herzl.
— « Je m'occupe de constituer une patrie pour les Juifs. Voulez-vous m'aider » demanda le docteur Herzl et Zangwill qui nourrissait un autre idéal l'avoua au Docteur Herzl. Cet idéal il l'a défini : « Conquête du monde par l'idée juive, c'est-à-dire par la religion mosaïque ...condensée et concentrée dans les grands principes qui en sont l'essence ».

Zangwill abandonna son point de vue pour suivre le docteur Herzl.

Ici commence sa vie de polémiste, de champion d'Israël, cette vie active que rien ne rebute...

Hélas ! les espoirs ne sont pas plus tôt formulés que les difficultés surgissent insurmontables. Et il faudrait faire l'historique des premiers pas du Sionisme (ce serait le sujet d'une autre étude) car Zangwill fut, dès le début, mêlé à ce mouvement, que dis-je mêlé, il en fut un des plus vivants animateurs.

L'*Ito* est fondée ; on recherche une terre qui abritera tous les juifs. Chamberlain propose aux juifs le Transvaal ; il voyait l'intérêt de l'Angleterre, naturellement.

Ce dessein n'est pas plus tôt abandonné qu'on parle de la Cyrénaïque : mais il n'y a pas d'eau potable. On songe à la Mésopotamie, mais c'est un désert. Un instant Herzl pensa toucher au but : Abdul Ahmid n'était peut-être pas opposé à céder la Palestine aux Juifs moyennant finances. Le rêve fabuleux et millénaire allait-il se réaliser ?

Hélas la déception suivit de près les fièvres de l'enthousiasme, les fonds ne purent être réunis. Il ne s'agissait pourtant pas de charité mais de contribution : les juifs riches oublièrent leur devoir...

Zangwill ne cesse de parler en public ; les conférences succèdent aux conférences ; il refoule ses talents pour se donner entièrement à son apostolat.

1914 ! La guerre est déclarée !

Plus qu'un autre il en souffre ; avec fougue il dénonce cette iniquité. Autour de lui, dans son pays on ne laisse pas de le considérer avec méfiance. Son internationalisme, son pacifisme lui attirent l'hostilité de tout son peuple.

Peu importe c'est un idéaliste intransigeant, il est âpre, caustique dans ses écrits plus encore dans ses paroles. C'est le Romain Roland d'Angleterre et on sait dans quel état de suspicion était tenu un de nos plus nobles écrivains.

On l'accuse d'être bolcheviste (c'est l'argument courant contre les juifs) lui qui était à peine libéral, lui qui se qualifiait de « démocrate avec une profonde méfiance du peuple ».

1918 ! Enfin, la guerre est terminée, le cauchemar fini. Dans cette effroyable aventure son irritabilité s'est accrue...

Tout de même comme il espère dans la paix ! Entre temps avait eu lieu la déclaration Balfour, le mandat palestinien qu'il avait tant

désiré et qui cependant le déçut. Il voulait autre chose pour ses frères, autre chose que cette conclusion boîteuse, ce sionisme bâtard que nous dispensait l'Angleterre...

Et il continue sa carrière de polémiste. Sa fécondité jamais n'a tarri ; il a parlé partout, en Angleterre, en Irlande, aux Etats Unis, en Hollande, à Jérusalem, mettant en pratique sa propre maxime : « Si les Juifs colportent les vieux habits, ils colportent aussi les idées nouvelles ».

Il va droit au but, bafoue tous ces juifs qui se confinent dans un bien être de lâches et sont sourds aux plaintes déchirantes de leurs frères.

En 1920 il publie « La Voix de Jérusalem » un exposé lucide et décevant de la question juive. La même année il s'avère exégète et donne une traduction des poèmes hébreux d'Ibn Gabirol.

Je vous épargnerai l'énumération fastidieuse de ses œuvres ; il y en a trop. Toutefois il est utile pour souligner cette belle fécondité de rappeler qu'Israël Zangwill outre de nombreux tracts, discours et essais, a encore écrit une quinzaine de romans ou livres de nouvelles, autant de pièces de théâtre et quelques livres de poèmes. Les dernières années de sa vie si l'on excepte les Fantaisies Italiennes que certains jugent sa meilleure production il n'a donné que des pièces de théâtres et des articles à tendance nettement politique, puis d'autres encore sur des sujets moins graves, simples critiques des mœurs d'après guerre.

Mais, poursuivons le cours de cette carrière si remplie.

En 1923, le grand rabbin Wise le sollicite de venir présider le grand congrès Sioniste américain. Qu'il vienne il dira ce qu'il voudra. Et le voilà parti déjà usé par l'Amérique. Qu'attend-t-on là bas ? Il ne fera pas comme autrefois l'apologie de cette Amérique en qui il espérait tant pour tout ce qui touchait au Judaïsme, pour laquelle il avait écrit son plus beau drame « Melting the pat » **Le creuset des races.**

Ils en entendirent de cruelles les juifs américains, en ce jour de l'année 1923. Israël Zangwill n'avait pu dominé toute la rancœur de ses espoirs déçus. Ah ! ils étaient restés sourds à ses appels de fraternité, eh bien puisqu'ils étaient venus l'entendre, il leur dirait leurs vérités.

Ce discours on ne le lui pardonna pas ; la presse vénale, se fit

haineuse ; ses pièces qu'on avait acclamé naguère tombèrent sous les sifflets. Et Zangwill rentra chez lui encore plus courbé par le découragement.

En vain il parcourut l'Europe pour fuir des insomnies déprimantes ; sa conférence d'Amérique fut sa dernière manifestation publique. Désormais les épaules ployant sous l'épuisement, les cheveux neigeux, les pas incertains, il offrait, dit Louis Golding « le spectacle d'un astre à son déclin ».

Emporté par une pneumonie il s'éteignit à Middhurst, dans le comté d'Essex le 1er Août 1926, salué par œs mots du grand Rabbin Wise : « Flamme tu fus et tu es retourné à la flamme ».

Israël Zangwill dont on vantait l'accueil toujours courtois et le cœur ouvert à toutes les infortunes mourait ainsi à 61 ans, précoce-ment vieilli, usé par une vie de combats et, pourquoi ne pas le dire, de déceptions aussi : le lutteur touchait terre les membres lassés.

Mesdames, Messieurs, je me suis proposé d'étudier plus particulièremenr avec vous l'œuvre juive de Zangwill écrivain, non que l'autre fut sans intérêt, mais il faut ici se borner. Sans tarder d'avantage nous entrerons au cœur de cette étude avec les « Enfants du Ghetto », première œuvre juive d'Israël Zangwill.

Augustin Filon dans une étude consacrée à Zangwill, disait des Enfants du Ghetto : « On a devant soi une foule qui occupe le premier plan, une infinité de petites figures distinctes comme dans les tableaux de Memling ».

Qu'était-ce au juste que cette œuvre qu'on comparait à une toile du maître flamand ? Une nouvelle ? Un conte ? Un roman ? Non pas, mais une infinité de monographies entrelacées les unes dans les autres comme des arabesques mouvantes, une multitude de personnages, non pas figurants mais acteurs évoluant sur une même scène dans une même enceinte morale le « ghetto ».

L'action se déroule dans les quartiers de l'East End, cette juiverie londonienne où viennent se réfugier les émigrants de Russie et de Pologne.

Ils ont fui ces terres hostiles sans un écu en poche, miséables, sordides mais pleins d'espoirs ingénus en leur nouvelle patrie. Dans les quartiers pauvres de l'East End ils ont retrouvé la même atmosphère familiale et familiale, les mêmes rites séculaires, le même patois, car grands et petits y jargonnent le yddish.

Plus pauvres que Job ils se serrent les uns contre les autres opposant au monde extérieur une masse sans fissure, un feu spirituel inextinguible.

C'est là que vit Esther Ansell, la jeune héroïne du livre qui illumine de ses yeux bruns magnifiques ce décor souvent trop sombre. C'est là, que vit le Rabbin Samuel compatissant et vénéré. Et ainsi l'intrigue gravite autour de ses deux pôles, autour de cette antithèse vivante ; une enfant de 8 ans et un vieillard près de la tombe. Et, par le génie de Zangwill ces deux héros sans liens apparents animent le conte sans en disperser l'intérêt.

La famille Ansell croupit dans une mansarde et la petite Esther qui a perdu sa mère s'y débat entre des frères et sœurs ivres d'excédance, une grand mère dont la mauvaise humeur revient comme un leit-motiv à cette chanson triste, un père incapable que Zangwill dépeint en ces traits piquants :

« ...Et pourtant, chaque fois Moses faisait de loyaux efforts pour « trouver du travail. Sa versatilité était merveilleuse. Il n'y avait « rien qu'il ne pût mal faire. Il avait été vitrier, bedeau à la syna- « gogue, encadreur, chantre, colporteur, cordonnier en tous gen- « res, marchand d'habits, boucher spécialiste dans l'art d'abattre « les volailles et les animaux à cornes, professeur d'hébreu, frui- « tier, circonciseur, il avait veillé les morts et maintenant il était « tailleur sans travail. » (E. du G., page 76).

Tout autre est sa fille Esther ; dans sa jeune tête d'enfant laide aux beaux yeux bouillonnent mille espérances, depuis les moindres désirs immédiats d'une petite maman qui veut donner à manger à sa nichée jusqu'à ceux plus vastes et tellement lointains d'une vie meilleure dans un monde moins sordide.

Chez Reb Samuel on est moins pauvre et malgré cette aisance relative (car il y a une hiérarchie même dans la misère) on a de gros soucis. Pourquoi la malchance a-t-elle voulu que la belle Hannah, la fille de Reb Samuel, mariée pour rire, puis divorcée par surprise, se soit ensuite éprise d'un Cohen. Un cohen ne peut épouser une divorcée et Reb Samuel souffre de refuser le bonheur à sa fille. Si Hannah avait suivi son David Brandon Cohen, nous n'eussions rien dit ; on est excusable de ne pas sacrifier son bonheur à un pilpoul ; mais elle est restée et nous n'en voulons pas à ce père sublime qui plie sous les rigueurs d'une loi qu'il chérit. Lui un homme cruel ? Non pas, mais bon, tendre, charitable ; un peu

trop entêté peut-être à défendre un point discutable, mais c'est à des hommes de cette trempe que nous devons d'exister...

Reb Samuel et Esther Ansell incarnent tous deux la sagesse séculaire du guetto. Ces deux nobles figures qu'on pourrait mettre en frontispice à ce livre, éclairent d'une joie sans égale la foule compacte de leurs comparses : le sweater âpre au gain, le poète famélique, l'institutrice pincée, la rebbitzin acariâtre et les innombrables juifs qui peuplent ce guetto.

Leurs vêtements sont sales, mais sous la crasse ils déclèlent tous la même ingénuité ; ils croupissent, mais le rêve fleurit en eux. C'est une foule compacte, véhémente, bruyante, curieuse, bavarde et hilare mais sans malignité. On y connaît la joie sereine, la saine allégresse des soirs de fête. Ces soirs là les cœurs se gonflent d'espoirs ; dans le guetto qui s'affaire, règne une animation insolite. Dans les maisons les vieilles juives embesognées, voient revenir les sœurs, les filles plus riches qui ont déserté le ghetto. Et les belles ladies aux vêtements de fée trempent avec ivresse leurs mains blanches dans la saumure parfumée où nagent les conserves. Voici d'ailleurs le passage désormais classique :

« Car c'était la nuit des nuits, celle où se faisaient les achats pour la fête ; et les grandes dames du West-End abandonnant leurs filles qui jouaient du piano et avaient leur abonnement chez « Muddie », descendaient dans leur vieux quartier pour secouer un instant le vernis de raffinement et plonger leurs mains dégantées dans les tonneaux de concombres salés, marinés dans leur propre russe et pour enlever de leurs petites caisses bien serrées olives grasses et juteuses. Mais que de tragicomédies derrière la joie passagère de ces figures sensuelles, riant et mâchant avec l'effronterie de petites écolières ! Ce soir elles ne devaient pas soupirer en silence en songeant aux splendeurs d'Egypte. Elles pouvaient rire et parler du temps d'Olov Asholom : « Que la paix soit avec lui ! » avec leurs vieilles connaissances et dessérer un peu l'étau des conventions sociales, pendant qu'elles éblouissaient le Ghetto par les splendeurs de leur mise en scène et le halo de ce West End d'où elles venaient.

« C'était une scène sans égale dans l'histoire du monde, cette fantasmagorie de larves et de papillons rassemblés en souvenir de jadis dans leur cher foyer d'éclosion. Des contrastes si violents de richesse et de pauvreté, qu'on ne pourrait guère les trouver que dans des mines d'or romantiques ou dans les pays en formation où ils naissent tout naturellement dans une civilisation in-

« culte, d'un peuple doué du sens inextinguible du pittoresque. » (Les Enf. du Gh., page 298).

Israël Zangwill donne une infinité de détails qui ne rompent en rien l'harmonie du livre mais au contraire concourent à son harmonie.

Dans la rumeur qui monte de ces galetas, au milieu des sanglots des rires, on sent éclore autour de soi, dans ce ghetto fécond une infinité d'Israël Zangwill...

L'émotion qui se dégage du livre n'est pas simple fumet d'œuvre habile. Si l'œil parfois se mouille et la gorge s'étangle, ce n'est pas par des moyens vils et par des ficelles de roman feuilleton, c'est plus simplement parce que chaque juif y trouve l'écho de son cœur, le miroir de son âme.

Voilà pourquoi nous aimons Israël Zangwill attendri mais clairvoyant. Sa lampe éclaire les coins les plus sombres du guetto mais n'en déforme pas les angles. Nous sommes loin de la manière des frères Tharaud ; ceux là ont exploité la veine de Zangwill. Mais si avec eux le décor est vil ils veulent trop souvent laisser à penser que les âmes le sont aussi.

Ils nous étudient avec la condescendance ironique et l'émotion suspecte d'un entomologiste qui décrirait les mœurs des fourmis. Ils ont su discerner le pittoresque que contenait les guenilles voyantes du ghetto mais, aveuglés par leur hostilité de partisans ils n'ont pas voulu voir les magnifiques vertus morales qui s'y épauvissent.....

L'histoire contée dans les « Enfants du Ghetto » eut une suite, les « Affranchis du Ghetto » qui nous transporte dans un monde plus fortuné mais moins sympathique. Les juifs ont perdu leur prétet morale en s'enrichissant. On est juif mais on rougit un peu de l'être, oh ! un tantinet mais suffisamment pour vous rendre lâche, et si on le clame c'est pour des fins politiques, pour satisfaire son ambition. Dans une de ces familles on a adopté Esther Ansell, mais elle finira par quitter ce monde de parvenus grossiers et regagnera, nostalgique, son ghetto dont elle a gardé le sombre esprit qui doute de soi. Et malgré toute son amertume Israël Zangwill a donné à ce conte plutôt triste, une fin réconfortante ; Esther Ansell, l'enfant du ghetto sans beauté, sans argent, et désabusée, a inspiré à Raphaël Léon, l'étudiant juif riche et idéaliste, le plus bel amour qui se puisse concevoir...

L'œuvre offre pour nous d'autant plus d'intérêt, que l'étude des Juifs Londoniens eût été incomplète si Zangwill n'y avait ajouté ce panorama de la juiverie fortunée pour laquelle on le sent, il nourrit une sourde acrimonie. Il les baptisa de « justes milieux » et les combattit de sa vie durant, ces juifs pusillanimes vautrés dans leur opulence et leur quiétude mais sourds aux misères de leurs frères.

Sans atteindre : la valeur des « Enfants du Ghetto » cette œuvre fourmille de bons passages. Mais le temps nous presse et ne me permet pas de vous en faire une lecture. Et nous étudierons dès maintenant « Les Rêveurs du Ghetto ».

Les « Rêveurs du Ghetto » c'est une longue galerie de portraits dont Zangwill emprunta les modèles à l'histoire ou à son imagination ou plus exactement c'est un pélerinage intellectuel au pays de ses frères les rêveurs.

Pour eux tous on pourrait dire avec Zangwill : « C'est l'heureux apanage des idéalistes de ne pas voir le visible et c'est de ce prix qu'il paye l'avantage de voir ce qui est invisible (Rêveurs en Congrès) ».

Rêveurs, eh ! oui ils le sont tous en vérité le mystique, le socialiste, le philosophe, le politicien, le parvenu, le sioniste, et même le messie...

Voici d'abord Joseph le Rêveur. Renégat chez les Juifs, il l'est chez les Chrétiens car si la morale de Jésus l'a touché, celle du clergé l'a exaspéré. Et il meurt incompris, martyr de ceux même qu'il prenait en exemple ayant refusé l'amour d'une juive belle et chaste et d'une païenne subtile et voluptueuse.

Parmi tous ces rêveurs issus du guetto certains en sont déjà bien loin et leurs utopies ont souvent fait plus de mal à leurs frères qu'elles ne leur ont valu de jours heureux. Ceux-là ont rêvé d'union entre juifs et chrétiens, ont pensé tendre la main à nos persécuteurs. Hélas ! on sait ce qu'il résulte trop souvent de ces gestes fraternels...

Rêveur aussi le juif qui rêve d'une « Palestine ruisselante de lait, de miel et de doctrines saintes » d'une terre promise de bonté et de générosité, sioniste avant l'heure.

Rêveur aussi ce juif qui un jour s'est senti grandir à la taille d'un Messie et c'est l'histoire lamentable du Messie turc de ce Zabbataie

Zévi faible et naïf plutôt qu'impoteur. On connaît cette aventure fantastique où les Juifs coupables firent l'erreur inouïe de le croire Messie. Un vent de folie passa sur le monde ; les Juifs radieux laissaient pérécliter leurs affaires pour aller contempler l'Oint du Seigneur.. Et cependant Zabbataïe n'était qu'un simple humain le dernier, le plus lâche puisqu'il se convertit à l'Islamisme pour échapper à la mort.

Longtemps encore et malgré sa trahison il fut adoré par beaucoup de juifs ; la secte des Zabbatiens comptait des adeptes nombreux ; l'hérésie avait fait des ravages : les événements dépassaient l'homme.

Israël Zangwill n'a pas craint de ranger parmi ces rêveurs ceux mêmes qui vécutrent en marge pour ne pas dire en dehors du Judaïsme. Henri Heine, le grand Allemand, Lassale et Disraëli, intelligents, ardents, ambitieux et quand mêmes rêveurs ; ceux que le clergé juif frappa de ses foudres : Spinoza le génial et Uriel Da Costa.

Et pour illustrer cette suite de portraits nous évoquerons ensemble cette fresque émouvante des « Rêveurs en Congrès ». Ils se sont réunis de tous les points du monde pour entendre le nouveau prophète Théodore Herzl : « Une majestueuse figure orientale ce « Président ! Moins grand qu'il ne paraît quand il se redresse et « domine l'assemblée d'un regard à la fois rêveur et plein de feu. « On croirait voir un de ces rois assyriens dont les têtes sculptées « ornent nos musées ; le profil d'un Téglath - Phalazar. En réalité « c'est la belle et sombre figure d'un rêveur royal, mais d'un rêveur juif qui sait regarder en face ce fait... que les fleurs croissent dans le fumier. » (R. du G. Tome II).

On sent que Zangwill les dépeint avec tendresse, une tendresse amusée certes, car il a su déceler que dans tout rêveur il y a un naïf, mais il les aime, car il sait qu'en eux couvent les belles idées.

Dans un des trois volumes qui forment les « Rêveurs du Ghetto » se trouve un des morceaux les plus purs d'Israël Zangwill. Ce conte c'est « Had Gadya ». En 1904 Charles Péguy le faisait paraître aux cahiers de la quinzaine traduit par Mathilde Salomon (directrice au collège Sévigné).

« Il m'était totalement inconnu » dit Péguy dans sa préface et il était inconnu aussi de tous les français...

C'est l'histoire d'un jeune dilettante juif vénitien, moderne, nour-

ri de culture occidentale, un rêveur encore, un de ces personnages « insatisfaits » chers à Zangwill.

Dans le palais qu'habite son père il rentre un soir de retour de Vienne et tombe sans l'avoir prévu, en pleine fête Pascale. Had Gadya ! Had Gadya... son père calme et heureux achève le Séder par la mélodie traditionnelle.

Que vient-il faire ici, au milieu de cette paix familiale et religieuse lui l'athée, l'incroyant ? Incroyant ? L'est-il en vérité avec cette soif de Dieu qui l'étrangle...

En vain il a cherché à combler le vide profond de son âme ; en vain il a appelé le Dieu de Kant et celui des philosophes. Assoiffé de connaître il a tout vu, tout éprouvé et les jouissances matérielles n'ont pas satisfait ce corps qu'habite une âme tourmentée.

Il avait tout expérimenté : « La couleur, la forme, le mystère ».

...Et le père égrène sa mélodie, fait les gestes rituels et le fils désespoiré cherche, essaye dans sa désespoir de retrouver son Dieu, le Dieu des Juifs. Had Gadya ! Had Gadya !... Le vie continue autour de lui, étrangère à ce drame intérieur et le fils las, éprouvé par ce combat de son âme se glisse lentement hors du palais : « Il sortit sans bruit par la porte entr'ouverte, traversa la vaste galerie ornée de tapisseries et de vieilles armures vénitiennes, descendit du grand escalier dans la cour. « Elle lui parut étrange et sépulcrale à la clarté d'une allumette « qu'il fit flamber pour trouver la porte donnant sur l'eau.

« Son ombre gigantesque qu'il vit se courber le long des poutres du toit, sembla narguer l'abîme obscur. Il ouvrit doucement le grand portail et se trouva dehors dans la douce nuit printanière...

« Il marcha vers l'endroit où le courant aboutissait au Grand Canal, plus profond. Et, avec un clapotis très doux, un peu retenu, il se laissa glisser...

« L'instinct de la conservation le fit lutter un moment, mais il vainquit cette volonté de vivre.

« Comme il coulait à fond pour la dernière fois, le mystère de la nuit des étoiles et de la mort se confondit en lui avec un étrange tourbillon de souvenirs d'enfance, tout empreints du miracle de la vie, et les paroles immémoriales du juif agonisant se pres-

« s'èrent vers sa gorge convulsée : « Ecoute, Israël, l'Eternel, notre Dieu, l'Eternel est un ».

« Par la porte restée entr'ouverte, s'échappaient les derniers mots de l'hymne et du service :

« Et l'Etre Saint vint — bénit soit-il - et tua l'Ange de la mort, qui avait tué le boucher, qui avait tué le bœuf, qui avait bu l'eau, qui avait éteint le feu, qui avait brûlé le bâton, qui avait frappé le chien, qui avait mordu le chat, qui avait dévoré le chevreau que mon père avait acheté pour deux zuzim. Had ! Gadya ! « Had Gadya. » (R. du G. tome III).

Ainsi finit ce poème « unique étrange », cet admirable poème, au jugement de Charles Péguy ce morceau tragique, cette épopée du doute, sur la complainte séculaire qui attendrit et console nos coeurs d'une vie si douloureuse...

Et avec Zangwill nous nous prenons à répéter :

« Oui le rêve est vivace au cœur de la race momifiée ; le feu qui jaillissait il y a deux mille ans couve encore sous la cendre ». (Rêveurs en Congrès).

Mais le ghetto n'est pas seulement un personnage désespérément triste. Sous la larme perle le rire. Et le rictus amer s'élargit parfois en un sourire goguenard. Et cela c'est l'humour de Zangwill.

André Spire l'a dit : « Le rire du juif est volontaire, strident, amer, hystérique. Il rit d'un rire qui fait mal ; mais il rit. C'est parce que Zangwill a sucé dans son enfance le lait grossier de la blague juive qu'il est un farceur du ghetto ». Et Spire ajoute : « Le soleil ne pénétrait pas dans le ghetto, nos ancêtres y firent entrer le rire ». (Juifs et Demi-Juifs).

Cette gaîté s'étale complaisamment dans l'œuvre bien connue « Le roi des Schnorrers ».

Vous savez tous, Mesdames, Messieurs, ce qu'est un Schnorrer. Il n'y avait pas dans tous les milieux juifs d'Europe personnalité ni plus curieuse ni plus familière que celle-ci. Le Schnorrer, c'est un gaillard vivant de la charité de ses coreligionnaires et manifestant sa gratitude par ses bons mots, ses histoires piquantes, sa verve inépuisable, verve que d'ailleurs il exerce souvent aux dépens de ses bienfaiteurs.

La langue toujours dehors par faim, ou plus simplement par méchanceté il draine dans son bissac les quignons de pain et les ...potins.

Avec le roi des Schnorrers, Zangwill a voulu portraire toute cette engeance. Sur la même tête il a accumulé ce qu'on prête à toute une confrérie ; et voilà pourquoi, plus qu'une satire cette œuvre nous semble être une farce...

Bueno Bazzillai Azevedo da Costa ! exerce son métier lucratif dans Londres vers le commencement du XIX^e siècle.

Plus fier qu'Artaban, sous la crasse et la macule rien ne trouble sa jactance. Celui qui par aventure se laisse prendre à ses manières d'hidalgo offensé, est sûr de son fait. Ainsi Grobstock, riche directeur de la Compagnie des Indes, qui ne parvient pas à fermer son huis au mendiant désinvolte, qui s'englue dans sa glose entêtée, qui se laisse prendre aux méandres de son esprit vétilleux et qui finit par donner poisson, argent, repas, habits neufs et vieux et même considération à ce parasite audacieux.

Le roi des Schnorrers n'épargne personne, même pas ses pareils, même pas le Consistoire qu'il submerge sous sa faconde talmudique, invective et semonce sans vergogne, et qu'avec la bourse des autres il couvre quand même de sa magnificence.

L'univers entier plie sous ses brocards. Gonflé de son importance et plus fier de ses connaissances talmudiques que le plus savant des rabbins, portant sa misère comme un étandard, il étale une rouerie impudente et cocasse...

Je ne contesterais en aucune façon la valeur littéraire de cette œuvre : chaque trait amusant vaut d'être monté en épingle, mais je pense qu'il en est de ses plaisanteries comme des fables du Roman de Renard ou plus simplement des Histoires juives : lorsqu'on vous en conte deux ou trois elles sont pleines de saveur, mais lorsqu'on force la dose elles deviennent insupportables.

Qu'un misérable malin berne un homme riche, la chose peut divertir si elle est plaisamment contée. Mais halte-là que le coup se renouvelle plusieurs fois, que dis-je plusieurs fois, chaque fois que ces deux hommes sont en présence, alors l'œuvre côtoie la farce et une farce de qualité peu relevée.

C'est pourquoi sans la verve endiablée de l'auteur, cette œuvre

ne serait pas loin d'engendrer l'ennui. Peut-être, à nous qui lisons ce livre en français un certain comique de mots nous échappe-t-il; mais si nous avions à étudier l'humour de Zangwill nous ne le chercherions pas dans cet ouvrage où il apparaît trop chargé et pour tout dir, un peu caricatural.

Nous l'irions découvrir dans ses autres œuvres et peut-être dans ses drames plus fins et plus savoureux : témoin ce dialogue épique tiré des « *Enfants du Ghetto* ».

Deux femmes juives prenant fait et cause pour leur progéniture se disputent en pleine rue sous l'œil amusé de leurs coréligionnaires

« Sur ma vie, sur la vie de ma Fanny, je vais laisser une marque sur le premier de vos enfants que je rencontre sur mon chemin », disait Mme Isaac.

« — Osez toucher du bout du doigt à un cheveu de mes enfants et sur la vie de mon mari, je vous assigne en justice. Ainsi s'exprimait Mme Jacob au grand divertissement des voisins.

« Mmes Isaacs et Jacobs se disputaient rarement faisant bande à part contre les autres habitants de la place. Elles étaient anglaises, tout à fait anglaises, leur grand-père étant natif de Dresde ; elles se donnaient un air d'importance et n'appelaient pas leur progéniture Kinder, mais « enfants » en anglais, ce qui ennuyait les voisines qui trouvaient qu'une large dose d'yiddish est nécessaire à la conversation...

« — Assignez-moi, si vous le voulez, ricana Mme Isaacs. Je vous réserve une surprise. Je dirai au juge ce que vous êtes.

« — Et ta sœur, répliqua Mme Jacobs, dans le langage elliptique usité pour les conversations de ce caractère.

« Prompte comme l'éclair vint la riposte.

« — Yah ! Je voudrais bien savoir ce qu'était ton père.

« Mme Isaacs avait à peine formulé ce réquisitoire qu'elle entendit aux alentours des rires étouffés. Mme Jacobs se rendit compte de la situation plus tard et les deux femmes restèrent confondues, comme pétrifiées, les points sur les hanches, se fixant mutuellement...

« Or, Mmes Isaacs et Jacobs étaient sœurs... ».

On vient de traduire récemment en français une autre œuvre de Zangwill qui a pour titre « Comédies du Ghetto ».

On offre le livre à la devanture des libraires ceint d'une bande verte où se lit cette formule : « Larmes du Juif, rires du Chrétien ». Et ce court manifeste est bien en vérité tout ce que contiennent ces comédies qui sont encore de petits drames.

Parmi ces contes je pensais choisir pour vous en entretenir : « Le Sabbat à Sudminster ». Mais Monsieur André Spire avec sa maîtrise accoutumée en a donné, il y a quelque temps, un aperçu court mais suffisant, dans l'Univers Israélite. Je me retrancherai donc derrière son jugement, trop heureuse pour une fois, de n'avoir pas à vous infliger le mien.

Mais j'ai hâte d'aborder les Tragédies du Ghetto qui sont à mon sens l'une des œuvres les plus originales d'I. Zangwill. Quelques unes seulement ont été traduites en français, elles suffisent à nous donner une idée de ce que peuvent être les autres.

On oublie en lisant ces contes que Zangwill ait pu être humoriste ; il s'y avère simplement dramaturge, et dramaturge de génie...

Augustin Filon disait naguère dans la Revue des Deux Mondes qu'il n'avait jamais rien lu de plus effroyablement triste que certaine Tragédie du Ghetto de Zangwill. Et en effet il semble que sa plume se soit empressée vers une fin toujours dramatique...

Il en est ainsi du premier conte : « Ceux qui marchent dans les Ténèbres ».

Un couple juif vit à Londres heureux et fortuné et pourtant sans enfant. L'enfant qu'on désire naît un jour, mais chétif et malingre. Brum pousse difficilement, cependant que son intelligence éclate chaque jour davantage. Pieux et instruit il attend dans la joie le jour de sa Barmitzvoa et ses parents glorieux caressent l'espoir superbe d'en faire un rabbin.

Hélas ! Brum devient aveugle. En vain sa mère Zillah fait tout ce qui est humainement possible pour redonner la vue à son fils adoré, la science reste impuissante devant ces yeux clos.

Cependant un jour une servante chrétienne, laisse entendre que seul le pape est capable du miracle ; la mère pieuse mais bornée, stupide et sublime à la fois, laisse germer dans son esprit l'idée sacrilège. Oui elle ira voir le pape puisqu'il le faut ; elle n'avoue-

ra pas à son mari et à son fils le projet impie ; elle leur dira qu'un grand guérisseur de Rome est capable de guérir Brum. Et ; tenace, usant les arguments des siens avec un entêtement irréductible, elle s'en va vers ce qu'elle croît être la guérison de son fils.

Le récit de ce voyage à travers la France, la Suisse et l'Italie est la chose la plus simple et cependant la plus touchante qui soit.

C'est la marque du génie de créer une atmosphère neuve, de forger une réalité.

L'auteur éveille en nous un complexe sentimental nouveau, inconnu du lecteur jusqu'à ce jour... L'enfant précoce et sérieux vibrant à toutes les choses qui l'entourent et qu'il devine malgré son infirmité. Il participe à ce qu'il pressent de beau et dinaccoutumé ; et sa mère ignorante, insensible et butée ne voit rien, ne sent rien, ne comprend rien, les yeux grands ouverts cependant, mais remplis du miracle qui guérira son fils. Et chaque matin l'enfant pieux récite d'une haleine devant sa mère émerveillée, la longue prière du rituel sans omettre la bénédiction consacrée : « Béni sois-tu, mon Dieu, toi qui ouvres les yeux des aveugles ».

Enfin ils sont dans la ville sainte; elle attend le pape, l'enfant croit attendre le docteur :

« Fléchissant sur le bras de sa mère, mais soulevé par une anticipation joyeuse, Brum, sans qu'aucun soupçon l'effleurât, retrouvait comme en ses vieux jours de clinique, la sensation d'une foule patiente attendant autour de lui son admission dans le sanctuaire du docteur. Son oreille était tendue vers le tintement de la cloche qui appelle les souffrants un par un.

« Enfin une vague d'anxiété passa sur ce petit groupe élégant, fit battre à grands coups le cœur de Zillah et s'évanouir la pièce dans un brouillard au travers duquel la haute, vénérable apparition en robe, avec son visage d'aigle adouci pour une bénédiction, brilla d'un éclat tout divin. Alors elle se trouva spontanément à genoux, avec Brum à ses côtés, cependant que la merveilleuse apparition passait entre deux rangées de pélerins prosternés.

« Pourquoi faut-il m'agenouiller, mère ? » murmura Brum faiblement.

— « Chut ! Chut ! » dit-elle à voix basse, « le grand doc... » elle hésita par crainte de la vénérable apparition, « le plus grand des guérisseurs est là ».

— « Le grand guérisseur » dit Brum dans un souffle. Son visage était transfiguré par une vision extatique « qui ouvre les yeux des aveugles » murmura-t-il, et il tomba, la face en avant, dans la mort.

Il m'est impossible d'étudier avec vous chacune des nouvelles contenues dans ce livre et je passerai immédiatement à la dernière sans vouloir un instant diminuer la valeur des deux autres.

L'histoire de l' « Aïeule, qui viola le Sabbat », est courte, alerte, vite lue et résume en elle toutes les Tragédies du Ghetto.

Une vieille grand'mère polonaise se meurt sur un lit d'hôpital et les souvenirs remontent à son esprit comme le râle à sa gorge. Il y a trente ans, son fils installé comme aubergiste à quelque quarante mille de chez elle lui avait adressé un billet l'avertissant qu'il était légèrement souffrant. Et la mère assaillie par de noirs pressentiments, violent, le saint jour du Sabbat, s'en était allé rejoindre son enfant.

Tout ceci n'est qu'un prologue et ne tient que quelques lignes dans le conte. L'histoire, c'est simplement la course folle de cette mère à travers la campagne polonaise.

D'ailleurs je me retrancherai derrière Zangwill pour que vous puissiez sentir à la source la grandeur du morceau :

« De sorte que, ce soir même, ayant fait un repas hâtif et placé « dans son sein la lettre précieuse, la petite grand'mère se ceignit « les seins pour une marche de 37 milles. Elle ne prit point de « bâton : le port d'un tel objet entrat dans la définition talmudique du travail. Elle ne put porter non plus de parapluie quoique « ce fut la saison pluvieuse. Mille après mille elle marcha d'un pas « alerte vers ce visage pâle qui gisait si loin derrière l'horizon et « toujours cependant brillait devant ses yeux comme une étoile pour « la guider. « Je viens mon agneau », murmurait-elle, « la petite « mère est en route ».

« La nuit était épaisse. Le ciel, empourpré d'un éclat malsain « semblait étendre sur la terre la tristesse d'un drap funèbre...

« Elle n'avait rien emporté à manger : la nourriture aussi était un fardeau interdit, et il ne lui était pas permis non plus d'en acheter pendant le jour saint. Elle dit sa prière du Samedi en chant, espérant que Dieu lui pardonnerait cet outrage. La récitation lui donna un oubli partiel de ses souffrances. En travers-

« sant un village elle reçut confirmation de la terrible rumeur au sujet du choléra ; cela lui mit des ailes aux talons pour dix minutes, puis la fatigue corporelle fut plus forte que tout le reste, et elle dut s'appuyer contre les haies à la lisière du village. Il était presque midi. Un mendiant qui passait lui donna un morceau de pain. Par bonheur, il était sans beurre, de sorte qu'elle put le manger avec seulement la crainte moins grave qu'il n'ait touché à quelque objet impur. Elle reprit son voyage, mais le repos n'avait fait que rendre sa marche plus douloureuse et ses pieds plus hésitants. Elle eut aimé les baigner dans un ruisseau, mais cela aussi était défendu. Elle prit la lettre dans son sein et la parcourut de nouveau, et fouetta ses forces défaillantes par le cri de : « Courage mon agneau ! la petite mère est en route ». Alors les nuages plombés se fondirent en fils aigus de pluie qui la frappèrent au visage...

« La pluie cessa. Le soleil apparut, brulant, farouche, sécha ses mains et son visage, puis les fit à nouveau ruisseler de sueur. Chaque pouce gagné était maintenant une torture, mais les pieds courageux peinaient encore. Il y avait une voix mourante — loin très loin, hélas ! — qui l'appelait, et tandis qu'elle se trainait le long de la route elle répondait : « Je viens, mon agneau. Prends patience. La petite mère est en chemin. Courage ! Je regarderai ton visage. Je te trouverai vivant ».

« Une seule fois, un voiturier remarqua son état et lui offrit de la porter, mais elle secoua la tête avec obstination. L'interminable après-midi se poursuivait, elle se trainait le long du sentier de la forêt, trébuchant de temps à autre dans sa faiblesse, se déchirant les mains et le visage aux ronces qui bordaient la route...

« Le Sabbat était « clos » lorsque, brisée et sanglante, toute prête à s'évanouir, la petite grand'mère parvint, en se trainant, jusqu'à l'auberge de son fils, à la lisière de la forêt. Son cœur se glaça d'un fatal pressentiment. Il n'y avait pas à la porte ce grouillement de polonais que le samedi soir y faisait naître d'ordinaire. Le son de voix nombreuses psalmodiant un hymne hébreu sur un air lamentable venait flotter au dehors dans la nuit. Un homme en caftan ouvrit la porte, et, machinalement leva le doigt pour lui recommander d'entrer sans bruit. La petite grand'mère jeta les yeux derrière lui dans l'intérieur de la pièce. Sa belle-fille et ses petits enfants étaient assis par terre dans l'attitude des

« veillées funèbres : « Béni soit le vrai juge ! dit-elle, et elle déchira sa robe. « Quand est-il mort ? ».

« — « Hier. Nous avons du l'enterrer en hâte avant que le Sabe bat ne soit ouvert ».

« La petite grand'mère éleva sa voix tremblante et se joignit à l'hyme. « Je chanterai un chant nouveau pour Toi, ô Dieu ; sur une harpe à dix cordes je chanterai tes louanges »...

« Les infirmières ne purent comprendre quel afflux soudain de force et quelle impulsion faisaient se dresser et s'asseoir sur le lit le corps momifié. La petite grand'mère envoya une griffe crispée dans son sein flétri et en sortit un papier aussi froissé et jaune qu'elle-même, couvert d'étranges hiéroglyphes dont l'encre avait depuis longtemps fané. Elle le tint tout près de ses yeux châssieux et une aube émouvante monta soudain en eux, illuminant son visage sillonné d'un million de rides. Les lèvres bougèrent à peine : « Je viens mon agneau », murmura-t-elle. « Courage, la petite grand'mère est en chemin. Je verrai ton visage. Je te trouverai vivant ».

C'est le drame dans sa structure la plus simple, ramené à ses lignes les plus sobres. Zangwill ne s'arrête plus ici complaisamment à décrire un décor inutile. Le drame humain n'a que faire d'un arrière plan soigneusement détaillé.

Le soleil, la pluie sont dans ce conte, de simples éléments abstraits qui concourent à l'atmosphère d'exaspération dont s'enveloppe cette folle équipée.

On a l'impression qu'une fatalité inexorable vous pousse à travers l'intrigue vers la mort de ce fils.

Plus rien ne compte pour la mère et pour le lecteur. Il semble que le conte se réduise de plus en plus, aille s'amenuisant pour n'être à la fin qu'une angoissante question.

Et cette concision donne à l'histoire un tragique qui vous glace. Jamais on y sent le dialecticien qui perce dans toutes ses autres œuvres, même pas l'intellectuel nous sommes dans le domaine de l'imagination pure.

Zangwill se révèle à nous sous un jour nouveau. Il nous paraît être moderne, et moins anglais que français et peut-être ironis-nous jusqu'à dire qu'il nous rappelle certains romanciers français contemporains...

Il nous faut indiquer ici ce qu'étaient au juste les idées religieuses d'Israël Zangwill.

André Spire prétend les avoir cherchées tout au long de son œuvre mais sans les trouver. En tout cas il semble bien que la doctrine était chez lui secondaire et qu'il ait aspiré à une forme évoluée et assez imprécise de la religion mosaïque susceptible de rallier tous les hommes.

Il n'était pas insensible à la morale des évangiles, mais il n'a pas oublié que cette morale n'a été intégralement pratiquée par les chrétiens que lorsqu'ils étaient encore des Juifs et que si d'autres en ont consigné les belles maximes, nous les avons nous vécues par des actes et inscrites dans notre chair.

Enfin il a dit ces mots qui dévoilaient tous ses espoirs :

« Et où donc si non dans le judaïsme découvrirait-on la religion future ? Quoi qu'il arrive, soyez-en sûr, c'est un Juif qui la trouvera, car nous avons le don de la religion, la sagesse des siècles ».

Ceci m'amène à vous dire pour terminer cette étude, quelques mots de la valeur proprement littéraire de cette œuvre.

Les traductions les plus parfaites sont encore infidèles, et ma connaissance de l'anglais est beaucoup trop superficielle pour me permettre de juger l'original.

Peut-être faudrait-il chercher là, la raison de l'impression dessuète, démodée que me laissa la première lecture de l'œuvre de Zangwill, d'autant plus démodée qu'elle était plus près de nous.

Cette impression fut de courte durée car le fond demeure, si la forme est archaïque : la matière est toujours originale si par aventure l'enjolivement cotoie la banalité.

André Spire a dit que de suivre la filière française eût aiguisé le talent de Zangwill. Je le crois aussi, car les quelques défauts qu'on peut y relever sont spécifiquement anglais.

Mais l'émotion est une chose qui ne s'apprend pas ; ce fut le don d'Israël Zangwill. Son œuvre est vibrante ; il sut y faire circuler la vie. Elle frémît de cette tendresse courageuse qu'il montra toujours pour ses frères et plus encore elle ruisselle d'esprit talmudique. Le chroniqueur du ghetto londonien a écrit avec son cœur et chose encore plus géniale, de ce ghetto, il a fait son personnage central.

Et parvenue au terme de cette causerie je songe à cette parole amère de la « Voix de érusalem » : C'est que de temps à autre un rêveur s'élève qui prend au sérieux la foi d'un monde et le monde piétine un nouveau nigaud. »

Il va sans dire, Mesdames, Messieurs, que nous ne souscrivons pas à cette conclusion désabusée. La part des rêveurs est encore belle en ce monde. Si aujourd'hui les déçoit, demain sera fait de leurs songes, et s'il se blesse aux arêtes de la réalité présente, ils forgent l'avenir de leurs doigts de flamme. Zangwill fut doublement favorisé qui connut la gloire de son vivant et dont la renommée depuis sa mort n'a fait que grandir. Ce monde insoucieux qui le déçut parfois ne veut pas l'oublier. On vient en France même de fonder un prix littéraire Israël Zangwill. Les Juifs ne sont pas seuls à honorer sa mémoire. Tous ceux dont il fut le compagnon de combat gardent pieusement son souvenir. C'est que cet homme qui fut une des grandes forces d'Israël, un de nos boucliers, compta aussi parmi les plus nobles citoyens de l'Univers. Il pouvait dire comme le sage antique que rien d'humain ne lui était étranger, car nul idéal ne trouva son cœur ni son activité défaillants. L'avenir saluera en lui une des cimes radieuses qui dans la nuit où cheminent les peuples, désignent leur route aux âmes inquiètes et à l'humanité son destin.

Marguerite BENICHOUP

Alger, le 26 mars 1931

Conférence de M° GHNASSIA

A M. Lévi-Bram

En signe de déférente sympathie

Les Juifs et la Société Moderne

Mesdames, Messieurs,

L'esprit humain confère aux institutions une pérennité dont il rêve pour lui-même. Les cadres sociaux qui règlent la vie du monde, évoquent ces temples marmoréens que l'Antiquité a connus, dont les ruines disent au voyageur la vanité des créations humaines.

Le monde social est soumis comme le monde physique à des éruptions. Comme le *sismologue*, l'économiste s'essaye à prévoir les oscillations futures des édifices que l'homme élève, avec aussi peu de succès, d'ailleurs. La nature, se rit des prévisions et déjous leurs systèmes.

Je ne voudrais pas, Mesdames Messieurs, faire figure de hiérophante annonciateur de temps nouveaux. Je ne voudrais pas prédire des éruptions, mais plus modestement me pencher sur le passé, à la recherche d'une règle, de motifs d'action, magnifiques leçons puisées dans l'expérience humaine et dans sa plus vivante synthèse, l'expérience juive.

Voici que nous sommes placés à un des sommets de l'évolution humaine, où comme du haut d'un belvédère, nous embrassons ce panorama curieux et trouble du monde de l'après-guerre. Crise unique qui nous dépasse par ses antécédents et par ses conséquences, ou plutôt un séisme biologique qui s'apaise, et puis reprend : Elans et reculs, bouleversement de nos données morales, oscillation de l'armature économique. Notre époque apparaît comme un pont fragile jeté vers une humanité nouvelle. Dans notre univers psychique, la lourde mélancolie des crépuscules le dispute à la douce espérance des aurores.

Même incertitude, même trouble *génésique* dans les consciences nationales. Races et peuples essayent de tirer à eux une règle féconde de vie : En face d'une société qui chancelle sur ses bases,

certains cherchent des raisons de survie, certains prophétisent une fin prochaine et bâtissent des cités nouvelles.

Deux influences, en lutte, se partagent le monde.

Le capitalisme, par son emprise insinuante place dans un vasselage économique et financier les pays qu'il exploite. Résultats : un renouveau inquiétant du Césarisme, ou pour employer un terme à la mode du Fascisme dans les pays européens, un nationalisme turgescents qui menace de nous ramener aux temps abolis des condottieres et des reîtres.

Dans les lointains de l'Europe, un immense travail de gestation ; une société naît dans une auréole de mystère et de sang. L'Etat soviétique prétendu prototype de l'Etat moderne, apparaît pour les âmes d'occident comme une étrange mixture de rêves marxistes et de sentimentalité slave, qui fait peser sur le monde, on ne sait quelle menace d'hégémonie prolétarienne.

Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant, ces deux courants représentent deux faces de l'esprit humain, deux avatars récents de désirs millénaires.

Le Judaïsme, en face de ce dyptique, qu'est le monde contemporain, a son rôle à jouer. Rester indifférent, il ne le doit, ni ne le peut. Universel par son histoire, international par sa dispersion, il est au premier plan des phénomènes qui agitent l'univers.

C'est dans les tréfonds de la conscience juive, dans une analyse de ses tendances, cristallisées dans l'œuvre élaborée au cours des siècles, que git la solution.

Œuvre double, positive et négative à la fois, faite de monuments et de ruines qui, chose curieuse, allie des contraires dans une harmonie où se retrouve la splendide unité de l'esprit juif.

Mesdames, Messieurs, nous serions mal venus de faire dans cette enceinte des éloges qu'il ne nous appartient pas de prononcer. Aussi bien, nous voudrions nous dépouiller complètement de toute sentimentalité et nous placer sur un terrain purement rationnel.

Nous voudrions tenter, non pas une apologie, mais une démonstration rigoureuse et scientifique de ce fait immense : Le Judaïsme créateur de la société moderne, architecte de l'édifice capitaliste, et en même temps inspirateur originel du socialisme, comme si toute création de l'homme portait en elle des germes de décrépitude et de mort.

Cette dualité, c'est un reflet de l'esprit juif.

L'esprit juif — Jacques de Lacretelle a fait de son héros, Silbermann une personification vraie de cet esprit.

Le sort a placé le petit juif Silbermann, dans un lycée de Paris. Tout jeune, il a l'orgueil des isolés, la volupté âpre de l'intellectuel.

Par sa soif de connaissance, son habileté à détruire vieux préjugés et vieilles idoles, il dompte son ami, un protestant qui se laisse porter par les anciennes habitudes.

Ce juif songe à une magnifique greffe de la culture française sur son héritage juif : il est fou d'intellectualité.

Puis un drame : une accusation ourdie contre son père, la vie rendue impossible au lycée et en France.

Alors, nous assistons à la disparition de l'intellectuel et de cette évanescence, surgit un Silbermann nouveau, dépouillé de ses rêves littéraires et spirituels tout entier tendu vers l'action. Il va partir à New-York s'établir diamantaire « David Silbermann, dit-il cela fait mieux sur la plaque d'un marchand de diamants que sur la couverture d'un livre ».

Eh bien ! je suis persuadé que cela aurait fait aussi bien, sur les deux !

Un intellectualisme poussé jusqu'à l'extrême, à la passion, que l'on a bien nommé le passionnalisme opposé à un sens aigu et pratiqué de la réalité, telle est la nature de l'âme juive — Trame millénaire et invariable ? Cet esprit a imprégné toute l'évolution du judaïsme et avec lui celle de l'humanité. Là gît le secret de « l'extraordinaire, l'absurde persistance de la race sémité » —

LA TRANSMISSION ET LA CONTINUITÉ DE L'IDEAL JUIF.

On trouve encore dans les grandes villes de l'Europe de l'Est, une zone maudite, un chancré qu'on s'efforce à tout prix de circonscrire : Le Ghetto, toujours les mêmes caractéristiques : Vermine et Spiritualité.

Pendant des siècles, ce peuple dispersé sur toute l'étendue de la planète, a vécu, au milieu de forces dissolvantes, replié moralement sur lui-même.

Pendant des siècles, il a conservé ce qui justifie la vie, je veux dire une âme enclose dans ses livres saints. De là une originalité profonde une éthique spécifiquement juive.

Unité de culture, unité ethnique, quelles valeurs, ont à côté, les simples unités géographiques.

C'est donc dans ces livres, la Bible, le Talmud, cette bible de la Diaspora, les Proverbes, le Code du grand philosophe espagnol, Maïmonide le Turim, le Schulchan Aruch, qu'il faut rechercher l'âme juive, son sens pratique et son passionnalisme.

Dans ces livres, on trouve de tout, maximes religieuses, principes

de morale, règles économiques, une vie intense qui se résout dans une alliance intime du matériel et du spirituel.

C'est un trait caractéristique de l'esprit juif que de compter avec les « Nourritures Terrestres » dont parle André Gide.

Pas d'épanchements mystiques, d'extases paresseuses, mais une activité utile. Le Judaïsme est utilitariste. Le rabbin commentateur dessert de la Thora, ne dédaigne le négoce et les profits.

A côté des règles du Bien et du Vrai, il enseigne l'Utile et l'Agréable. Cette franchise utilitaire se place, quoi qu'on en dise, bien au-dessus de l'hypocrisie puritaine.

C'est ainsi qu'il est dit dans les Proverbes « La bénédiction du Seigneur est la récompense du juste et elle ne met pas longtemps à s'épanouir ».

Le Christianisme enseigne le respect de l'ordre établi. Il laisse aux faibles l'espoir d'une vie supraterrestre.

Moins mystique, le Judaïsme a désigné à l'homme la terre. Plus humain, il a promis et il réalise un monde meilleur immédiat. Notez que, les réactions profondes du luthéranisme et de la Renaissance procéderont toutes de la même veine, un amour du matériel et du concret, de la vie enfin. « Laissons la mort, prenons la vie » dira Lefebvre d'Etaples, un de ceux qu'on décore du beau nom d'humaniste.

Reflexion de rebelle qui va chercher dans de vieux livres des motifs d'action.

« Il y a sept attributs qui sont un ornement pour le juste et pour le monde : un de ces sept attributs est la richesse ».

Le Judaïsme s'est rendu si bien compte de l'importance du facteur matériel, que tout commandement moral ou religieux comporte une sanction immédiate, matérielle.

« Craignez l'Eternel, vous les saints, car rien ne manque à ceux qui le craignent ».

Pas une exaltation presque morbide de la pauvreté, du détachement des biens terrestres le judaïsme repousse tous les nirvânas. De toutes ses forces, il appelle l'homme à l'action pour laquelle il est fait et vante le résultat acquis par les voies honnêtes, la richesse.

« La richesse est une couronne pour le sage ».

N'aie pas peur des choses suivantes ; du désir d'acquérir une fortune, de chercher à réaliser des bénéfices en vendant et en achetant ».

Tout un ensemble des règles d'action pourrait-être extrait de notre bibliothèque religieuse et partout on trouverait une idée essentielle.

Cette idée est celle d'un contrat conclu entre l'homme et Dieu — contrat d'adhésion si l'on veut par lequel la divinité fixe le commandement et la sanction. On aboutit ainsi, au phénomène profond, qui marque une de grandes victoires de l'esprit sur la matière. « La rationalisation de la vie ».

L'homme doit dompter sa nature. Cette rationalisation c'est la substitution à une existence primitive, d'une existence réfléchie, la soumission complète de l'instinct à l'intelligence.

Judaïsme et Christianisme ont tous deux senti le problème, que l'antiquité païenne ignorait. Ils l'ont résolu de différente façon. Celui-ci par l'abstinence et la vie monacale, l'autre par un appel intense à la vie, mais sur des voies fixées, réglementées, où l'on s'en remet plus à l'obéissance du juif qu'à son intelligence libre. C'est la loi, la Thora.

« Dieu a créé la mauvaise impulsion, mais il a aussi créé la Thora, à titre de remède contre elle. »

Ainsi tout un système établi qui écarte l'acte spontané, l'impulsion irréfléchie, et semble couler dans le même moule, tous les actes du juif, en vue d'un but d'une fin précise à atteindre.

« L'homme se doit d'être travailleur tempérant et chaste. Mais qu'il n'oublie jamais qu'il est fait pour l'action ».

Il y a là tout un aspect pratique de l'âme juive dont l'importance est immense.

Cette idée de finalité, d'un but à poursuivre, c'est l'explication de ce système bâti de toutes pièces, qu'est la société économique.

Sans une volonté constamment tendue vers le même but, un organisme tel que le capitalisme serait inconcevable.

Mais à côté de ce rationalisme extrême, quel contraste !

Contre les excès de la raison, qui ignore les arguments du cœur, l'âme juive s'insurge. Elle est fortement passionnée. Le talmud a dit : « Si l'on tuait la passion le monde finirait. Plus l'homme est grand plus ses passions sont grandes. » Ce peuple de grands nomades, porte en lui l'expérience des longs voyages et cet amour de l'indépendance, juste contre-partie du dédain qu'il a pour l'attache fixe au sol.

De là un mépris caché d'une autorité abusive, qui naît de la connaissance réelle de la vanité humaine.

Joignez à cela un respect tout moderne de la volonté individuelle, un culte profond de l'égalité qui rejoint à travers les siècles, les spéculations les plus élevées de Kant. Pourquoi Dieu n'a-t-il formé qu'un seul homme lors de la création ? C'est dans l'intérêt de la

concorde pour qu'aucun homme ne puisse dire à un autre : « Je suis de race plus noble que toi. »

« Le riche et le pauvre se rencontrent ; celui qui les a faits l'un et l'autre, c'est l'Eternel. » Prov. Chap. XXII.

« Ne dis point, je rendrai le mal qu'on m'a fait, mais attends l'Eternel et il te délivrera. » Prov. Chap. XX.

« Tout homme en Israël est fils de Roi. »

Ces idées de justice et d'égalité, ce sont les drapeaux classiques de toutes les révolutions.

Poussez-les un peu loin, il en jaillira le socialisme, voire le communisme.

Ce sont des forces, surtout, lorsqu'elles sont incarnées dans des hommes de génie. Car si le capitalisme est une œuvre de masse, œuvre collective sinon anonyme, le socialisme doit beaucoup aux théoriciens, aux doctrinaires, qui ont systématisé toute une évolution.

C'est pourquoi, en donnant au monde des Karl Marx, des拉萨尔, des Trotsky, le judaïsme a joué un rôle énorme dans la genèse du socialisme.

Ainsi, le patrimoine moral et intellectuel du judaïsme, ouvre à l'esprit juif des possibilités infinies d'action sur ce monde. Nietzsche l'avait bien senti qui écrivait : « Ce que l'Europe doit aux Juifs ? Le grandiose en morale, la redoutable majesté des revendications infinies, le sens des valeurs infinies, tout le romantisme et tout le sublime des énigmes morales, et par conséquent, ce qu'il y a de plus attrayant et de plus captivant et de plus exquis dans les jeux de l'esprit et les tentations de vivre, dont la dernière lueur, la lueur mourante, peut-être, embrase aujourd'hui le ciel crépusculaire de notre civilisation européenne. Et c'est pourquoi, nous autres les artistes, entre les spectateurs et les philosophes, nous avons pour les Juifs de la reconnaissance. »

C'est dans l'action féconde et utile de l'esprit juif qu'il faut rechercher l'origine de cette reconnaissance, en pratique : le capitalisme ; en théorie : le socialisme.

II. — LES JUIFS ET LE CAPITALISME.

Le développement du capitalisme résulte de deux faits conjugués : l'extension du champ de l'activité économique, la substitution de l'esprit capitaliste à l'esprit féodal corporatif.

A). — *Le développement du champ de l'activité économique.*

Le régime économique du Moyen-Age, c'est l'économie fermée. Les échanges sont restreints, les moyens de production, faibles.

Les formes de la vie sociale sont calquées sur celles de la vie politique. Les horizons économiques, les marchés s'arrêtent aux frontières du fief ou de la seigneurie.

L'artisan façonne la matière qu'on lui apporte ; il est artisan, il n'est pas encore commerçant.

Un type caractéristique d'une phase économique, ce compagnon du Moyen-Age.

Unités politiques des Etats, guerres d'Italie, découverte de l'Amérique et des Indes, autant d'échappées, d'ouvertures dans ces murailles de Chine qui brisent les initiatives et les élans.

Naturellement, les Juifs subissent le contre-coup du nouvel état de choses. Le temps de leurs migrations recommence. En 1492, expulsion en masse d'Espagne. De grands courants humains se dirigent vers la France, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre.

L'économiste allemand Sombart insiste avec raison sur ce fait, sur cet essaimage des Juifs à travers l'Europe occidentale. Ces Juifs conservent leurs industries, leur négoce. Leur solidarité est accrue, leurs rapports commerciaux continuent.

En Amérique, aux Indes, des Juifs, se sont trouvés dès la première heure et ont pris leur place de pionniers dans le développement des colonies nouvelles : Armateurs, banquiers, négociants, ils ont des audaces de conquistadores, moins le goût des armes et de la guerre.

Leur dispersion et leur solidarité fait d'eux les agents de liaison entre les divers pays qu'ils habitent. Déjà les contemporains s'étonnent avec quelle rapidité ils sont renseignés sur les mouvements et les cours des marchandises. Toujours et partout le rôle d'initiateurs. Un internationalisme qui se réalise économiquement et qui entraîne une profonde modification de la vie sociale par la commercialisation de l'économie.

B). — *L'esprit capitaliste. La commercialisation.*

De là un renversement complet de l'échelle des valeurs sociales. Au Moyen-Age, honneurs et richesses sont attachées au sol, au fief, à la seigneurie. On n'y accède que par naissance, les mutations entre vifs sont peu nombreuses. La grandeur et la noblesse se mesure à l'étendue des terres, plus qu'à la richesse mobilière.

Le noble ne veut pas déroger. Pas d'industrie ou de négoce, mais la chasse ou la guerre. Le bourgeois aussi a ses préjugés. Les accès, et l'exercice de la profession sont strictement limités. Hiérarchie féodale, d'un côté, hiérarchie corporative de l'autre.

Le commerçant attend le client dans sa boutique, il dédaigne

d'aller à sa recherche. Les Juifs soulèveront des colères folles parce qu'ils feront des avances à leur clientèle. Souvent la Hanse demandera leur expulsion.

La première annonce, parue dans un journal de Londres, recommandait une maison de commerce juive. Elle fit scandale.

A ces vieilles coutumes, les Juifs opposent un esprit nouveau, celui de la libre concurrence. Au vieil esprit traditionnel, ils opposent le goût de l'entreprise.

Cet esprit d'entreprise, c'est l'esprit d'aventure transposé dans le domaine économique. On le retrouve chez les directeurs des grosses compagnies juives d'armement bordelais ou livournais, dans les grandes compagnies coloniales. Emprise sur les lieux d'origine des matières premières, conquête des débouchés, développement de l'économie mondiale, tous ces faits traduisent l'influence prépondérante du facteur sémité. Mais le rôle des Juifs prend surtout une grande importance au point de vue financier.

Le Juif n'a pas la terre. On la lui refuse. C'est un condamné au nomadisme perpétuel. Mais il a de l'or.

Les Juifs deviennent de remarquables manieurs d'argent. Dans toutes les cours, surtout près des rois besogneux, ont trouvé des hommes, qui ont toujours de l'argent, pour satisfaire aux besoins du prince qui en fait son trésorier, ou comme l'on disait alors son argentier. Ce sont les Juifs de Cour.

Ce grand argentier du XVI^e siècle qui permet aux rois « de faire bouillir leur marmite », on le rencontre encore au XIX^e siècle, seulement il a changé de nom. C'est un banquier. Et les princes auront aussi recours à lui : Rotschild de Paris prendra souvent des Emprunts nouveaux de l'Etat français. Rotschild de Londres permettra, par une énorme avance à Disraëli d'acheter les actions de Suez du Khédive d'Egypte, origine de la conquête anglaise de l'Egypte.

Donc, rôle immense de l'argent. De plus en plus le judaïsme pousse à une mobilisation de la richesse. C'est la montée, lente mais triomphante de la bourgeoisie vers les sommets de la hiérarchie sociale.

L'argent devient une puissance ou plutôt la puissance, par excellence. L'économie monétaire et mondiale remplace l'économie agricole et locale.

La prospérité d'un pays ne se mesure plus au bas de laine du paysan, mais à la valeur de sa monnaie, au change.

Cet esprit capitaliste, les Juifs l'infusent aux masses dans lesquelles ils vivent. Et, à leur exemple, les autres peuples deviennent

capitalistes. Mais cette initiation entraîne une déformation. C'est le danger des leçons mal apprises. Et voilà pourquoi en face des monuments formidables du capitalisme, en ce XX^e siècle, on évoque la figure fine et ridée du Juif errant de la fable avec un sourire où la tristesse se mêle à l'ironie. En vérité, le Veau d'or n'a jamais fait plus de fidèles, qui l'adorent dans les Banques et les Bourses. « L'âme de ces édifices, dit Paul Morand, c'est le succès, ils sont les tabernacles de la réussite, réussite aussi agréable au Dieu des Puritains qu'une prière. Comme une flèche de cathédrale, ils tendent vers le ciel d'un élan mystique et économique ». Cela est grave, il y a un profond déséquilibre. Disons tout de suite que cette rupture entre le matériel et le spirituel, le judaïsme ne l'a jamais connue.

Voilà pourquoi de tous temps, en face des excès du capitalisme, s'est trouvée la panacée souveraine, c'est le socialisme que je veux dire.

III LES JUIFS ET LE SOCIALISME

Après tant de doctrine et de théories, définir le socialisme apparaît presque une gageure. Mais tous les systèmes gravitent autour d'un même point fixe : *Le principe d'égalité*, l'individu considéré comme une fin et non comme un moyen. Nulle formule ne l'illustre mieux que cet axiome « Tout homme en Israël est fils de Roi ».

Egalité de droits, mais aussi égalité de fait, économique. Or, le plus grand obstacle à cette égalité, c'est l'appropriation privée. Avant Karl Marx, le judaïsme prêche le collectivisme. La Bible est opposée à toute notion de possession exclusive et prolongée. « La Terre ne se vendra pas à perpétuité car c'est moi qui en suis propriétaire et vous n'êtes que possesseurs et usufuntiers ».

(Lévitique chap. XXV. V. 23)

Nos théoriciens modernes emploieront les formules sonores et barbares de socialisation, d'Etatisation, des moyens de production. Ont-ils fait autre chose que dépouiller de toute idée religieuse, cette notion que la Terre est à un Etre suprême et que les fruits sont aux hommes ? Simple variation dans la terminologie !

Mieux encore, cette époque où les propriétés privées vont se fondre en la propriété collective, est une fête, comme si de tous les sacrifices de ces intérêts particuliers naissait une harmonie supérieure et parfaite.

« Et dans le mois septième, au jour des Expiations, tu feras

prononcer la sonnerie du cor, dans tout votre pays. Et vous sanctifieriez l'année des cinquante années et vous crierez liberté au pays et à tous ses habitants. Ce vous sera l'année du Jubilé... Ton prochain te vend le nombre des récoltes ; et la terre ne sera pas vendue pour toujours, car la terre est à moi, car vous êtes des étrangers habitant chez moi. »

Les hommes ne sont pas attachés au sol. L'opposition est nette, entre l'homme et la terre. Avant la lettre, le judaïsme est internationaliste par la dispersion des Juifs dans tout l'Univers et surtout par la seule partie de sa doctrine que l'on puisse appeler une mystique : Le Messianisme et la Mission d'Israël.

Cette mission d'Israël, d'initiateur, de prêtre, d'élu destiné à réaliser la paix et l'union parmi les hommes, a toujours hanté les cerveaux juifs qui ont pensé.

« Depuis l'Exode, la liberté a toujours parlé avec l'accent hébreïque... Les Juifs sont le peuple qui seul a su préserver la liberté de pensée » dira H. Heine, essayiste de génie.

Ces désirs d'affranchissement et d'union, de lutte pour l'humanité vont prendre une force nouvelle au contact d'une vie et d'une réalité économiques de plus en plus dures.

Le développement de la production, les crises et le chômage, l'ouvrier considéré comme *res nullius*, comme une force de travail, des salaires dérisoires pour des travaux exténuants, la pauvreté accrue dans les classes inférieures, tout pousse au socialisme.

Les circonstances appelaient une réaction profonde, radicale. Le socialisme, s'attaque aux bases mêmes de la société capitaliste, au nom d'un intérêt supérieur d'égalité et de justice.

Karl Marx, Liebnetck, Lassalle, surgissent. Ils viennent révéler au monde un nouvel Evangile, et remuer les masses avec leurs appels qui galvanisent et réconforment les faibles, les opprimés.

L'appel aux masses ! Il résonne comme le cri éclatant d'une trompette sacrée. « Prolétaires de tous les Pays, Unissez-vous » dira Marx. Et Liebneck : « Il ne faut pas que tous les droits soient d'un côté et les devoirs de l'autre. »

Mais parmi ces trois figures, se détache Lassalle. Nous prendrons Ferdinand Lassalle, comme l'incarnation de cet esprit-prêtre, qui veut enseigner aux masses, avec l'élévation sacrée du démiurge, et aussi avec les défauts de l'homme.

Henri Heine l'a appelé le « Messie du XIX^e siècle. » Sa vie, c'est une oscillation entre son dévouement à l'humanité et son amour de lui-même. Le conflit de Faust sur un plan social. Seulement ce Faust là était Juif. C'est pourquoi, il a plus souffert.

Lassalle naquit à Breslau, en Allemagne, en 1825. Fils d'un riche négociant en soie, israélite, il entre naturellement à l'Ecole Commerciale de Leipzig. Il se destine au commerce. Mais son amour pour les transactions et les comptes se refroidit vite. Il quitte tout pour l'étude de la philosophie et de la jurisprudence.

Allait-il être avocat ? Médecin ? Il ne pouvait se résigner à suivre des voies battues. Et alors, au tournant de sa vie, au moment où l'homme, est prêt à agir, après avoir pensé, voici que Lassalle sent en lui une vocation étrange et puissante. Permettez-moi, Messdames. Messieurs, de laisser la parole à Zangwill. Voici la scène cruciale de son existence. Le père et le fils sont en face, discutent du choix d'une carrière. « Mais, enfin, que veux-tu apprendre, mon garçon ? A seize ans, il faut choisir... »

— La plus vaste science du monde, père, celle qui est étroitement liée aux intérêts les plus sacrés de l'Humanité... l'Histoire.

— Mais pourquoi ne pas faire ton Droit ou ta Médecine ?

— Les médecins, les avocats et les savants même font commerce de leur science... J'apprendrai dans le seul but de savoir et d'agir.

— Te crois-tu donc des dons de poète ?

— Non. Je veux me vouer aux affaires publiques. Les temps sont proches de la lutte pour les fins sacrées de l'Humanité. Le monde, jusqu'aux dernières années du siècle dernier, fut esclave de superstitions stupides. A présent, se lève à l'appel puissant de l'intelligence, une force matérielle qui causera la ruine sanglante du vieil ordre social... Dans chaque nation, des hommes se sont levés qui ont combattu par la Parole, sont tombés ou bien ont vaincu...

— Tes paroles peuvent renfermer une part de vérité, mais pourquoi, toi, serais-tu un martyr, toi, notre espoir, notre appui ? Epargne-nous... Un seul être humain ne peut changer l'ordre universel ; laisse combattre ceux qui n'ont pas le cœur de parents à briser...

— Pourquoi m'offrir comme un martyr ? Parce que Dieu a mis en ma poitrine une voix qui m'appelle à la lutte, m'a donné la force qui fait les lutteurs. Parce que je puis souffrir pour une noble cause. »

Zangwill ajoute : « Il devait être parmi les prophètes, un penseur ; parmi les penseurs un prophète. »

Et, à tous ces échos, dans l'Allemagne qui frémît au souffle de la Révolution, la voix de Lassalle retentit et se prolonge. Il a 23 ans ! Le bel âge pour se précipiter dans la lutte politique avec Karl Marx pour chef de file; on trouve ce jeune adolescent un peu

trop intelligent. Et on lui réserve pour la méditation, le calme des prisons.

Evidemment, il différait de nos jeunes socialistes en chambre ! Dangereux en théorie et si aimables en pratique.

On peut tout faire contre un homme, mais on n'a jamais empêché un prophète de parler.

En 1862, toute l'Allemagne est agitée par Lassalle. Les discours succèdent aux plaidoiries, les harangues aux proclamations. En 1863 est fondée à Leipzig l'« Association Générale des Travailleurs Allemands », embryon de l'Internationale ouvrière.

C'est le triomphe. Lassalle est reçu sur les rives du Rhin, par les ouvriers enthousiastes. Arcs de triomphes, guirlandes de fleurs. En vérité, Lassalle, sent tout un peuple qui le porte sur un pavois, le désigne comme un chef et il ressent la joie profonde du succès.

Un an après, Lassalle, meurt, tué en duel.

C'est que, derrière le prophète, il y a l'homme, et en cela, Lassalle est Juif. L'homme avec ses passions, ses désirs, ses amours, et ses douleurs.

Lassalle qui voyait à ses pieds se courber les masses dociles, se courbait, lui, aux pieds d'une femme.

Je vais vous raconter son histoire ; une idylle délicieuse qui finit dans le sang.

Dans un salon, Lassalle, tenait son auditoire sous le charme. « Alors, écrit Zangwill, une voix au timbre argentin s'élevait soudain : « Non ! Je ne suis pas de votre avis ». Etonné, il tournait la tête. O la piquante beauté, aux cheveux blonds, adorablement blanche et délicate ! Les épaules éblouissantes ! Le geste coquet du lorgnon, l'esprit, l'audace, l'espèglerie !

Et ils se présentent tous deux : « Vous savez qui je suis, et vous ? vous êtes, Brunehilde, Adrienne de Cardoville du Juif errant... en un mot, Hélène. »

Tout le salon les regarde, mais que sont les autres, sinon l'auditoire obligé, dû à ce couple splendide qui occupe le centre de la scène, par droit divin, le droit d'un amour trop vaste pour les conventions de salon qui appelerait plutôt l'accompagnement orchestral d'un Wagner.

Il ne parle plus qu'à elle, ne voit plus qu'elle, soupe à ses côtés, s'extasie devant son savoir, sa connaissance raffinée des vins...

Et lorsqu'à quatre heures du matin, il lui jette son manteau sur les épaules et la porte du haut des trois étages jusqu'à sa voiture, la prude cousine elle-même, qui lui sert de chaperon, paraît ac-

cepter cet hommage comme la seule manière naturelle dont un héros doit prendre possession de sa divine fiancée... »

Et l'idylle se poursuit... Ils se revoient, se promettent l'un à l'autre. Mais, tout entier dans leur rêve, ils oublient les parents d'Hélène, vieux féodaux qui voient dans une alliance pareille, quelque chose de monstrueux. Pensez donc, avec un Juif ! Ils oublient Janko, un prince chétif qui fait la cour à Hélène Janko qui, d'un coup de revolver, à l'aube, près de Genève, tua Ferdinand Lassalle.

D'autres eurent rêvé pour lui, une fin glorieuse, à la tête d'un peuple en Révolution. Moi, je trouve cette mort, belle, parce qu'elle traduit la merveilleuse âme de Lassalle, celle d'un démiurge, qui sut rester un homme.

N'importe, il laissait une œuvre solide et des fermentes féconds.

Et aujourd'hui, au sortir des réunions ouvrières ou socialistes, le chant d'allégresse et d'espérance qui monte aux lèvres de ces hommes, débute par ces vers :

« Suivons la route, la route hardie

« Où nous a conduits Lassalle. »

Conducteur d'homme, capitaliste ou socialiste, financier ou intellectuel, le rôle du Juif a été immense. Il a créé la société moderne, il a créé, rêvé la cité future.

Mais, on a transformé ses créations, et abîmé ses rêves.

D'un côté New-York, « cette grande forteresse universelle du capitalisme et de la réaction. New-York le grand Central du Monde. Il tient dans son île, comme dans un poing fermé, le cent vingt plus grandes banques de l'Univers, cent lignes de navigation, onze voies ferrées... New-York qui s'endort sur l'or du monde, enfermé derrière de grosses serrures. »

De l'autre, Moscou, une énigme, placée comme en équilibre entre le Monde Européen et Asiatique, la menace d'une dictature sanglante parce que rédemptrice !

Qui triomphera ? Est-ce la ville prodigieuse, folle de son or, ou la capitale mystique, ivre de sacrifices ?

Nous, Juifs, nous ne voulons pas de cette lutte, nous voulons continuer à prêcher la paix. New-York ou Moscou, nous disons Genève, comme nos ancêtres ont dit Jérusalem.

Peu importe les lieux où l'esprit souffle. L'âme juive s'est dispersée par le Monde, elle a souffert de ses souffrances et espéré de ses espérances. Elle a encore son rôle à jouer, sa mission de paix à accomplir.

L'âme juive poursuivra son ascension vers les cîmes radieuses de la Fraternité Universelle.

ANDRÉ GHANASSIA,

Avocat à la Cour.

Conférence de M. Elie GOZLAN

MEMBRE DU CONSISTOIRE

Droits et Devoirs

Mesdames, Messieurs,

Si notre droit et notre devoir exigent le respect de notre foi politique, religieuse ou philosophique, ne devons-nous pas craindre dans certains domaines, d'aborder librement l'examen des idées qui s'y rapportent ?

Puisque nous ne voyons pas sous un même aspect les faits et les choses, que nous les considérons souvent comme des entités intangibles, indiscutables, sacrées, ne devons-nous pas redouter que leur examen contradictoire ne provoque désaccord ou inimitié ?

Sous notre beau ciel d'ALGERIE, sur cette terre, prolongement de la douce FRANCE, où nous coudoyons tant de races, tant de classes, tant de gens de conditions différentes, les idées sont la plupart du temps basées sur des convictions, nées d'une foi ardente et soutenues souvent par un fanatisme sourd et cruel.

Au seul froissement du saint nom de la religion, au seul prononcé d'une malédiction, des poignards sont sortis de leur gaine, au seul énoncé du pacifisme, c'est antipatriotisme qu'on a traduit, et quoique nous sachions combien est chère aux yeux de tout homme libre, de tout citoyen, le droit de penser, source de la dignité, du savoir, le droit d'avoir une opinion, n'importe-t-il pas de n'exprimer celle-ci de ne la défendre, qu'avec la plus grande réserve, le plus grand tact quand la sagesse indiquerait même qu'il serait préférable de n'en pas discuter du tout ?

Mais l'esprit critique est inné en nous, ne sommes-nous pas les descendants des talmudistes ? Quelques-uns de nos enfants ne poursuivent-ils pas encore, et sous nos yeux, l'étude du Talmud, et n'apportent-ils pas à l'étude des prescriptions contenues dans ce gros ouvrage, à qui, dit-on, nous devons d'exister encore, leur désir de savoir ?

Monsieur le Grand Rabbin conseillait hier encore à nos talmudistes d'Ets Haim, d'essayer de pénétrer, afin de concilier dans la mesure du possible, notre idéal religieux et nos devoirs civiques, l'es-

prit des textes, des traditions orales ou écrites, qui furent « la loi » de nos ancêtres et sur lesquels tant de penseurs se sont penchés, ont vieilli, ont vieilli.

Ces conseils de Mr le Grand Rabbin, nous pourrions les étendre dans un autre domaine et dire : Si nos droits sont indiscutables, si nous devons en défendre le libre exercice, si nos devoirs peuvent être analysés, disséqués, soumis au crible de la discussion (les remplir est une autre question), ne devons nous pas rendre plus circonspectes, plus modérées, et partant plus sages, la recherche et la discussion de ce que nous pensons être la vérité, dans le domaine politique et philosophique ?

Ces conseils de prudence nous sont plus nécessaires qu'à d'autres car sur nous pèse toujours un lourd passé, dont nous demeurons fiers sans doute, dont quelques-uns se détachent cependant, que beaucoup encore ignorent ou semblent délaissent.

Combien, parmi nos coreligionnaires occidentaux, qui s'enorgueillissant d'être Juifs au milieu des leurs, prétendent avoir dépouillé totalement le vieil homme aux yeux des non Juifs ?

Combien s'attachant encore à notre histoire disent ailleurs, n'avoir foi qu'en la science ? Or, le monde est bien vieux. Bien vieille aussi est son histoire, La Civilisation, la Raison ont vu s'écouler des millénaires et notre passé est là plus près de nous.

A ce passé, malgré notre mimétisme, cette adaptation naturelle à tout ce qui lui fut étranger, nos adversaires nous identifient encore et quand nous élevons dans la voie du progrès, de la science, que nous aidons suivant le métaphore de VIVIANI, à éteindre « Les étoiles dans l'immensité céleste », quand nous croyons nous fondre dans le milieu où nous évoluonsnous devinons encore sur les lèvres de nos meilleurs amis la syllabe fatale, méprisante souvent, qui nous tient à distancesemblant nous rappeler avec le vieil adage arabe « qu'il nous faut attendre avant d'acquérir le droit au titre « de noblesse dont nous nous drapons, la mort de ceux qui connaissent notre servage », et cette connaissance transmise de père en fils, depuis deux mille ans bientôt, ne se perpétuera-t-elle pas avec Israël, éternelle comme lui ?

De ce servage, nous, Juifs algériens, plus heureux que nos frères de TUNISIE et du MAROC, d'EUROPE même, nous avons été libérés par la grande, la sainte volonté de notre FRANCE chérie, et nous n'oserions affirmer, ou serions alors inconscients, que le geste fait par la FRANCE à notre égard, geste de noblesse dont aucune nation au monde, à quelque époque que ce fut, ne se mon-

tra capable, n'a été qu'un simple acte de justice, d'intérêt bien entendu.

Nous savons reconnaître combien fut sublime la mesure généreuse dont on nous a gratifiés, et il ne nous viendra pas à l'idée de dire que la FRANCE se devait de nous traiter comme elle le fit et « ni mieux, ni moins bien d'ailleurs que pour les néo-français, nés en ALGERIE, citoyens français aussi, à la condition de ne pas répudier ce titre, lors de l'accomplissement de leur devoir militaire ». Nous avons été et nous sommes de vrais enfants de la FRANCE, et parler de reconnaissance à l'occasion du décret CREMIEUX n'est ni d'une mentalité surannée, vieillote, d'un autre âge enfin, ni une étrange compréhension de nos droits « absolument égaux à ceux des autres citoyens », c'est au contraire affirmer hautement notre gratitude infinie, je dirai éternelle, si quelque œuvre humaine pouvait être éternelle ici bas, pour la large et entière émancipation dont nous avons été l'objet.

Nos droits, et nous savons que notre devoir est de les exercer, comment nous furent-ils octroyés ?

Puisque l'histoire nous est familière et sans remonter aux premiers âges rappelons-nous qu'avant la conquête de l'ALGERIE, nos maîtres accablaient nos aïeux de leur tyrannique dédain. Comme encore en bien des cités du MAROC, en bien des pays d'Europe, ils étaient à leur merci, honnis, objet de la plus abominable des oppressions.

M. Lévy-Bram nous rappelle dans sa belle conférence sur les Juifs d'ALGERIE que : « Certaines villes leur étaient interdites. Ils ne pouvaient lire ou écrire l'arabe, entendre le koran, monter à cheval et le droit de se servir d'un âne, d'un mulet, leur coûtait bien cher. Le Juif ne pouvait de nuit, dans la rue, tout comme un musulman ou un chrétien, se munir d'une lanterne. » Quelle belle proie pour les brigands !

« Il devait se déchausser passant devant une mosquée, un marabout ou la demeure d'un chef, ne passer qu'à la gauche d'un musulman. « Chemel ya ihoudi. »

« Ne jamais approcher d'un puits où se désaltérerait un croyant.

« Sous un habit de couleur noire, sous la calotte noire, il était l'esclave public.

J'ajoute que si on voulait bien cependant nous reconnaître une fraternité dont nos oreilles ont la preuve presque quotidienne, c'était celle d'un autre infortuné : le baudet nord-africain, qui, chargé d'un lourd fardeau, piqué dans quelque blessure à vif, gémissant sous les

coups d'un injuste destin, se devait d'avancer quand même sous la bastonnade et l'aimable invite de « Herr ya ihoudi ».

« L'enterrement des suppliciés, la pendaison des criminels, be-
« sogne que le Juif devait, celle-ci, accomplir peut-être avec un cer-
« tain plaisir, le nettoyage des rues, des maisons frappées par la
« peste, le typhus, la variole, étaient le moindre des occupations
dont on le chargeait.»

Ni citoyen, ni sujet, bête immonde, incroyant, c'était là son lot.

« Mais la conquête de l'ALGERIE, engagée , poursuivie, devait
« prouver que la FRANCE conquiert moins pour conquérir que
« pour civiliser, que de toute les nations civilisées ou barbares,
« païennes, chrétiennes ou musulmanes, nulle plus que la nation
« française ne traita ses habitants avec autant de générosité.»

Quarante années 'd'améliorations lentes, progressives, toujours bienveillantes, s'écoulèrent avant que ne fut obtenue cette émancipation totale dont nous jouissons aujourd'hui et que réparèrent, comme le firent pour les Juifs de France, sous la Révolution, l'abbé GRE-GOIRE et de grands conventionnels, des cerveaux et des coeurs purement français : Louis Philippe, le Baron Baude, Napoléon III, de Fonvielle, Delangle, Le Hon, Emile Olivier, et les hommes du Gouvernement de la Défense Nationale : Jules Favre, Jules Ferry, Pelle-tan, Rochefort, Glais-Bizoin, Gambetta, Crémieux, dont le nom fut peut-être à tort donné au décret qui fit de nos grands parents des citoyens, car ce décret avait été l'œuvre de tous les hommes dont nous venons de citer les noms, royalistes, impérialistes, républicains, et non de Crémieux lui-même, alors Ministre de la Justice.

De 1830 à 1870, les étapes furent longues, pénibles, que de vœux exprimés par les Assemblées des notables, que de démarches, que de demi-mesures, que d'incertitudes !

En 1865, Napoléon III parcourait alors l'Algérie et recevait dans les principales villes les autorités constituées, quand, à la tête de son Consistoire, le Grand Rabbin d'Oran fut appelé à présenter ses hommages :

« Sire, dit-il, à l'Empereur, 50.000 coréligionnaires, protégés par
« le drapeau glorieux de la France, sans patrie depuis bien des siè-
« cles sont encore aujourd'hui sans patrie. Ils osent vous la demander Sire. Tous leurs efforts tendent à s'en rendre dignes ».

N'était-ce d'ailleurs pas, depuis le troisième siècle de notre ère, dans l'esprit de nos talmudistes, de nous considérer comme membres des Villes qui nous donnaient asile et Spinoza, qui fut au 17ème siècle le plus remarquable esprit de son temps, ne déclarait-il pas :

« Est ennemi de l'Etat, quiconque parle contre lui ou cherche à le faire haïr.

« On peut, dans l'Etat, différer d'opinion, parler et enseigner en toute liberté, pourvu qu'on agisse avec *prudence et réflexion*, sans colère, sans haine, sans ambition. »

Et le Grand Rabbin de Constantine remettait à l'Empereur l'adresse suivante :

« Nous aimons la France, notre nouvelle Patrie. Que votre Majesté nous soumette à une législation uniforme, propre à nous soustraire à des interprétations arbitraires, qu'elle nous ouvre des carrières qui nous sont encore fermées, et Elle nous verra bien-tôt répandre notre sang sur les champs de bataille, à côté de nos frères de France. Elle nous verra bientôt accourir partout où il faut de l'intelligence et des études pour parvenir. »

Préparé laborieusement, le décret, relatif à la naturalisation en masse des Juifs algériens, ne vit le jour, à Tours que le 24 Octobre 1870, soit quarante après la conquête.

La publication de ce décret provoqua en Algérie la plus vive émotion.

La France en guerre et sous le joug prussien, Gambetta partant en ballon de Paris assiégié, galvanisant à Tours toutes les énergies françaises pour lutter contre l'envahisseur, nos parents et grands parents, allaient-ils après avoir été victimes de séculaires humiliations « après avoir été tenus dans une dégradante déchéance, secouant toutes les tares et les pauvretés de leur âme asservie » répondre par un généreux élan au don d'émancipation que la France leur octroyait généreusement, et le fusil en main s'engager pour la Défense Nationale ? Un petit nombre comprit et s'engagea dans l'Armée de la Loire et dans l'Armée de l'Est pour tenir la promesse faite par le Grand Rabbin de Constantine ; il s'illustra sur les champs de bataille. Un fils Abourbey tomba glorieusement. Son frère fut cité à l'ordre du Régiment et le Docteur Bertrand, un occuliste distingué raconte qu'il fut blessé le même jour que deux Juifs algériens. Nous eûmes grâce à ces vaillants un peu le droit d'empêcher de douter de notre patriotisme.

Le décret cependant fut mal accueilli. Un mouvement sérieux secoua la masse algérienne non juive : le Français s'indignait que l'on fit du Juif son égal, l'arabe de la campagne, le bédouin, que du sujet honni et méprisé avant la conquête, l'on fit un citoyen français qui allait alors, fort de ses droits civils et politiques lui faire subir à son tour brimades et vexations. Une erreur se produisit dans

l'esprit arabe : « Les Juifs ont vendu leur religion », disaient-ils couramment. Nous étions à leurs yeux des rénégats.

L'Amiral Gueydon, alors Gouverneur Général, télégraphia le 22 Avril 1871, au Président du Conseil :

« Des considérations d'un ordre supérieur me portent à désirer
« plus vivement encore le retrait du décret de Tours, relatif à la
« naturalisation en masse des Israélites algériens ! Cette mesure
« n'a pas été seulement une erreur administrative, mais encore une
« faute politique.»

Et il écrivait, en juillet 1871, au Ministère de l'Intérieur :

« L'idée de patrie n'existe pas pour les Juifs, habitués à vivre
« partout en étrangers, depuis leur dispersion séculaire, et jamais
« aucun des élans généreux qui naissent du sentiment patriotique
« n'entra dans l'âme d'un Israélite algérien. Aussi sont-ils de dé-
« testables soldats. Ils viennent de le prouver dans l'insurrection
« actuelle, où ils ont refusé de marcher en recourant à toutes sortes
« de mauvais prétextes.»

M. Mélia qui rapporte ces faits dans son beau livre « *l'Algérie et la Guerre* » déclare :

« C'est l'éternel honneur de la France de n'avoir pas voulu re-
« plonger dans leur dégradante misère ceux qu'elle a appelés à sa
« civilisation, aussi demeure-t-elle fidèle à la plus haute mission
« qui soit, pour le bien de l'humanité, donnée au plus grand peuple.»

« Elle a fait, de par le rayonnement de son seul génie, évoluer
« les sans patrie d'hier, vers l'amour de la patrie. Et la « Raison »
« qui est, dit-on, d'essence divine, notre patrie a prouvé qu'elle
« était d'essence « française », en l'accordant entièrement aux
« Israélites algériens, par son éducation, par son instruction à pleins
« bords et parce qu'elle les a habitués à raisonner, elle leur a donné
« la vraie conscience et la pure morale. Parce qu'elle en a fait des
« êtres humains, elle en a fait de bons français.»

Le retrait du décret Crémieux en des temps ultérieurs, dans une autre atmosphère ; sous la poussée de sentiments exacerbés, n'a-t-il pas été demandé aussi ? Ne l'est-il encore pas à Oran, par une presse haineuse, stipendiée, malheureusement tolérée ? Jugez-en par cet extrait récent d'un quotidien algérien qui critique notre intrusion dans la politique. Combien nous serions heureux si les nôtres donnaient dans ce domaine la preuve du plus grand désintéressement, de la saine conception de l'exercice de ce droit sacré.

« En matière de politique, dit cet organe, la révision du décret
« Crémieux s'impose, l'expérience de ces soixante dernières années

« a démontré surabondamment que les Juifs n'étaient nullement préparés pour exercer des droits politiques, que leur mercantilisme compromettait la sincérité du vote.

« Qu'on supprime donc à tous ces indignes, ces droits. Il faut une mesure radicale car le mal est contagieux, il menace de ganger tout le corps électoral, portons le fer rouge dans la plaie, détruisons la maladie jusque dans sa racine. Pour ne pas effrayer les timides, appelons si l'on veut cette révision une simple suspension des droits électoraux; il restera entendu que, si parmi les Juifs, il s'en trouve qui soient dignes de les posséder, on les leur rendra après une sérieuse enquête. La France ne sait d'ailleurs jamais montrée assez avare de cette faveur. Au cas où les israélites, irrités de perdre cette source abondante de revenus, refuseraient d'accepter cette nationalité restreinte, il leur est possible de demeurer demi-français et de retomber à l'état de sujet.»

Pour assurer la tranquillité des générations à venir, pour écarter d'elles les avanies dont nous avions été abreuvés, toutes les formes de l'inquiétude, de l'angoisse, de l'oppression, parfois de l'humiliation que nous avions subies, pour nous éviter et leur éviter ce reproche sanglant d'être des poltrons ou des lâches, car ces termes ont encore pour nous toute leur valeur, pour tenir la promesse faite à Napoléon III, par les Grands Rabbins d'Oran et de Constantine, parce qu'enfin une dette est sacrée, que la reconnaissance en est le solde perpétuel, nous avons, Messieurs, accepté et sans réserve le bénéfice d'une succession; nos propres aînés et ceux de ma génération, ont eu l'heure et l'honneur d'acquitter une partie de ses charges, nous avons répondu de gré ou de force mais beaucoup avec enthousiasme à l'appel de la France envahie et menacée dans son intégrité territoriale, dans ses libertés.

Et les nôtres eurent, tout comme leurs frères d'armes, l'esprit d'abnégation le plus élevé « plus de 50.000 d'entre eux tombèrent, dit un écrivain juif, avec la vision que leur sacrifice vaudrait au honteux antisémitisme, la triste fin qu'il méritait. »

Mais tenace, prête à mordre toujours, à baver, à salir, cette bête immonde n'est pas morte. Ecoutez-là dans ses nouveaux appels à la haine.

« Peuples qui vivez unis sur la terre algérienne, dans quel abîme allez-vous rouler, si vous ne vous ressaisissez pas ? A cette corruption, à cette perversion orgueilleuse des Juifs, opposez une conscience de plus en plus claire de vos vertus nationales : Français, à leur hypocrisie et à leur fourberie, votre loyauté et votre

« sincérité Arabes et kabyles, à leur lâcheté et à leur couardise, « votre fierté et votre courage ; et vous, chrétiens de toutes nationalités, Espagnols, Italiens, Maltais, à leur arrogance, à leur égoïsme, votre idéal d'humilité et d'abnégation. »

Ces appels demeurent vains. La conscience française, celle des hommes de 89, de la déclaration des droits d l'Homme et du Citoyen, est celle des vrais Français d'Algérie qui savent se maintenir au-dessus des haines, des passions, qui comprennent que sous l'égide de la République, ses enfants, libres et égaux en droit se doivent de se considérer comme frères.

Voici encore quelques paragraphes d'un des protocoles que des journaux, comme la Vieille France, le Morning Post, le vieux « Tims» anglais, non plus en Algérie donc, mais en France et en des pays marquants dans l'ordre de la civilisation, ont en 1920 reproduits comme émanant de ce Conseil Suprême Universel qui guiderait les destinées du Judaïsme : Les Sages du Sion.

« Quand nous serons au pouvoir, nous remplacerons les termes « libéraux, liberté, égalité, fraternité, par d'autres termes n'exprimant que des idées, par exemple : « les droits de la liberté, les devoirs de l'égalité, l'idéal de la fraternité », et nous tiendrons le loup par les oreilles...

« En fait nous avons déjà détruit, tous les gouvernements, excepté le nôtre, bien que, en droit, il en existe encore. A l'heure actuelle, quand un gouvernement élève une protestation contre nous, c'est seulement pour la forme, sur notre désir et par notre ordre, parce que l'antisémitisme est nécessaire pour nous permettre de surveiller nos frères plus modestes.

« Nous avons une ambition sans limite, acharnés à une vengeance impitoyable et brûlant de haine ».

« Il émane de nous une terreur universellement enveloppante. Les gens de toutes les opinions et de toutes doctrines sont à notre service : ceux qui désirent la restauration des monarchies et les démagogues, les communistes et autres utopistes. Nous les avons tous mis à l'œuvre, chacun d'eux sape les derniers restes d'autorité en essayant de renverser l'ordre existant. Tous les gouvernements sont excédés de ces manœuvres, ils demandent la paix et pour l'obtenir sont prêts à tous les sacrifices; mais nous ne leur donnerons pas la paix jusqu'à ce qu'ils aient reconnu ostensiblement et d'un cœur soumis notre super-gouvernement international.

« Déjà les masses ont demandé la solution du problème social au

« moyen d'un accord international. Les divisions des partis nous les ont tous livrés, parce que, pour mener une lutte de partis, il faut de l'argent et c'est nous qui détenons tout l'argent.

« Nous avons trompé, corrompu, abruti, démoralisé la jeunesse des goym en lui enseignant des principes et des théories que nous savons être faux, mais que nous avons nous mêmes inspirés.

« Sans modifier en substance, les lois existantes, nous avons obtenu des résultats stupéfiants en déformant les textes par des interprétations contradictoires ».

Si une imagination perverse a pu échafauder d'aussi infâmes calomnies, de pareilles énormités, avons-nous tort de conseiller, avec la fermeté dans nos convictions, la prudence dans des affirmations qui, mal interprétées (et elles le seraient en doutons-nous) par nos adversaires de mauvaise foi, nuiraient à la tranquillité de nos frères, à la paix dont nous rêvons et que nous préconisons ?

Qui peut donc assurer que des jours de tristesse ne reviendront jamais. Avec le fabuliste : Ne croirons-nous le mal que lorsqu'il reviendra ?

Que certains éléments, qui nous tiennent encore à distance, mais à qui nous le rendons bien, ne céderont plus à l'entraînement de quelques exaltés, de gens haineux, vindicatifs ou intéressés, car hélas, toutes les passions sont flattées quand il s'agit de lancer contre un homme, un groupement, une idée, la masse populaire. Combien ont décrit cette psychologie des foules qui, violemment déchainées et telles des lames de fond puissantes et inattendus, soulèvent et font sombrer les plus lourds, les plus fermes vaisseaux.

Nos parents vécurent des journées sombres en 1884, nous subîmes celles de 1896 et 1898.

N'avons-nous pas revécu encore des moments douloureux, quand il y a quelques années après la grande tourmente, « l'Antijuif » reparut à Alger pour exciter à nouveau de viles passions ?

Qui donc descendit dans la rue, pour clamer son indignation ? Qui put parler d'ingratitude et exiger le respect d'un droit justement acquis, égal à celui des autres citoyens ? Qui donc menaça de se défendre l'arme à la main ? Qui fit aux pouvoirs publics et avec la force que conférait l'accomplissement d'un devoir, les remontrances justes et nécessaires ? Qui parla haut et ferme de responsabilité qu'on saurait faire établir ? Le corps des combattants Messieurs, des combattants à la tête duquel se mirent tous ceux qui payèrent

de leur sang le droit d'affirmer qu'ils sauraient faire respecter les droits civiques et politiques de leurs coreligionnaires, si on les méconnaissait encore.

Qui donc, alors que les étudiants d'Alger, et toujours au lendemain de la grande guerre, décrétaient l'exclusion, de leur association générale, de leurs collègues juifs, vit encore les autorités compétentes et menaça d'en appeler au Gouvernement responsable ? Encore un groupe de grands mutilés dont plusieurs à la boutonnière rougie.

Et croyez-vous que nous n'avons pas à nous énorgueillir du livre d'or, des juifs algériens tombés au front ou blessés et qui ont mérité des citations dignes des plus grands héros de l'antiquité ?

Mon émotion est toujours profonde quand je relis, le cœur gonflé de tristesse mais d'un légitime orgueil, les nobles propos rapportés en tête de ce Livre d'or, par Monsieur Confino, le très distingué Directeur des Œuvres de l'Alliance Israélite à Alger.

« En janvier 1915, un jeune officier vint nous voir écrit M. Confino. « Je suis Léon Mayer, fils du Colonel, nous dit-il, et désire m'entretenir avec vous d'un projet qui me tient fort à cœur. »

« Vous n'ignorez pas les préjugés qui ont cours dans ce pays contre nous. Non seulement nous sommes décriés, mais on va jusqu'à suspecter nos sentiments de patriotisme. Cette guerre nous permet de prouver notre attachement à la France, de lui payer notre dette de reconnaissance et de réduire à néant les légendes répandues sur notre compte. Avec quel élan, quel enthousiasme nos jeunes gens ont accouru sous les drapeaux, à l'appel de la Mère-Patrie. Tous les jours, la Presse relate leur bravoure et leurs exploits. Ne pensez-vous pas qu'il y ait lieu de perpétuer pour les générations futures tous ces glorieux faits d'armes ? L'Union sa crée ne survivra malheureusement pas à la Guerre ; la lutte reprendra fatallement, il serait bon d'être armés contre nos détracteurs et de prouver par des documents officiels et authentiques l'inanité de leurs accusations. »

« Tout cela fut dit avec tant de chaleur et de conviction, une telle flamme brillait dans les yeux de Léon Mayer, que nous fûmes tout de suite gagnés à sa cause.

« Ce jour là les bases du Livre d'Or étaient jetées.

« Il fallait voir ajoute M. Confino avec quelle ardeur Léon Mayer s'était mis immédiatement à l'œuvre. Mais le sort cruel n'a pas

permis qu'il assistât à la réalisation de son projet. Il dort de son dernier sommeil.

« Nous lui dédions ce travail dont il a conçu le plan et que notre Comité a considéré comme un pieux devoir de mener à bien. »

Nous, les vivants, nous lui vouons, comme à tous ses frères tombés au Champ d'Honneur le meilleur de notre cœur et de notre pensée.

Nous ne devons pas aimer la guerre, nous pouvons espérer en la réalisation d'une entente universelle, nous devons souhaiter que la conscience des peuples se réveille un jour, pour unanimement réprouver les ignobles tueries qui déshonorent l'humanité, nous devons éléver notre pensée, nous devons éléver notre âme, nous ne devons cependant pas oublier que le chemin est bien long pour mener au Tipperary de la Paix.

Briand, qui vient de rentrer si grand dans la grande histoire de l'Humanité, l'a bien éprouvé. Rendons à sa mémoire un pieux hommage et associons à cet hommage nos grands morts tombés dans l'espoir que le monde aura vu, avec leur noble fin, celle de ce fléau : la Guerre. Mais celle-ci disparaîtra-t-elle à jamais ?

Henri Heine, ce grand Allemand, ami de la France, qui fut mais ne sut pas demeurer juif, écrivait en 1835.

« Prends garde à ta sécurité, France.

« Tenez-vous sur vos gardes, chers voisins de France.

« Le tonnerre d'Allemagne est allemand, il roule avec lenteur mais il viendra. »

S'il venait, Mesdames, Messieurs, si le malheur voulut qu'il frappât frappât fort, devinez-vous qui seraient en France ses premières victimes ?

Nous connaissons le triste sort fait aux juifs allemands, dont l'existence est devenue, comme aux plus sombres jours de notre histoire, un enfer intenable.

Répudions donc la Guerre mais demeurons donc sur nos gardes, Juifs de France, et défendons, en défendant l'esprit français tout de bienveillance, de tolérance, d'humanisme, les libertés françaises qui sont les nôtres.

Et puisque nous savons la valeur du foyer familial, puisque nous aimons, plus que nous mêmes, nos enfants, nos frères, nos sœurs, sachons comprendre que dans la grande famille humaine dont nous rêvons, à la réalisation de laquelle vous avez raison de travailler, Messieurs, il y a place aux yeux d'un juif français, pour la famille française.

Pour ma part, je suis fier de lui appartenir.

A sa défense, s'il le fallait encore, je donnerai le meilleur de moi-même, comme je suis prêt à tous les sacrifices s'il fallait aussi dans cette grande famille défendre ceux de mes frères juifs qui seraient à nouveau molestés ou victimes d'une injustice.

C'est donc à nos frères que je pense, quand je conseille la prudence dans nos propos, même privés, la modestie dans notre attitude, sans orgueil mais sans humilité (quoique l'humilité soit l'antithèse de l'humiliation). Soyons justes pour ceux qui peinent. Songeons que le mal règne encore profondément sur cette terre, que la jalousie, la haine, l'intérêt, l'arbitraire, sont des sentiments que ne peuvent vaincre toujours la raison et le bon sens.

Qu'en nous incitant mutuellement à la plus grande réserve dans nos discussions même intimes, à de la mesure dans nos expressions, au sujet de nos idées politiques, de nos conceptions philosophiques, de nos recherches historiques, qui, quelles qu'elles soient, sont respectables, je n'envisage que leur fausse interprétation par des méchants à l'affût de nos moindres erreurs, des fautes que quelques uns d'entre nous pourraient commettre pour les faire retomber sur l'ensemble des nôtres.

Nous souffrions moins de cela que l'humble colporteur, le petit artisan, le modeste employé, la jeune dactylo, qui, tributaires de clients, d'employeurs non nôtres, se verraiient peut-être boycottés, chassés devant une médisance, une calomnie savamment colportées.

Est-ce cela que nous aurons voulu en exposant nos idées ? Non nous avons trop grand cœur pour, tenant compte des leçons du passé, sachant que l'histoire n'est souvent qu'un éternel recommencement, ne pas comprendre que, si la liberté de penser, dans la belle acceptation du terme, est de s'exprimer librement, il est des convictions, des sentiments qui méritent de n'être pas heurtés de front et il est sage, comme le conseillait Madame de Montespan, « de penser ce que l'on dit ».

Un conflit d'idées aurait ici des répercussions plus graves encore que celles qui se sont produites à Toulouse, ces derniers temps, entre les étudiants royalistes et les jeunesse républicaines.

Pensons aux dangers que courraient nos frères de toutes classes, surtout ceux qui, noyés dans la masse, verraiient celle-ci, profitant de l'aubaine, déferler dans les rues et commettre peut-être exactions et crimes, avant que n'intervienne la force publique.

Nous serions bien coupables nous, guides intellectuels, conseillers, conférenciers, qui, compromettrions un passé de travail, de

sacrifices, en usant sans ménagement du droit de discuter, au sein de populations fermement croyantes, grandement patriotes, de la valeur de ces termes : DIEU et PATRIE, lesquels ne sont prononcés jamais, même par des esprits forts, mais bien nés, qu'avec le respect profond dû à la force que ces mots eurent à travers les âges, qu'ils ont encore pour des millions d'êtres humains. Sous leur égide, nous pouvons nous placer sans honte, sans crainte de réprobation.

En leur nom, si, bien du sang fut versé, si des bûchers se sont dressés, ils ont tout de même permis à l'humanité de s'élever de la barbarie à la civilisation, de l'animalité à la recherche du divin, à la spiritualité.

Que la raison s'élève vers de plus hautes sphères pour plus de vérité, plus de clarté, c'est son droit. C'est cependant en eux aussi qu'elle trouvera son meilleur appui.

N'oublions pas que si nous avons confiance en la destinée d'un Judaïsme chargé de poursuivre sa mission séculaire, d'assurer en ce monde le triomphe de l'esprit sur la force, une besogne plus ingrate mais tout aussi noble nous attend.

Lutter contre la misère où sont plongés beaucoup trop des nôtres, l'erreur, la superstition, l'intolérance, l'arbitraire dont ils sont encore les victimes. Faisons de la morale d'abord. Proclamons dignes des êtres qui se respectent, l'accomplissement des devoirs envers nous-mêmes, envers la famille, envers la Société, envers la Patrie et envers Dieu.

Oui, envers Dieu, vers qui, de mon cœur, monte avec ferveur la Belle Prière de Figuières, et que je veux vous dire.

« O Toi, qui synthétises la Cause des Causes, les Principes et les Lois, Toi qu'on appelle Dieu dans les langues diverses du Globe, dans toutes les religions et philosophies spiritualistes du Monde qui pense, Toi la Perfection nécessaire, l'évident Absolu et l'indispensable Intelligence suprême, Toi qu'on ne connaît point, mais que chacun peut sentir, car si tu dépasses nos possibilités de conception, tu demeures accessible à nos possibilités d'amour. Toi qui bornes nos horizons de raisonnement, mais qui est l'expression fatale de l'ordre Universel... Je t'adore en tant que plan divin et je t'aime en tant que résumant l'Idéal vers quoi tend notre Ame.

« Dieu, je te remercie de donner à mon appétit de beauté, la beauté de l'Univers, à ma soif de Justice, la Justice qu'on ne peut pas ne pas attendre de ta reconnaissance totale.

« Dieu. Je sais que, puisque je tiens de Toi une intelligence, hum-

« ble étincelle de la Tienne, tu ne peux m'incriminer des erreurs
« involues ou des déductions fausses de mes raisonnements, ni
« de mes fautes inconscientes. Et par conséquent, je suis sûr que,
« quelque conception qu'on ait de Toi, à quelque religion qu'on
« appartienne, si l'on s'y montre sincère, je suis sûr que Tu ne
« saurais me condamner et que j'ai le droit à la sérénité.

« Au nom de l'amour, inspire-moi, défends-moi du Mal qui est
« l'ensemble des forces mauvaises ; éclaire ma route vers le Bien
« et la Perfection dont je suis capable, délivre-moi des tentations
« contraires à la Vérité, à la Justice, à la Beauté. Et j'ajoute que,
suivant ce que nous conseillait M. le Colonel Mayer, si nous vou-
« lons trouver Dieu, notre devoir est de le chercher, allons vers
« Lui, nous serons sûrs d'être accueillis et éclairés. »

Instruisons nos frères en nous instruisant, mais sachons avant tout enseigner sagement, comprendre la gravité des idées et des paroles. Si notre esprit à la légitime ambition d'éclairer, qu'il n'aît pas la prétention d'éblouir, il risque, comme devant le soleil, de voir se fermer des yeux avides cependant de comprendre, d'admirer.

Codifions nos phares, leur projection trop crue risquerait de blesser des vues sensibles.

Herriot, ce grand citoyen, cet enfant du peuple, affirmait à la jeunesse étudiantine de France, que par la modération on arrivait à concilier, en en parlant peu ou en n'en parlant pas, des thèses sur lesquelles tant d'hommes se battent : la thèse nationale et la thèse internationale, l'idée de Dieu et sa négation.

Se référer d'Einsten, ce génie prodigieux, pour dire qu'on peut être juif et internationaliste, c'est une opinion facilement compréhensible et quelque peu flatteuse pour qui la proclame. Ne sommes-nous pas un peu cousins de tous nos coreligionnaires riches ? Et bien mieux du plus riche, du plus prestigieux d'entre eux, dans le monde de la pensée ?

Il peut aussi bien nous suffire d'être les continuateurs d'un Crémieux, d'un Lyon Caën, d'un Benoît Lévy, d'un William Oualid, d'un Spire, d'un Fleg, d'un colonel Mayer, cette Belle et Noble figure algéroise, notre honneur, notre fierté. Avec quelle émotion toujours ne nous découvrons-nous pas devant la tombe de ses trois fils, tombés si vaillamment pour une défense sainte, celle de notre France Chérie. Notre ambition est de poursuivre l'œuvre de ces hommes, tous patriotes et juifs et dont nous ne savons s'il faut plus admirer le noble esprit, le grand cœur ou louer la modestie

et la simplicité, et de travailler d'abord au relèvement des nôtres, sur tout le territoire soumis à l'influence française ?

Qui n'a vu des ghettos sud-africains, les mellah marocains, ne peut comprendre pourquoi et comment avec quel élan les juifs de Rabat, de Marrakech, de Casablanca, poussaient du tréfond de leur être, lors de la visite du Président de la République, Mille-rand, des : Vive Rand, Vive Rand, élans du cœur de ces entenné-brés vers la lumière, de ces esclaves, vers la liberté.

La tâche à remplir est formidable.

Quelle légion digne de ce nom, laissa-t-elle jamais derrière elle, sans arrière-garde, sans soutien, ses impotents, ses malades, ses blessés, ses vieillards, ses femmes, ses enfants... Tendons la main à ceux qui ne peuvent encore nous suivre, réglons nos pas sur les leurs. Ils grandiront... ne furent-ils pas espagnols ? Et comme nous se feront aux idées nouvelles, se dépouilleront de leurs vêtements compromettants, sauront s'instruire, s'éduquer et pour peu, qu'on ne leur mette pas trop vite en main un bulletin de vote, ce seront de nouveaux et fiers fils de la France, avant d'arriver à penser qu'ils sont des enfants de la grande humanité.

Ils goûteront avec nous la sagesse biblique, rafraîchie aux sources de la culture profane et des sciences modernes.

Ayant, probablement sous la férule intolérante et brutale de leurs maîtres, perdu le sens de la dignité, du courage, nous les leur enseignerons à nouveau par des exemples puisés et dans notre passé et dans les grands faits des nôtres durant la Grande guerre.

Travaillons à ce qu'ils soient admis dans la grande famille française. Ils comprendront aussi la nécessité d'allier le courage à la modestie. Recherchons les moyens de soulager l'horriante misère de nos frères traqués en Europe centrale et orientale.

Quant aux algériens nôtres, pour qui il reste tant et tant à faire, aidons-les à sortir du taudis, menons-les vers la lumière, créons pour eux des abris familiaux, des habitations à bon marché (à Constantine, des juifs au grand cœur ont eu le bonheur d'attacher leur nom à des œuvres semblables, la Cité Laloum, la Cité Lellouche, ont recueilli plus de 400 familles juives arrachées au ghetto), enseignons à nos frères la valeur du bulletin de vote, expression du plus bel acte conscient, noble manifeste d'une volonté saine, de ce bulletin acquis au prix de luttes sanglantes, répudions ceux qui en font un objet vénal, gardons-nous de les écouter, de les suivre.

Fondons aussi des infirmeries, des hôpitaux, des hospices, des écoles, claires, pleines de vie et de lumière, des œuvres post-scolai-

res, des bibliothèques, des œuvres de mutualité, de prévoyance sociale, des groupes de boy-scouts, d'éclaireurs marins, d'excursionnistes, qui, fuyant la rue, le cabaret, iront après les heures de labeur, vivre au grand air qui, devenus forts et sains, instruits et bons, chanteront avec le poète, devant l'admirable nature, nos beaux airs bibliques de célébration du printemps et ceux que nous apprîmes sur les bancs de l'école française :

Les sapins de Dupont, par exemple :

Dieu d'harmonie, de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie,
Dans sa simplicité.

Et ces strophes du Crédos du Paysan :

Humble mortel, devant l'œuvre sublime,
A l'horizon, quand le soleil descend,
Ma faible voix s'élève de l'abîme,
Monte vers toi, vers toi, Dieu tout puissant,
Je crois en toi, Maître de la Nature
Toi, dont le nom divin remplit l'immensité
Dieu tout puissant qui fit la créature
Je crois en ta Grandeur, je crois en ta Bonté (bis)

Voilà de quoi tout en nous instruisant, remplir utilement, magnifiquement, nos réunions intimes, nos loisirs.

Et pour cette jeunesse, notre cadette, qu'elle vienne de l'école primaire, des lycées et collèges, qu'elle fréquente l'atelier ou qu'elle s'étoile dans des bureaux, soyons des animateurs, préparons des sociétés de sports, d'éducation physique, des cours d'adultes, créons l'Union de la Jeunesse et la chorale de cette Union, qui, à la beauté, à la simplicité des chants qui bercèrent notre enfance, glorifiera le travail, le courage, la vertu et redira l'hymne à la Paix de Massenet, que tout éducateur digne de ce nom se doit de faire apprendre à tous les enfants fussent-ils juifs, mahométans, chrétiens, ou boudhistes.

Je vois dans l'avenir s'évanouir les haines.
Je vois les travailleurs se tenant par la main.
D'un mâle effort briser enfin les lourdes chaînes,
Que l'erreur imposa jadis au genre humain.

Au nom de la Patrie et de la Liberté,
Soyons unis, car il est temps, O Frères,
A l'étendard sanglant des guerres
D'opposer le drapeau de la Fraternité.

Jeunesse qui nous est chère : C'est ce drapeau que vos aînés
vous confient. Il représentera aux yeux de tous la fraternité juive,
qui n'est pas différente de la Fraternité tout court, car ses assises
sont la Justice, la Vérité, la Bonté.

Elie GOZLAN.

Conférence de M. André NARBONI

Sur *Henri Heine*

(RÉSUMÉ)

Laissant de côté l'étude de l'œuvre littéraire d'Henri Heine, — œuvre dont les stupides autodafés hitlériens ne font que démontrer la valeur — je veux ici m'attacher aux idées sociales du grand poète allemand.

Ses détracteurs ne veulent voir en lui qu'un de ces négateurs qui s'attaquent aux valeurs sociales pour le seul plaisir de les détruire ; si donc Heine savait à la manière de Voltaire, les bases de l'Eglise chrétienne c'était moins par une conviction raisonnée que par le fait d'une haine inconséquente ; s'il prenait la cause des faibles contre leurs oppresseurs, c'était moins par pitié pour la misère du prolétariat allemand que pour le plaisir de poser au tribunal.

On a beau jeu en effet de relever dans ses œuvres de multiples contradictions : il raille sans merci et avec la verve mordante dont il avait le secret, les idées et les théories qu'il avait défendues avec non moins d'entrain et d'ardent enthousiasme, quelques pages plus haut. « Pour contredire Heine, il suffit de le confronter avec lui-même », a dit un de ses biographes et il faut bien reconnaître que c'est exact.

« Le nouvel enfant terrible du Romantisme » était, à la vérité un bien terrible enfant ; il brûlait souvent ce qu'il n'avait cependant pas cessé d'adorer. C'était pour lui un malicieux plaisir que de sentir promener sur lui les regards désesparés de ces bourgeois qu'il se plaisait quelquefois à ennuyer si fort.

Mais ces changements d'humeur n'étaient qu'apparents, et, malgré ces contradictions souvent volontaires, sa conduite dans la vie sociale fut toujours la même : droite, ardente, sincère.

D'ailleurs, l'éducation et la vie de son enfance le portaient naturellement vers les idées démocratiques de liberté et de justice sociale.

Né en 1800, il assista à l'âge de six ans à l'entrée des troupes

françaises dans sa ville de Düsseldorf. Mais la France ne venait là que pour conquérir les cœurs et leur faire connaître son nouvel évangile tricolore. A l'administration despotique des Grands Electeurs se substitua le paternel libéralisme français. Aussi, les populations juives des provinces rhénanes, saluèrent Napoléon comme le Rédempteur d'une oppression millénaire.

Heine, toute sa vie, s'obstina à ne voir en Napoléon que le libérateur des opprimés ; il oubliait l'œuvre de sang de l'Empereur français. Pour lui, Napoléon, c'était l'apôtre que la démocratie française avait désigné pour faire connaître au monde la Bonne Nouvelle et pour lutter contre les absolutismes existants.

Ce que l'on a appelé la « contradiction napoléonienne » d'H. Heine, n'est pas en réalité une contradiction. L'amour de Heine pour Napoléon provenait de l'enthousiasme pour la mission qu'il lui attribuait et aussi de la reconnaissance que tout citoyen rhénan devait à l'empereur.

Plus tard, quand il aura adhéré aux idées saint simoniennes, H. Heine se fera un plaisir de prouver que son grand homme n'était au fond qu'un excellent saint simonien.

Mais la féerie impériale ne tarda pas à s'écrouler et, en 1813, l'aigle française est remplacée à Düsseldorf par l'aigle noire de la Presse.

La Presse inspira à Heine une haine violente : l'allure méprisante des officiers prussiens, la discipline humiliante et qui sentait la caserne, de l'administration prussienne n'étaient pas pour lui donner confiance.

Son antipathie grandit encore lorsqu'il commença ses études universitaires ; le gouvernement prussien inquiet des tendances révolutionnaires qu'il voyait naître parmi la jeunesse allemande, surveillait particulièrement les Universités qu'il considérait comme des centres de révolte.

En plus de cela, la censure régnait avec une extrême rigueur ; en dehors de la politique prusienne, pas de salut ; la littérature « bien-pensante » était seule autorisée.

La bouillante jeunesse d'H. Heine s'accommodait mal de cette situation que sa naissance juive rendait plus difficile. Les deux aristocraties de la naissance et de la fortune lui inspiraient une haine profonde. Il sentait que le capital fait peser sur le peuple un servage aussi dur que la domination des rois et des prêtres. Il adoptait chaque jour davantage la cause du peuple. Il peste contre les riches « qui brillent dans le velours et dans la soie, qui hument des huîtres et se baignent dans le champagne, roulent en carosse doré

« à travers les rues et abaissent un regard orgueilleux sur le meurt de faim, qui, sa dernière chemise sous le bras, s'en va lentement en soupirant au mont de piété ».

Il se sent, dit-il, « traversé d'un frisson en lisant dans les journaux que des hommes sont morts de froid dans les rues de Londres ou morts de faim dans celles de Naples ».

Il prêche donc l'émancipation de tous les opprimés allemands. La Révolution française a montré la voie dans laquelle doit se continuer la lutte. Cosmopolite et révolutionnaire, Heine voit à l'horizon un grand combat non plus de peuple à peuple mais de classe à classe. Et quand rententira l'appel de Karl Marx, Heine voudra combattre un premier rang : « Nouveau Don Quichotte de la liberté, il « poursuivra toujours sa route, rompant des lances pour sa belle, proclamant même vaincu, même désarçonné que sa Dulcinée est la plus belle des femmes.

Dans cette lutte les juifs allemands auront le plus de droits à réclamer, mais la cause de l'émancipation des Juifs ne se sépare pas chez Heine de la grande cause de l'affranchissement des peuples.

Sa conversion au protestantisme, sur laquelle nous ne voulons pas insister ici ne modifia pas ses sentiments sociaux ; bien au contraire. Il avait abandonné la foi de son enfance dans l'espoir de recevoir en échange un poste dans quelques chancelleries ou dans quelques ministères. Il l'attendit vainement, et, furieux de ce marché de dupes, il ne s'en retourna qu'avec plus de violence contre la vieille société, dont l'éclat factice l'avait un moment attiré.

Il se sentait étouffer chaque jour davantage dans cette Allemagne qu'il aimait pourtant, mais à laquelle il reprochait son humiliante résignation.

Paris l'attirait ; la ville où venait de luire le soleil de juillet fut maternellement accueillante au fugitif allemand. Il y continua en toute sécurité la guerre de plume qu'il menait contre les défenseurs du trône et de l'autel.

Il fréquenta assidûment les théoriciens de l'école Ste-Simonienne, qui atteignait alors son plus haut point et il dédia à Enfantin l'édition française de ses « *Reisebilder* » dans la préface desquels il proclame son adhésion aux doctrines fondamentales du Saint-Simonisme.

Mais un homme aussi épris d'indépendance que Heine répugnait à s'embrigader dans un parti. C'est ainsi qu'il se brouilla avec Louis Borne, chef des radicaux allemands, également réfugié à Paris. Heine blâmait l'allure démagogique du radicalisme de Borne ; on raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

— Si un tyran me serrait la main, je la couperais, disait Borne.

— Et moi, répondait Heine, si un ouvrier me serrait la main je la laverais.

Tout Heine est là : démocrate vis-à-vis des conservateurs, il se montrait tant soit peu aristocrate vis-à-vis des révolutionnaires. C'est que, en lui, à côté du tribun, il y avait aussi le poète qui réclamait ses droits.

Au nom de son idéal poétique, Heine s'insurge contre le matérialisme desséchant, où il craint de voir tomber les théories sociales :

« Si en réformant les abus dont souffre l'humanité, on proscrit « du même coup la Beauté et le Génie, on enlève à la vie son « prix et sa dignité. »

Malgré ces craintes, il a foi en l'avenir, où il voit les générations plus belles et plus heureuses qui s'élèveront au sein d'une religion de plaisir et souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vie s'est tristement passée dans l'absinthe des joies de la terre.

Ce rêve que les prophètes de sa race avaient fait avant lui, qui sait s'il se réalisera ? Heine a eu toutefois le mérite de l'espérer. Jusqu'au bout il a combattu le bon combat, non pas pour lui, ni pour ses contemporains, mais pour que les générations suivantes soient plus heureuses et plus libres.

Nous concluerons donc par ces paroles qu'il prononçait vers la fin de sa vie :

« Je ne sais pas, en vérité, si je mérite qu'on orne un jour mon « cercueil d'un rameau de laurier. La poésie, quel que soit mon « amour pour elle, n'a jamais été pour moi qu'un jouet sacré, un « moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais attaché trop « grand prix à la gloire de poète. Qu'on loue ou qu'on blâme mes « chansons peu m'importe. Mais vous déposerez sur mon cercueil « un glaive, car je fus un brave soldat dans la guerre d'indépen- « dance de l'humanité. »

André NARBONI.

Conférence de M. Isaac HANOUNE

Grand Rabbin, Adjoint

Le Talmud et ses enseignements

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi tout d'abord vous remercier d'avoir répondu si nombreux, à l'invitation de notre sympathique ami, le dévoué Président de la société des Conférences Juives, M. Bekache ; je tiens également à le remercier pour les paroles élogieuses qu'il vient de m'adresser, et je saisirai avec empressement l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui, pour rendre hommage à son activité intelligente et au zèle inlassable qu'il témoigne à cette belle œuvre, digne de tous les encouragements.

Mesdames, Messieurs,

Après la Tora proprement dite, connue sous le nom de Pentateuque ou cinq livres de Moïse, vient le Talmud qui est le sujet de la causerie que j'ai l'honneur de traiter ce soir.

En raison de l'importance du sujet et du temps qui nous est mesuré, il nous est impossible de vous entretenir en une seule séance des merveilles épargnées dans ce vaste monument qu'est le Talmud. Nous nous contenterons donc pour ce soir, de parler de cet ouvrage dans son ensemble. Mais, il nous paraît utile avant d'entrer dans le fond du sujet, d'en donner un aperçu et d'expliquer à ceux d'entre vous qui l'ignorent encore, ce qu'est le Talmud, le sens de ce mot, la date de sa composition et les noms des principaux Docteurs qui y ont collaboré.

Le Talmud, de la racine hébraïque, lamod, apprendre, enseigner, est dans son ensemble, le commentaire et le développement du Pentateuque ; c'est la Loi Orale appelée ainsi, parce que durant plusieurs siècles, elle se transmettait de bouche en bouche jusqu'au jour où des événements graves, mirent dans l'obligation les Docteurs de l'époque, de la mettre par écrit.

Le Talmud se compose de deux parties distinctes, la Michna et la

Guémara. La rédaction de la Michna se place vers la fin du 2^e siècle de l'ère vulgaire. Ses auteurs portent le nom de Tanaïm, de l'Araméen Tana, qui veut dire enseigner. Le dernier de ces Tanaïm, le célèbre rabbin Yéouda Hanassi, chef de la nation, surnommé aussi Hakadouch, « Le Saint » prit pour base de son travail, toutes les compilations disséminées jusqu'alors, de ses éminents prédécesseurs, les Akiba, Méir, Yossé, les divisa en six livres (Sédarim) ou ordres, leur donna la forme méthodique, définitive, sous laquelle ils nous ont été conservés jusqu'à nos jours.

La 2^e partie, ou Guémara, dont les auteurs s'appellent Amoraïm, explicateurs, est le développement très étendu de la Michna.

On distingue également deux Talmud, celui de Jérusalem très peu connu, achevé au milieu du quatrième siècle, et celui de Babylone, dont nous nous occupons en ce moment, plus vaste et plus répandu.

Ses derniers rédacteurs, Rabb Achi et Rabina entreprirent le travail gigantesque de réunir, de classer et de coordonner l'énorme quantité de gloses, de controverses dispersées dans la Guémara. Ce travail fut clôturé vers l'an 500.

Il faut aussi distinguer dans la Guémara elle-même, deux parties ou deux sortes d'interprétations des textes bibliques : La Halakha et la Hagada, Halakha du verbe Halokh, marcher, est l'élément le plus considérable du Talmud ; elle trace la ligne de conduite, la marche à suivre, c'est la partie juridique ayant force de loi. Elle est aussi la plus ardue, la plus aride. Les Docteurs de la Loi y donnèrent la mesure de leur grande intelligence, et déployèrent de prodigieuses ressources de finesse et de dialectique dans le choc continu des répliques, des réparties, dans des discussions ayant pour but, soit des décisions doctrinales à prendre au point de vue moral et religieux, soit dans le règlement des questions à résoudre au point de vue civil et pénal. Ils trouvaient en effet un plaisir infini à soulever des difficultés parfois insurmontables, à poser des problèmes paraissant insolubles, faisant comme disent certains critiques, « passer un éléphant par le trou d'une aiguille » ou bien « couper un cheveu en quatre », mais dans le but, disaient les maîtres, d'aiguiser l'esprit de leurs disciples, d'affiner leurs facultés intellectuelles, de les placer dans l'obligation de réussir par leurs propres moyens. En un mot, savoir trancher seuls, des questions épineuses.

La deuxième partie dite Hagada, récit, d'un caractère plus large, plus ondoyant, est la partie anecdotique, où les Docteurs font office de prédicateurs, de conteurs, d'humoristes même, ainsi que nous le verrons par la suite ; on y trouve mêlés à des points de juris-

prudence, des proverbes, des dictions populaires, des légendes, des sentences, d'une haute élévation de vues, des maximes de morale et des pensées pouvant rivaliser, sinon surpasser, celles des plus grands philosophes anciens et modernes.

Cette partie, entièrement homilétique, ne revêt jamais la rigueur de la Halakha ou partie législative. Le Talmud d'ailleurs le proclame « On ne décide pas — dit-il — d'après la Hagada ».

Mes chers auditeurs, il faut que vous sachiez que ces Docteurs de la Loi, ne se bornaient pas aux seules études purement religieuses. Ils cultivaient aussi les sciences dites profanes. L'Astronomie, la Médecine, l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie et les Mathématiques ne leur étaient point inconnues. Elles ont leurs places marquées dans le Talmud. En effet, pour la fixation de la Néoménie ou nouvelle lune et les fêtes qui s'y rattachent, il fallait connaître le cours des astres. L'Astronomie servait aussi de base au calendrier Juif. Un des maîtres les plus célèbres, Médecin et jurisconsulte éminent, Samuel, qui vivait vers la fin du 2^e siècle, avait appris l'Astronomie avec son ami le Persan Ablate. Il se vantait de se retrouver aussi facilement dans les voies du firmament que dans les rues de Néardea, sa ville natale.

La connaissance de la Botanique était nécessaire pour la solution des questions intéressant les prélèvements des produits de la terre, des dîmes, des prémices, des semences hétérogènes (Kilaïm) et toutes les lois concernant l'année Sabbatique.

L'Etude de l'Anatomie, intéressait le point de vue rituel concernant les règles minutieuses de la Loi, sur la chair des animaux destinés à la consommation.

Et cependant, Mesdames et Messieurs, malgré toute cette belle littérature du Talmud, malgré toutes les grandes vérités qui y sont contenues, « il n'est pas d'œuvre littéraire, a écrit un auteur allemand, qui ait été l'objet de plus d'accusations que le Talmud ; il n'est pas de livre a-t-il ajouté, que l'ignorance et les préjugés traditionnels n'aient poursuivi avec plus d'aveugle haine ».

Oui ! Chers auditeurs, on accuse le Talmud d'avoir enseigné et recommandé la haine du Chrétien, autrement dit du Goy. Accusation absurde contre laquelle nous protestons de toutes nos forces. Tous nos livres Saints en démontrent la fausseté. Déjà depuis des milliers d'années, la Sinaï a proclamé cette parole sublime : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », parole recommandée par d'autres religions issues de la nôtre.

Rien n'est plus faux de prétendre, que par le mot « prochain »

on désigne son coréligionnaire. Les devoirs de l'Humanité d'après nos Livres Sacrés, s'étendent à tous les hommes sans distinction de culte. La notion fondamentale du Judaïsme est l'idée de Justice et de Tolérance, et cette idée est universelle. Les lois de l'humanité, a dit d'autre part Maïmonide, sont si puissantes, que « lorsqu'une armée israélite cerne une ville idolâtre, elle doit toujours livrer passage à ceux des assiégés qui veulent se soustraire aux horreurs de la guerre ».

Rappelons, dit le grand rabbin Honel Meiss dans son ouvrage « Considérations sur le Judaïsme », pour ne laisser de prétextes à aucune arrière-pensée que le mot Goy dont se sert le Talmud dans certains passages exploités par les antisémites, ne désigne et ne peut désigner les chrétiens pour la bonne raison qu'ils n'existaient pas encore à l'époque de la composition de ce recueil.

Toujours au sujet de cette perfide accusation, écoutez ce que dit Mirabeau : « Osons le dire, Osons avec le courage de la vérité, arracher le masque imposant dont le préjugé s'est constamment couvert ; c'est nous qu'il faut accuser de la haine si injurieusement reprochée aux Juifs ».

Certes, Mesdames et Messieurs, le Talmud écrit il y a dix sept siècles, par plusieurs centaines d'auteurs de toutes opinions, n'est pas exempt dans la partie Hagadique, de quelques dures attaques, d'interprétations véhémentes, lancées dans un moment d'exaspération justifiée, à leurs cruels oppresseurs, par ceux qui ont assisté impuissants à la ruine de leur pays, à la destruction de leur Sanctuaire, réduit en cendres.

Pouvaient-ils pardonner à leurs bourreaux, le sang coulant à flots des milliers de vieillards, de femmes et d'enfants égorgés sans pitié ? Pouvaient-ils oublier les souffrances de leurs frères déportés par milliers en Egypte ? Ou bien les centaines de martyrs amenés à Rome, enchainés comme des forçats et jetés en pâture aux bêtes féroces dans les arènes de cette ville ? Non, ils ne pouvaient pas. Peut-on leur en vouloir ?

Mais, les détracteurs du Talmud, connaissant parfaitement son efficacité réelle, son action bienfaisante sur ses adeptes, cherchaient par tous les moyens à leur en empêcher la lecture, sous le fallacieux prétexte que cet ouvrage contenait des diffamations, des hérésies ou des blasphèmes contre le Christianisme. De là ces fameuses controverses religieuses du Moyen-Age, organisées dans certains pays. Inutile de dire que le seul but était de provoquer la conversion des juifs. Citons, pour mémoire, la controverse qui eut lieu à Paris le

12 Juin 1240, sous le règne de Saint-Louis, entre un renégat Juif, Nicolas Denin de la Rochelle et quatre éminents Rabbins, parmi lesquels Yehiel de Paris et Moïse de Coucy.

Malgré tous les arguments présentés par ces Rabbins célèbres, malgré toutes les réfutations restées sans répliques, la commission d'enquête, où dominaient l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, l'inquisiteur Henri de Cologne, ne voulut rien entendre et le Talmud fut condamné aux flammes. Et en 1242, sous l'influence de sa dévote mère Blanche de Castille, Louis IX fit brûler 24 charretées du Livre Sacré sur une des places de Paris. Sous l'inquisition en Espagne et en Italie, les livres Saints, par milliers furent brûlés sur les places publiques ; mais, toutes ces persécutions, toutes ces vexations ne parvinrent pas à détacher les juifs de leur Livre Favori. Il était pour eux le principal aliment intellectuel dans leur dispersion. Pendant tout le Moyen-Age, l'œuvre féconde du Talmud assura au Judaïsme, une sorte d'invulnérabilité, une cuirasse formidable contre les attaques, les assauts répétés auxquels il était exposé.

Rejetés de tous, maltraités, pressurés, opprimés, relégués dans des quartiers spéciaux, les Ghettos de triste mémoire, ces parias trouvaient dans l'étude un adoucissement contre les tortures qu'ils subissaient ; une joie indicible se lisait sur leurs faces amaigries ; joie inhérente à l'âme sur laquelle les souffrances extérieures n'ont aucune prise. L'Etude de la Loi, depuis la perte de leur Nationalité était devenue pour eux, le lien moral le plus efficace remplaçant la Patrie dévastée.

Ce qui explique, Mesdames et Messieurs, la ténacité farouche qu'ils mettaient à la conservation des Livres Saints et principalement du Talmud.

Et ces vers du Poète me reviennent à l'esprit :

« On nous a tout ravi, patrie, honneur, puissance ;
« Sion n'est plus, le Temple et sa magnificence
« Le feu les dévora.
« Notre sang comme l'onde, on a pu le répandre,
« Notre or, on nous l'a pris, mais nul n'a pu nous prendre
« La divine Thora. »

C'est que, Mesdames et Messieurs, Israël fut toujours le Peuple de la Pensée ; c'est pourquoi, l'instruction tient une place considérable dans sa vie historique et morale.

Voici comment s'exprime à son égard, le grand historien français,

Michelet : « Il fut une heure où toute la barbarie, les Francs, les Icônoclastes Grecs, les Arabes d'Espagne eux-mêmes, s'accordèrent sans se concerter pour faire la guerre à la Pensée. Où se cacha-t-elle alors ? Dans l'humble asile que lui donnèrent les Juifs. Seuls, ils s'obstinèrent à penser et restèrent dans cette heure maudite, la conscience mystérieuse de cette terre obscurie ».

Et maintenant, chers auditeurs, permettez-moi de vous citer quelques-unes de ces sentences, de ces perles fines, qu'on trouve à profusion dans ce vaste océan, qu'est le Talmud. Nous les avons recueillies à votre intention dans ce volume et dans divers Midrachim.

Ces maximes, ces aphorismes et ces dictons, vieux de plus de 2.000 ans, sont animés du plus pur idéal de Justice et de vérité. Ils rayonnent malgré leur ancienneté, sans rien perdre de leur éclat. Ils s'appliquent à tout le genre humain sans distinction, leurs rédacteurs n'ayant en vue que le perfectionnement de l'humanité en général.

Ils vous donneront un aperçu véridique de la perspicacité des Sages du Talmud, de leurs connaissances parfaites, des sentiments du cœur humain, ils embrassent dans la multiplicité de leurs recommandations, l'ensemble de toute l'activité humaine ; lois morales et sociales, lois sur l'instruction, le mariage, la famille, les règles d'hygiène et de bienséance, rien n'a été oublié, rien n'a été laissé dans l'ombre.

C'est que la religion juive comme la plus tendre des mères, veille sur ses enfants, sur chacun de leurs pas, sur chacune de leurs paroles, dans toutes les circonstances, dans tous les événements de la vie.

Commençons d'abord par les sentences sur l'instruction, l'enseignement et l'étude.

Déjà dans le Pentateuque, dans les deux Chapitres du Chéma, nous lisons, touchant l'instruction, la recommandation suivante « Tu t'enseigneras » (la Tora) à tes enfants, tu en parleras dans ta demeure, en route, en te couchant et en te levant.

Nos Docteurs de la Loi ont amplifié ces ordonnances, en décrétant l'instruction obligatoire.

Quelques citations talmudiques vont vous démontrer l'importance qu'ils attachaient à l'enseignement :

« Le monde — disent-ils — n'existe que par l'haleine pure des enfants ».

« Toute ville qui n'entretient pas de maîtres, doit être détruite ».

« Périsse le Sanctuaire lui-même, mais que les enfants aillent à l'école ».

« Le jeune esprit des enfants qui fréquentent l'école est le plus ferme soutien de la Société » (Traité Sabbat p. 118-119).

Trois rabbins, raconte le Talmud, étaient chargés de l'inspection des écoles. Dans une petite ville de la Judée, ils ne trouvent pas de professeurs. Ils demandent à voir les gardiens de la ville. On leur indique la garnison : « Ce sont les destructeurs de la Cité » disent les rabbins. Ses protecteurs sont les instituteurs, les précepteurs du peuple.

En mettant l'instruction au nombre des devoirs positifs religieux, la Loi a voulu la considérer comme une nécessité vitale. Le Talmud rapporte que Rabbi Hyia ben Abba (3^e siècle) rencontra un jour le rabbin Josué ben Lévi qui, malade, conduisait son fils à l'école. « Tu pouvais t'en dispenser, lui dit-il, puisque tu es souffrant. C'est que faire apprendre la Tora à ses enfants, répondit le sage rabbin, confère à l'homme autant de mérite que si elle lui avait été transmise sur le Sinaï ».

Et depuis ce jour, Rabbi Hyia ne prit plus son repas du matin sans avoir enseigné à son fils un passage de la Loi. (Kiddouchine 30).

Ce même Rabbi Hyia, fabriquait lui-même du parchemin, y écrivait les cinq livres de Moïse en plusieurs exemplaires et allait parcourant les bourgs où il n'y avait point d'instituteurs. Là, il donnait à chaque enfant un exemplaire d'un de ces cinq livres, de manière qu'un groupe de 5 enfants possédât un exemplaire complet du Pentateuque, et que tous les 5 puissent l'apprendre en se l'enseignant mutuellement. Le même système était mis en usage à l'égard de six enfants pour les six livres dont se compose la Michna.

Les méthodes et programmes actuels d'enseignement, discipline scolaire ont été déjà étudiés longuement et minutieusement définis dans le Talmud.

La pédagogie talmudique recommande la clarté et la concision des exposés. Une des premières nécessités qui s'imposent au Maître, c'est de savoir tenir toujours en éveil l'attention des élèves. Raba, chef de l'école de Pumbedita, ville de la Babylonie, savait maintenir son auditoire attentif par des contes amusants, d'anecdotes intéressantes, des traits d'esprit. Ainsi, un jour, remarquant que l'attention de ses élèves faiblissait, il leur demanda tout à coup « s'ils connaissaient la femme qui, en Egypte, avait donné l'existence à 600.000 enfants à la fois ». Piqués de curiosité, les élèves avouèrent qu'ils ne la connaissaient pas. Eh bien reprit-il, c'est Jokabed, puisqu'elle a donné la vie à Moïse, et par conséquent aux 600.000 israélites qu'il a délivrés de l'esclavage ».

L'humour intervenait souvent dans les discussions entre les élèves et leurs maîtres. On raconte que Rabbi Yohanan, se rendant un

jour à son école, fut attaqué par des voleurs qui le dépouillèrent de son argent. Et pendant le cours qu'il fit ensuite à ses élèves, il ne mit pas autant d'attention qu'auparavant, aux questions qu'ils lui adressaient. Ceux-ci s'en aperçurent. Interrogé, sur la cause de sa préoccupation, il leur raconta ce qui lui était arrivé, en ajoutant ces paroles devenues populaires: « Tous les membres du corps dépendent du cœur et le cœur dépend de la bourse ».

Abordons maintenant, Mesdames et Messieurs, un autre sujet d'un caractère différent, mais non moins important par la place prépondérante qu'il occupe dans le judaïsme. J'ai dit la famille.

La fondation d'un foyer, la sainteté du mariage considéré comme l'acte capital de la vie, étant d'institution divine, ont été l'objet d'un intérêt tout particulier dans tous nos Livres Saints, qui ont montré la plus tendre sollicitude pour la femme juive. Contrairement aux assertions de certains esprits malveillants, sur la position inférieure qu'occupe la femme dans le foyer conjugal, nous pouvons dire avec preuves à l'appui, que le judaïsme considère la femme comme l'égale de l'homme, son associée, partageant avec lui ses peines et ses joies.

Voici, d'ailleurs, quelques extraits de la Bible :

« La femme vertueuse est la couronne de son mari ».

« Heureux qui trouve une femme vertueuse, son prix surpassé celui des perles fines ».

« Jouis de l'existence avec la femme que tu aimes, c'est là ton partage sur la terre et la récompense de tes peines ».

Ainsi s'exprime dans ses Proverbes, le plus sage des rois. Et la loi traditionnelle complétant ces recommandations, y ajoute quelques sentences que le féminisme moderne n'a pas encore édictées :

« Honorez toujours votre épouse et vous serez heureux, car la bénédiction de Dieu n'entre dans la maison qu'à cause de la femme » (Messia 59).

« Mangez et buvez moins que votre fortune le permet, habillez-vous selon votre position sociale, mais traitez votre épouse au dessus de vos moyens » (Houlin 84).

« Gardez-vous d'affliger votre femme, elle est très susceptible pour tout chagrin » (Messia 89).

« Ta femme est-elle naine, baisse-toi pour la consulter ».

« La Providence a donné plus de discernement à la femme qu'à l'homme ».

Voici à ce sujet, un trait d'esprit d'une jeune-fille, rapporté par le Talmud :

Un epicurien dit un jour à Rabban Gamliel : Votre Dieu est un

voleur ; il a endormi Adam pour lui enlever une de ses cotes. La fille du Rabbin l'ayant entendu, demanda à son père la permission de lui répondre. Des voleurs, lui dit-elle, sont venus chez nous cette nuit, et nous ont pris un vase d'argent, nous laissant en place un vase d'or. Des visites pareilles, j'en voudrais tous les jours, répondit le disciple d'Epicure. Et alors, répliqua la spirituelle jeune fille. Peut-on appeler voleur, celui qui, en échange d'une misérable côte, donna à Adam la plus parfaire, la plus gracieuse des créatures! (Sanhédrin 39).

Le rôle digne, noble et élevé de la femme est également défini par nos Sages. Elle est, disent-ils, l'ange gardien de son foyer. C'est à elle qu'appartient le devoir de l'administrer avec zèle, ordre, vigilance et économie.

« En elle, le cœur de son époux a toute confiance ; tous les jours de sa vie, elle travaille à son bonheur, jamais elle ne lui cause de peine » lit-on dans le saisissant portrait de la femme vertueuse que le roi Salomon a tracé dans ses « Proverbes ».

« Même riche, dit le Talmud, la femme ne doit pas rester inactive ».

« Pendant que la femme dort, le panier disparaît, dit un dicton populaire, c'est-à-dire, si la femme ne s'occupe pas de son intérieur, le désordre se met partout (Sanhédrin 7).

Aussi, est-il recommandé d'être circonspect dans le choix d'une femme. « Qui se marie à la hâte, se repent à loisir » dit aussi un vieux proverbe français. « La pauvreté est là où la femme n'estime pas son mari » (Sabbat 62).

« Il vaut mieux habiter un coin sous le toit qu'un palais avec une femme querelleuse ».

« Que Dieu vous préserve d'une chose pire que la mort, dit un sage. Et qu'y a-t-il de pire que la mort ? Une méchante femme ; car une méchante femme, c'est comme une tempête, un orage perpétuel.

Voici maintenant, Mesdames et Messieurs, une anecdote rapportée par le Talmud (Traité Yébamot 63). La femme du célèbre Docteur, Rab, ne cessait de le contrarier ; si celui-ci voulait manger des pois, elle lui préparait des lentilles, et inversement. Quand leur fils eût atteint l'âge de raison, pour faire cesser les ennuis de son père, il usa d'un stratagème. Toutes les fois que le rabbin voulait manger des pois, l'enfant disait à sa mère que son père désirait des lentilles. Naturellement, elle s'empressait de faire cuire des pois. Le rabbin étonné de cet heureux changement, finit par découvrir la ruse dont s'était servi son fils, et tout en louant celui-ci de son ingéniosité, il le blâma d'a-

voir eu recours au mensonge, quoiqu'il l'eût fait dans une bonne intention.

Je suis certain, Mesdames, que vous ne tiendrez certainement pas rigueur à certains docteurs du Talmud, qui, humoristes par moment, formulaient certaines critiques, décochaient parfois quelques traits, pas méchants d'ailleurs, à l'égard du sexe faible. Peut-être aussi, et — alors il faudra les plaindre — étaient-ils affligés d'épouses d'humeur acariâtre, et dans un moment de dépit, facile à comprendre, ils exhaliaient leur colère contre toutes les femmes en général. Ils ne sont d'ailleurs que l'infime minorité, car tous nos livres saints ne cessent de nous faire part de l'admiration qu'ils avaient pour les qualités caractéristiques de la femme, la bonté, la charité, le dévouement à toutes les bonnes causes. Aussi, vous écoutez avec un doux sourire, un de ces rabbins dont je parlais tout à l'heure, dire dans un Midrache, que les femmes ont trois défauts : gourmandes, curieuses et envieuses. Eve, dit-il, n'a pu s'empêcher de goûter au fruit défendu. Sara, écoutait à la porte lorsque l'ange annonça à Abraham la naissance d'un fils ; Rachel, voyant qu'elle ne donnait pas d'enfants à Jacob, fut jalouse de sa sœur.

Un autre de ces rabbins, et Dieu sait ce qu'il a souffert, a dit dans un Midrach, que lorsque Dieu voulut créer la femme, il se demanda de quelle partie du corps il allait la créer. Je ne veux pas, dit-il, la former de l'œil, pour qu'elle n'ait pas les yeux hautains, ni de l'oreille, de peur qu'elle ne devienne curieuse, ni de la bouche, afin qu'elle ne soit pas trop bavarde. Je vais la former d'une côte, une des parties du corps les plus cachées, et de cette manière, elle sera portée à l'humilité.

Et le Midrach ajoute malicieusement que, malgré toutes ces précautions, la femme a précisément tous les défauts dont le Créateur voulait qu'elle fut dépourvue (Midrach Raba Genèse 45).

Je ne voudrais pas, Mesdames, vous laisser sous la fâcheuse impression de ce Midrach qui n'est en somme qu'une simple boutade ; aussi, je vais vous donner connaissance, et toujours à propos du mariage, d'un épisode peu connu de la vie de Moïse Mendelssohn.

(Le célèbre philosophe juif allemand Moïse Mendelssohn, surnommé le « Socrate Berlinois » naquit à Dessau (Allemagne) en 1729 et mourut à Berlin en 1786). Après avoir étudié le Talmud et la littérature juive, il s'adonna à l'étude des sciences profanes, de la littérature allemande et des langues anciennes et modernes. Physiquement, peu favorisé par la nature, car il était petit, maigre, gauche, presque bossu, il fut, par contre, doué d'une intelligence fort rare. Son grand

talent lui avait fait s'ouvrir les plus brillants salons de l'Allemagne du XVIII^e siècle.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance à Hambourg, du riche financier Abraham Gougenheim, père d'une fille unique d'une grande beauté, et qui par la suite devint son épouse.

Le père Gougenheim, honoré de recevoir chez lui ce jeune savant déjà célèbre, voulait en faire son gendre et l'en pressentit. Celui-ci fut en même temps flatté et navré de cette proposition, car il sentait que sa difformité était un obstacle à la réalisation de ce projet.

Rabbi ! lui dit un jour la riche héritière, au cours d'une de ces conversations intellectuelles qu'elle avait souvent avec le jeune philosophe. « Croyez-vous à ces paroles du Talmud : « que 40 jours avant la naissance des enfants, leur union est proclamée dans le Ciel, et que Dieu présente à chaque homme, la compagne qui lui est destinée » ? Certainement répondit-il, car à moi aussi on m'a présenté ma future fiancée. Et si vous désirez la connaître, c'est celle qui se tient en face de moi. Seulement ajouta-t-il avec modestie, à ce moment-là vous n'étiez pas la belle et jolie personne que vous êtes maintenant. Vous étiez alors de petite taille et affligée d'une bosse énorme. »

Pris de compassion pour vous, je levais mes yeux vers le Créateur et lui dis « O Maître du Monde, toi dont toutes les voies sont la justice et l'équité, tu permets que l'unique fille d'Abraham Gougenheim, si intelligente et si aimable soit difforme, ô Eternel, aie pitié d'elle, car si frêle, elle ne pourra jamais porter sa gibbosité, ô Seigneur, daigne écouter ma prière, enlève lui cette difformité, et place-là sur mon dos — Dieu a voulu exaucer ma prière et voilà l'origine de ma bosse —

Emue de tant d'esprit et de délicatesse, elle lui offrit sa main en rougissant ; et voici comment la belle Frommette Gougenheim devint la femme du grand philosophe Moïse Mendelssohm qui lui aussi, travailla à l'émancipation de ses frères et dont le nom doit rester immortel.

Mesdames, Messieurs,

Je ne pourrai terminer cette causerie sans en déduire les conclusions qu'elle comporte. J'ai essayé de vous faire un exposé bien sommaire des beautés contenues dans le Talmud. Cet immense ouvrage montre que la religion israélite tout en conservant les principes sévères et fondamentaux édictés depuis la plus haute antiquité,

renferme également les idées les plus généreuses, intellectuelles et morales des temps modernes.

Soyons donc fiers d'appartenir à ce peuple qui a pour devise : Amour de Dieu et du prochain. Portons haut et ferme le flambeau de la Lumière divine. Entretenons sans relâche le feu sacré des vertus sinaïques, afin de pouvoir les répandre et les perpétuer dans la grande famille humaine.

A vous, mes jeunes auditeurs, jeunesse intellectuelle qui cultivez les sciences profanes, je vous dis avec le Roi sage : Ecoute, mon fils, la morale de ton père et n'abandonne pas la doctrine de ta mère. Ecoutez la voix de cette Tora qui a coûté à vos ancêtres, tant de sang et de larmes. Vous vous convaincrez aisément qu'elle est digne de tout notre attachement, et mérite d'être étudiée et connue. Ne laissez pas en friche, faute de le cultiver, ce jardin de délices, qu'est la Tora, ce noble et précieux patrimoine que vous ont légué vos ancêtres. N'abandonnez pas ces principes de justice et de bonté enseignés dans la Bible et ses commentaires. Ne vous lassez pas de butiner autour de ces fleurs si variées et si belles ; imprégnez-vous de leur parfum vivifiant, suivant les paroles du Psalmiste. Sachez que l'être humain n'est pas que le corps avec ses appétits et ses besoins, il est quelque chose de plus grand, de plus noble. Il possède une âme. « L'Homme ne vit pas seulement de pain matériel », a dit notre Grand Législateur Moïse ; la nourriture céleste lui est également nécessaire. Et cette nourriture céleste « n'est ni dans les cieux, ni au delà des mers, elle est à portée de votre main ».

Oui, Mesdames et Messieurs, aimons-la cette Tora, parce qu'elle nous enseigne les lois de la Fraternité et de la Tolérance. Enseignons aux âmes aveuglées encore par la passion, que le temps des haines doit finir, et qu'aux préjugés de races et aux guerres de religion, indignes de notre siècle de progrès et de civilisation, il faudra substituer les nobles et larges idées de la Charité et de la Bonté.

De tout notre cœur, de toute notre âme, nous aspirons au jour béni annoncé par nos prophètes, où toutes les barrières séparant les races disparaîtront, où tous les fossés seraient comblés, et où l'Humanité entière sera unie dans le culte du Droit, de la Justice et de la Paix.

Isaac HANOUNE.

Conférence de M. Raymond TEMIM

En lisant les Prophètes

Mesdames, Messieurs,

Je viens de relire les prophètes. Il est impossible de rêver rien de plus grand, de plus majestueux. Les prophètes se sont présentés à mes yeux comme des types d'hommes gigantesques, de proportions colossales, d'une puissance de vie extraordinaire. Ils n'étaient plus des hommes, ils étaient des géants, des demi-dieux.

En lisant les Prophètes, on ne peut s'empêcher de s'indigner comme eux, de se plaindre, de s'émouvoir comme eux, et aussi et surtout d'espérer comme eux. Car ces Prophètes bien que paraissant au premier coup d'œil des êtres supérieurs ont été et ont voulu toujours être des hommes, c'est-à-dire des créatures que le chagrin abat et que la joie stimule, des créatures que terrasse le désespoir et que soulève l'espérance. C'étaient des hommes doués d'une haute intelligence, pleins de zèle pour l'Éternel, le Dieu unique et sa doctrine. Ils puisaient leurs inspirations divines dans l'enthousiasme pour la vraie religion et ils se mettaient constamment en rapport avec Dieu dont ils se disaient les serviteurs et les messagers.

Mais il y a un point qu'il est nécessaire de préciser avant tout : Qu'est-ce qu'un Prophète ?

Un Prophète, lirons-nous dans un dictionnaire, est l'annonciateur des événements prochains ou futurs, c'est un homme à qui Dieu a révélé l'avenir, fait connaître des événement que ne saurait prévoir la sagesse humaine et à qui il a donné l'ordre de les annoncer. Sans doute, on trouvera dans la Bible de telles figures de devins. Sans doute, comme les hommes doués d'une vive intelligence et d'une conscience droite, ils purent prévoir, avec plus ou moins de certitude, les conséquences des actes qui se passaient sous leurs yeux. Mais ce n'est point là le moins du monde qu'est l'originalité du prophétisme hébreïque.

En effet, d'abord et avant tout, les Prophètes d'Israël furent des porte-paroles, des hérauts dont la voix devait s'entendre de siècle en

siècle. Comme le dit Julien Weill, le « Nabi » est l'homme qui publie avec la flamme d'une conviction ardente la parole de Dieu.

Prédicateurs, orateurs politiques, les prophètes prirent de bonne heure une haute influence morale. Ce sont eux qui ont donné au peuple d'Israël son caractère propre, « c'est par eux, dit Renan, qu'Israël occupe une place à part dans l'histoire du monde ».

Modestes de condition ou timides de volonté, ils font paraître d'ordinaire quelque appréhension initiale, quelque aversion même, pour la mission imposée, pour l'apostolat public, non par peur, mais par humilité vraie. Je n'insisterai pas sur la vocation de Moïse, le législateur, le prophète par excellence, qui allègue son insuffisance la « lourdeur de ses lèvres » avant d'assumer un rôle qu'il remplira par la suite avec une abnégation parfaite et une vaillance exemplaire. Mais nombreux sont chez les Prophètes les exemples analogues. *Ecoutez Amos* qui se défend d'être Nabi ou fils de Nabi. Il ne parle que parce qu'une force supérieure s'impose à lui :

« Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, mais un simple berger. Et Dieu m'a pris derrière mon troupeau et m'a dit : « Va, prophétise à mon peuple d'Israël. »

Voyez Isaïe profondément ému devant la vision du Seigneur et qui s'écrie :

« Je suis un homme aux lèvres impures, demeurant au milieu d'un peuple aux lèvres impures. »

Et Jérémie, le prophète des nations, qui s'exclame :

« Je ne sais point parler, car je suis un adolescent. »

Mais Dieu suscite les énergies spirituelles dans les âmes de ces pâtres qui s'ignorent ; une force supérieure dégage leur génie, lui donne l'essor et *Amos* peut déclarer avec raison :

« Dieu ne fait rien sans le révéler aux prophètes ses serviteurs ; « quand le lion rugit qui n'aurait peur, quand le Seigneur Dieu « parle qui ne prophétiseraît. »

Comment les prophètes recevaient-ils cette inspiration ? Dans quelles circonstances ? Entendaient-ils une voix véritable ou leur conscience percevait-elle intérieurement la voix divine ? Mille questions de ce genre peuvent se poser. Nous laisserons aux exégètes de la Bible, aux théologiens philosophes ou critiques le soin d'y répondre. Nous nous contenterons d'enregistrer ce résultat : c'est que les Prophètes ont fait d'Israël ce qu'il fut ; sans eux Israël n'aurait été que l'une des innombrables tribus nomades de même race qui se sont fondues dans le désert sans même écrire leur nom sur le sable.

Pour réaliser cette œuvre immortelle, ils parcouraient les cités, haranguaient les foules dans les places publiques ou dans le parvis

du Temple, en improvisant des discours où la richesse de l'imagination ne le cédait pas à la forme poétique sous laquelle ils les présentaient. Ils s'inspiraient souvent au son des instruments de musique et quelquefois pour faire plus d'impression sur les auditeurs, ils joignaient à leurs paroles des actes symboliques : C'est ainsi qu'Isaïe, pour empêcher les Juifs de s'allier aux Egyptiens contre les Assyriens, se présente sur la place publique sans vêtement de dessus, les pieds nus comme un captif et déclare que les Egyptiens seront ainsi emmenés en esclavage par le roi d'Assyrie.

D'ailleurs, les habits mêmes qu'ils portaient d'ordinaire étaient symboliques. Vêtus de sac ou de cilice, c'est-à-dire d'habits de deuil, ils montraient par là qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés de tous les peuples.

Nous arrivons maintenant à un des points essentiels de cette étude : *le rôle actif des prophètes.*

Il est nécessaire, pour le bien comprendre, de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire du peuple d'Israël après l'établissement de la royauté et l'apogée de sa gloire politique avec Salomon. Après la mort de Salomon, vers 971 avant J.-C., le royaume se brise en deux : royaume de Juda, royaume d'Israël. Israël, qui abandonne la famille de David, passe de dynastie en dynastie, à travers une dizaine de révoltes et finit par périr en 721 sous les coups de l'Assyrie.

Juda subira aussi de rudes assauts de la part des royaumes voisins. Mais, resté fidèle jusqu'au bout à la famille de David, conservant toujours Jérusalem comme capitale, il subsistera pendant 130 ans de plus qu'Israël et ne sera détruit qu'en 588 par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Les prophètes apparurent bien avant l'époque des Rois, jouant le rôle de juges ou dictateurs temporaires. Ces premiers prophètes dont nous connaissons l'histoire par le livre des Rois, ne sont pas encore les transformateurs, les réformateurs, ne craignant ni les souverains ni les hommes, mais ils sont déjà les hommes qui se réclament du Dieu unique qui n'a que faire des sacrifices et exige avant tout un cœur pur.

Ce fut véritablement à l'époque des Rois que le mouvement prophétique prit toute son ampleur. Pendant ces périodes troublées, la présence de tels hommes était nécessaire pour indiquer au peuple et à ses directeurs la ligne de conduite qui assurera le succès.

La Bible nous a conservé les écrits de seize d'entre eux, parmi lesquels il faut citer Amos, Isaïe, Jérémie, Ezechiel.

Leur principal rôle fut de diriger et rectifier l'esprit public, de maintenir les vrais principes du gouvernement moral et religieux,

de les défendre contre les déviations et les corruptions dont les menaçaient les religions païennes. Le fait qui les caractérise le plus, qui constitue l'unité de leur mission, c'est cette rectification de l'esprit public qu'ils entreprennent, ce rôle de tribuns de la religion qu'ils remplissent avec tant de conscience, le courage et la persévérence avec lesquels ils défendent depuis le premier jusqu'au dernier la sainte Loi et les bonnes mœurs contre le flot montant du polythéisme et de la corruption qu'il porte dans ses flancs, la fermeté avec laquelle ils ne cessent de revendiquer les droits éternels de la vraie révélation contre les détractions et les violences d'où qu'elles viennent.

Sous l'influence des pays voisins, la conduite du peuple d'Israël était indigne de la mission dont il était chargé. Partout c'était le règne de la piraterie, de la cruauté, et surtout de l'idolâtrie.

Le premier qui se soit élevé avec fermeté contre cet état de choses fut le berger Amos ; il a horreur de la société dans laquelle il vit. Il ne peut s'empêcher de laisser éclater son indignation :

« Ils vendent le juste pour de l'argent,
Le pauvre pour une paire de sandales.
Ils réclament aux indigents la poussière qui couvre leur tête,
Ils font dévier la route des humbles.
Le fils et le père courent après la prostituée
Pour profaner mon Saint Nom.
Ils dorment à côté des autels sur des vêtements pris en gage,
Ils boivent le vin saisi dans le temple de leur Dieu. »

Il en veut aux gens aisés qui vivent sans souci alors que leurs frères souffrent :

« Couchés sur des lits d'ivoire,
Etendus sur leurs divans,
Nourris d'agneaux pris dans le troupeau des indigents,
De veaux arrachés à l'étable du pauvre.
Ils boivent le vin aux lèvres des amphores,
Se parfument d'huiles de choix
Et ne souffrent rien des maux de Joseph. »

et le prophète s'écrie vengeur :

« C'est pourquoi ils iront en tête des captifs,
Alors le cri de leurs orgies cessera. »

(Amos II).

Hélas, les plaintes, les imprécations, les menaces ne servent à rien. Isaïe lui-même qui, pendant près de 10 ans, sans fonction ni titre officiel, fut l'âme inspirée et la conscience agissante d'Israël, ne put rien changer. Isaïe vécut au septième siècle avant J.-C. Il prophétisa sous le règne de Joatham, Achaz, Ezéchias, Manassé. Il s'attaqua particulièrement à ce dernier, lui reprochant avec violence sa conduite et ses impiétés. Manassé, choqué de ces jugements, le fit mettre à mort.

Isaïe ne cessa, avec une hardiesse singulière, de frapper de ses anathèmes les rois mauvais, de stigmatiser la corruption, les désordres de ses contemporains, de rejeter les pratiques hypocrites, de démasquer l'adulation, de montrer à l'orgueil des hommes et des nations le néant où il va disparaître. Il déplore l'influence néfaste de l'Assyrie et de l'Egypte, ne voyant autour de lui que corruption religieuse.

Au sentiment religieux, des plus purs, Isaïe joignait un rare talent littéraire. Comme le déclare Renan, il fut le Virgile qui conduisit à la maturité le rythme créé avant lui, fut le génie classique du Judaïsme. Vous pourrez d'ailleurs vous en faire une idée à l'aide du morceau suivant traduit d'une manière excellente par Renan.

Sous le règne d'Achaz, les vieilles bonnes mœurs se corrompirent, la magistrature tomba dans un grand abaissement. Un des plus beaux manifestes de l'opposition ardente d'Isaïe fut incontestablement le solennel morceau qui forme le premier chapitre du recueil d'Isaïe :

« Ecoutez cieux,
Prète l'oreille terre,
Car voici l'Eternel qui parle :
 « Je m'étais fait une famille,
 Je l'avais vue grandir.
Elle s'est révoltée contre moi.
Le taureau connaît sa crèche,
L'âne l'étable de son maître,
Mais Israël n'a pa su
Mon peuple n'a pas voulu comprendre.
 Oh ! nation pécheresse,
 Peuple lourd d'iniquité !
 Race de méchants !
 Fils de perdition !
Ils ont renié le Saint d'Israël,
Ils s'en vont lui tournant le dos.....

Votre terre est un désert,

Vos villes sont brûlées par le feu,

Vos campagnes, en votre présence, des étrangers les dévorent.
Ecoutez la parole de l'Eternel, chefs de Sodome.

Prêtez l'oreille à la voix de notre Dieu, peuple de Gomorrhe :
Que m'importe la multitude des sacrifices, dit l'Eternel.

Je suis rassasié d'holocaustes, de bêliers et de graisse de veaux.
Le sang des taureaux, des agneaux et des boucs je n'en veux plus

Quand vous venez vous présenter devant moi

Qui réclame tout cela de vos mains ?

Cessez de m'apporter des offrandes vaines,

Dont la fumée m'est en abomination.....

Vos fêtes, vos solennités, mon âme les hait.

Elles me sont à charge,

J'en suis las.

Voilà pourquoi, quand vous étendez vos mains,

Je couvre mes yeux pour ne pas vous voir ;

Quand vous redoublez vos prières

Je n'entends pas.

Vos mains sont pleines de sang.

Lavez-vous, purifiez-vous ;

Que je n'aie plus vos mauvaises actions devant mes yeux.

Cessez de faire le mal.

Apprenez à faire le bien.

Cherchez la justice.

Aidez celui qui souffre violence,

Soyez juste pour l'orphelin,

Défendez la veuve.

Venez alors et nous verrons dit l'Eternel.

Vos péchés fussent-ils rouges comme l'écarlate,

Ils deviendront blancs comme la neige,

Auraient-ils l'éclat du vermillon,

Ils prendraient la douce teinte de la laine.

Si vous êtes dociles,

Vous mangerez les biens de la terre.

Si vous persistez dans votre rébellion,

Vous serez dévorés par l'épée,

Car la bouche de l'Eternel l'a dit.

Voici le décret du Seigneur Adonai Sebaoth.

Oui j'aurai ma revanche de mes adversaires.

Je me vengerai de mes ennemis.

Je rendrai tes juges ce qu'ils furent d'abord,
Tes conseillers ce qu'ils furent autrefois,
Ceux qui ont abandonné l'Eternel périront.....
Les riches seront comme l'étoype,
Les idoles couvre de leurs mains comme l'étincelle.
Hommes et Dieux brûleront en même temps
Et personne ne sera là pour les éteindre

(Isaïe I.)

Jérémie aussi tonna contre la honteuse conduite du peuple. Il semble en effet que plus le pays était attaqué par les grandes puissances voisines, plus ses mœurs se relâchaient. Amos, Isaïe ensuite, puis Jérémie, proclamaient bien que toutes ces attaques étaient des punitions divines ; on ne les écoutait pas. Le roi Joaquim, qui succéda à Josias, narguait la détresse publique en se faisant bâtir de splendides demeures au moyen de la corvée, malgré les plaintes et les remontrances de Jérémie. Et pourtant, ce prophète criait bien :

« Malheur à celui qui bâtit sa maison au moyen de l'injustice et ses pavillons au prix de l'iniquité, qui fait travailler son semblable pour rien, sans lui donner de salaire...

« On n'entendra pas à ses funérailles les lamentations ordinaires : « Hélas, mon frère ! Hélas, ma sœur ! » On ne crierai pas : « Hoï Adone, Hoï Hodo ». C'est le sépulcre d'un âne qu'on lui donnera. On le traînera, on le jettera hors de Jérusalem. »

(Jérémie, XXII.)

Toutes ces imprécations, toutes ces menaces ne servirent à rien. L'exemple même du royaume d'Israël, dont la capitale Samarie venait d'être détruite par l'Assyrie, ne fut pas suffisant. Juda courrait à sa perte sans écouter une seconde les prophètes qui lui montraient clairement les dangers d'une alliance avec l'Egypte contre les Chaldéens. Joaquim, encouragé par l'Egypte, provoqua la puissante Babylone. C'était l'arrêt de mort de Juda. C'est alors que Jérémie commença à sonner le glas final. Il ne conseilla pas un moment au peuple de se défendre : le peuple a abandonné son Dieu pour des idoles de pierre ou de métal, il doit subir son châtiment. En effet, dans l'esprit de tous les prophètes, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, les malheurs qui s'abattent sur les Juifs sont l'accomplissement de la justice divine, l'expiation des péchés commis.

Isaïe décourage la défense, déconseille les alliances avec les voi-

sins. Le peuple sera sauvé non par les armes, mais par la conversion, par la réforme de la société. Il ne faut pas chercher de revanche, une seule chose compte : la justice pour le peuple. Là où le pauvre est victime, là où il y a des riches privilégiés, il n'y a pas de patrie.

Jérémie pense et agit de même :

« Puisque vous n'avez pas écouté mes paroles, voici que j'enrôle toutes les tribus du Nord, et avec elles Nabuchodonosor, roi de Babel, mon serviteur, et je les amène contre ce pays et ses habitants.... Je ferai cesser parmi vous les cris de joie et de réjouissance, la voix du fiancé et de la fiancée, le bruit des meules et de la lumière des flambeaux. »

Et en effet, Jérusalem est prise en 588 : la ville et le Temple furent incendiés, le roi Sédécias eut les yeux arrachés devant Nabuchodonosor après avoir vu ses fils égorgés. Les Juifs étaient amenés en captivité à Babylone. C'était la fin de l'existence politique de la Judée.

Mesdames, Messieurs, il semblerait que l'histoire des prophètes dût s'arrêter ici. Il n'en est rien. Bien au contraire, on peut dire que jusqu'ici le rôle des prophètes n'a été que négatif. Ce n'est qu'à partir de la captivité, puis de la dispersion des Juifs sur toute la terre que leur véritable action commence et que le caractère divin de leur mission se révèle au monde. On peut même ajouter que ce siècle malheureux qui a vu la destruction du Temple a été le plus fécond de l'histoire d'Israël, car, grâce aux malheurs d'Israël, la parole des prophètes a pu être connue et répandue, semant partout la bonne nouvelle : la révélation d'un Dieu unique, du Dieu de la vertu, du Dieu de la Justice, du Dieu du pauvre et de l'opprimé, non seulement du Dieu du peuple d'Israël, mais du Dieu de l'Univers.

Ce fut là le véritable miracle des Prophètes : Imaginez-les vivant avec le peuple juif au milieu de grandes puissances idolâtres et méchantes. *Les dieux* ? Aussi méchants que les hommes. *La religion* ? Elle était devenue une école de prostitution dans le culte d'Astarté, de férocité sur les autels de Moloch. *Le culte, enfin* ? Une suite de pratiques niaises ou atroces mêlées à la devination, la sorcellerie, l'imposture. Le prophète, l'homme de Dieu, n'avait même pas la consolante ressource de regarder son peuple vivre dans la paix. Comme nous l'avons vu, partout régnait l'anarchie, les horreurs de la guerre civile, l'oppression du pauvre contre le riche, la justice vendue aux puissants. Ils n'avaient même pas ce

refuge supême le temple et la prière. Les temples étaient livrés aux dieux étrangers, le culte d'Israël était réduit à l'idolâtrie.

Mais, direz-vous, cela ne nous étonne pas. La cruauté, la sottise, l'iniquité de ces peuples en ces temps n'étaient ni pires ni moindres que celles des siècles qui avaient précédés ; ni pires non plus que celles qui régnerent plus tard en Grèce ou à Rome dans l'apogée de leur gloire.

Aussi ce miracle dont je vous parlais, ce fut de voir des hommes s'étonner de la férocité humaine comme d'une chose contre nature, de s'en indigner et surtout d'essayer de détruire ce qui avait duré des siècles et de préparer le règne de l'Eternel sur la terre.

Amos déjà avait proclamé la supériorité de la justice sur les pratiques :

« Je hais, j'ai en dégoût vos fêtes,
Je ne peux souffrir vos panégyriques
Quand vous m'immolez des holocaustes.
Je ne prends pas plaisir à vos offrandes.
Je n'ai pas d'yeux pour vos bœufs gras.
Epargnez-moi le bruit de vos cantiques,
Que je n'entende plus le son de vos nébels.
Mais que le bon droit jaillisse comme une source,
La justice comme un fleuve qui ne tarit pas.

Le prophète Osée, après lui, s'écriera :

« Quel plaisir peut prendre l'Eternel à des tueries de bêtes qu'on mange ensuite à de vaines libations.
J'aime la bonté non le sacrifice. Je préfère la vraie connaissance de Dieu aux holocaustes.

Mais le prophète, le Nabi qui fut le véritable propagateur de la religion universelle fut Jérémie. Il peut compter entre les hommes qui ont eu le plus d'importance dans l'histoire, car s'il n'est pas le fondateur du Judaïsme, il en est le grand martyr. Né en 630 avant J.-C. et fils d'un prêtre, il eut une première vision alors qu'il était enfant. Il commença malgré son âge à prophétiser dans le pays, adjurant les habitants, les menaçant de la colère de Dieu, prédisant des malheurs épouvantables. Renonçant à tous les plaisirs, à toutes les joies, il se consacre tout entier à sa mission. Chassé par ses compatriotes, il se réfugie à Jérusalem où il recommence ses sinistres prédictions. Sa parole était dure, cassante, austère. Le ton d'autorité avec lequel il parlait ameuta ses auditeurs contre lui ;

on voulut le tuer. Les malheurs qu'il prédisait aux juifs livrés presque tous à l'idolâtrie, la liberté de ses invectives mirent plusieurs fois sa vie en danger sans le réduire au silence. La conquête du royaume de Juda par Nabuchodonosor, les malheurs du peuple sous un roi imposé par l'étranger, le départ des juifs pour la captivité désolèrent son patriotisme ardent. C'est à cette époque qu'il dut composer ses Lamentations que nous lisons chaque année le soir de Tisha Béab. A la suite du meurtre par les juifs d'un gouverneur Chaldéen, il fut entraîné par eux en Egypte où il mourut..

Jérémie est avant tout un homme pieux, sévère. L'insuccès, la solitude dans la prison, le malheur de la désolation n'eurent aucune prise sur lui. Il a une foi invincible au bien. Si Dieu frappe son serviteur, c'est qu'il a péché : c'est un monothéiste exclusif. Il n'y a pas seulement selon lui de mal plus grave et plus dangereux que le culte des astres, l'idolâtrie, mal provenant de l'imitation de l'étranger.

Il maudit cette abomination, les sacrifices humains sur les autels de Moloch :

« Les enfants de Juda ont fait ce que je déteste, dit l'Eternel. Ils ont placé leurs idoles dans la maison qui s'appelle de mon Nom pour la profaner. Ils vont dans la vallée de Ben Hinnom pour brûler leurs fils et leurs filles par le feu, chose que je n'ai point commandée, et ne me plaît pas. Les cadavres de ces peuples serviront de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre sans que personne les chasse. Je ferai disparaître des villes de Juda et des rues de Jérusalem les cris de joie et les chants d'allégresse : « La terre sera un désert. »

(Jérémie VIII.)

Tous ces malheurs que la sagacité du prophète lui faisait prévoir ne devaient pas, hélas, tarder à s'accomplir. En effet, nous avons vu qu'il ne put réussir à changer ce qui était, même par la terreur, même par la prophétie du châtiment.

C'est à cette époque, au début de la déportation des Juifs qu'apparaît un autre prophète dont l'influence sur le Judaïsme ne fut pas moindre que celle des prophètes que nous avons étudié jusqu'ici : c'est Ezéchiel. C'était un prêtre formé à l'école de Jérémie. Alors que, ainsi que nous l'avons vu, les premiers prophètes présentent de telles analogies qu'il est difficile de faire des différences entre eux si ce n'est dans leur style et leur langage, Ezéchiel possédait une originalité propre. Ses prédécesseurs s'opposaient aux prêtres et blâmaient le culte, il apparaît, lui, tout pénétré de l'idée

sacerdotale. Puisque à cause de la destruction de la nation, il n'y a plus d'unité matérielle, il faut qu'une unité spirituelle se crée par le rite.

Et c'est ainsi qu'il rejoint par une voie toute différente Isaïe et Jérémie.

C'est que les prophètes ne se sont pas bornés à menacer ou à se plaindre, ils ont construit. Ils ont créé une œuvre de vie et de puissance : une morale universelle qui ne devait jamais être égalée par la suite et dont ils puisaient les éléments dans la Thora, hélas bien ignorée du peuple à leur époque. Déjà le prophète Osée l'avait proclamé : « pour être l'homme de Dieu, il faut avant tout être un homme de bien. »

Isaïe précise encore :

« Eternel qui pourra être le voisin de ta tente ?
Qui est digne d'habiter sur ta montagne sainte ?
Celui qui marche irréprochable et fait ce qui est juste,
Qui n'a que des pensées vraies en son cœur,
Qui ne dénonce, ni ne calomnie,
Qui ne fait pas de mal à son prochain,
Et n'outrage pas son semblable ;
Qui méprise ce qui est méprisable,
Qui respecte ceux qui craignent l'Eternel,
Qui ne change rien à ce qu'il a juré,
Qui n'accepte pas de présents au détriment de l'innocent,
Celui qui fait ces choses ne sera jamais ébranlé.»

Il ajoute encore : si les méchants demandent qu'est-ce que le juste ?

« C'est celui qui marche droit et parle vrai
Qui refuse les gains de l'iniquité
Qui secoue la main pour repousser les présents
Qui ferme son oreille quand on lui parle de sang,
Qui clot ses yeux quand on lui propose le mal ;

Et Jérémie prêchera :

« Faites justice, agissez selon l'équité, arrachez celui qu'on dépouille des mains de l'opresseur, ne faites pas violence à l'étranger, à l'orphelin, à la veuve, ne versez point de sang innocent en ce lieu-ci.

En même temps que se précise cette morale sublime apparaît

dans le Judaïsme la notion de religion spirituelle et universelle. Malgré les malheurs dont le peuple est accablé les prophètes se prennent à espérer car Dieu est bon :

« C'est lui dit Amos, qui a formé les montagnes, créé le souffle, c'est lui qui révèle à l'homme sa propre pensée qui change l'aurore en ténèbres qui marche sur les hauteurs de la terre. L'Eternel est son nom ».

(Amos IV)

Isaïe espère contre toute espérance. Il voit Israël sauvé et sauvant le monde. Il voit venir un jour où la montagne qui porte la maison de Dieu se dressera au-dessus de toutes les montagnes. Les peuples y viendront en foule disant : « Allons montons à la montagne de l'Eternel pour qu'il nous instruise dans ses voies, car c'est de Sion que viendra l'enseignement et de Jérusalem la parole divine ».

Il est vrai que les 2 royaumes de Samarie et de Jérusalem seront détruits. Mais l'avenir d'Israël n'est pas perdu : « l'arbre sera tranché mais la souche ne sera pas arrachée » dit Jérémie. Elle repoussera. L'Assyrie sera exterminée, le peuple renoncera à ses idoles d'argent et d'or il en jettera « les morceaux aux ordures ». Le roi sera juste les administrateurs parfaits, les impies réduits à l'impuissance.

Il y aura alors un Israël formé par la réunion des deux familles, qui observera les préceptes de l'Eternel. Le culte du cœur sera seul estimable : « en ces temps là l'on appellera Jérusalem le trône de l'Eternel tous les peuples s'y donneront rendez-vous en son nom ».

Les prophètes restent toujours de leur époque et songent rarement à un avenir très éloigné. Mais à un seul égard ils sortent de leur temps quand il s'agit du règne du MESSIE : époque où la foi juive aura vaincu toutes les consciences et établi partout son empire :

« Car un enfant nous est né
Un fils nous a été donné
La souveraineté est sur son épaulé
Et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Père de l'éternité, le Prince de la Paix.

C'est cette idée d'un sauveur, d'un Messie, qui a fait vivre les Juifs pendant des siècles au milieu des violences, des tortures, au milieu de la haine de tous les peuples, c'est cet espoir ardent, indéracinable de tous les esprits juifs que les prophètes lui ont inculqué,

C'est Isaïe qui le décrit sous les traits de l'empereur Cyrus qui devait vaincre le puissant royaume de Chaldée. Cette description, connue sous le nom de Cantique de la Délivrance est un chef-d'œuvre poétique où Isaïe joint la magnificence des images à la sublimité de la pensée et la variété du style à l'enthousiasme prophétique :

Voici ce que l'Eternel a dit à son oint, qu'il a pris par la main, pour abattre devant lui les nations et délier les ceintures des rois, pour ouvrir les battants devant lui et faire qu'aucune porte ne soit fermée :

« Je marcherai devant toi
J'aplanirai les monts
Je briserai les portes de bronze
Je broierai les verrous d'airain
Je te donnerai des trésors enfouis
Cachés dans les lieux secrets
Afin que tu saches que je suis l'Eternel le Dieu d'Israël
Qui t'appelle par ton nom

C'est à cause de mon serviteur Jacob, d'Israël mon élu
Que je t'ai appelé par ton nom
Que je t'ai donné ton surnom favori
Bien que tu ne me connusses pas.

C'est moi qui suis l'Eternel et nul autre
Hors moi il n'y a pas de Dieu
Je te ceins pour l'œuvre que je t'ai assignée
Bien que tu ne me connaisses pas
Afin que l'on sache du levant au couchant
Que hors moi il n'y a rien
Que moi je suis l'Eternel et nul autre
Le Créateur de la lumière et des ténèbres
L'auteur du mal et du bien
Moi Eternel j'ai fait tout cela.

Puis vient la description de la cité future :

« On n'y entendra plus le bruit des pleurs
Il n'y mourra plus d'enfants en bas âge
Plus de vieillards qui n'ait rempli ses jours
Mourir à cent ans ce sera mourir jeune

Le pêcheur maudit atteindra cet âge
Celui qui bâtira une maison y demeurera
Celui qui plantera un verger en mangera le fruit
On ne bâtira plus pour qu'un autre jouisse
Mais les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres
Mais les élus consommeront le fruit de leur travail
Ils ne se fatigueront plus en vain
Ils n'enfanteront plus la mort
Ce sera la race des bénis de l'Eternel
Eux et leurs rejetons
Avant qu'ils n'appellent j'accomplirai leurs vœux
Ils parleront qu'ils seront exaucés. »

(Isaïe LXV).

Enfin Ezéchiel transporté par la pensée dans cette Cité reconstruit le Temple, précise sa forme, ses proportions, organise le culte, et termine son livre par ce cri

« Et le nom de la ville depuis ce jour sera

L'ETERNEL EST LA

Mesdames, Messieurs,

Parvenus au terme de cette modeste étude, nous pouvons nous faire une idée de l'importance extraordinaire de l'œuvre des prophètes. Poètes, prédicateurs, tribuns, ils ont gardé vis-à-vis de tous peuples, prêtres et rois, leur indépendance et leur franc parler. Ils ont été au milieu des Juifs les gardiens de la Justice et de la Sainteté. Ils ont montré que la gloire de l'homme ne consiste ni en la richesse, ni en la force matérielle, ni même en la science, mais uniquement dans la connaissance de Dieu, dans la pratique de la vertu, de la charité et de la justice. Ils ont propagé la religion intérieure, universelle, spiritualisé la Loi de Moïse. Dignes successeurs du grand Législateur voilà de leur œuvre ce qui demeurera éternellement et je me déclarerai satisfait et croirai avoir atteint mon but si ce rapide aperçu pouvait vous donner l'envie de relire encore une fois la Bible car suivant les paroles du Prophète Isaïe : « L'herbe se dessèche, la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

(Isaïe XL-8.)
Raymond TEMIM

Conférence de M. Maurice EISENBETH

Grand Rabbin d'Alger

Notre Jeunesse

Mesdames, Messieurs,

A jeter un coup d'œil sur l'ambiance au milieu de laquelle nous nous agitons et vivons, — à la considérer à la lumière de notre intelligence si faible par rapport aux profonds et insondables mystères que la nature jalouse tient hermétiquement clos devant nos investigations et notre soif de savoir, — à contempler l'infiniment petit que nous sommes face à cet infiniment grand qu'est l'univers, nous sommes en droit, nous avons le devoir de nous demander si réellement nous vivons au sens le plus noble du moi, si vraiment elle est juste la conception que nous pouvons posséder de cette vie, si courte comparée à l'éternité du monde, si fragile en regard des forces naturelles dont elle a grande peine à se protéger, si pauvre même au point de vue intellectuel pur, quand capable de concevoir l'infini à la fois dans la grandeur et la petitesse, notre intelligence s'avère impuissante à lui assurer la durée.

En d'autres termes, cette vie que nous passons sur la terre, cette vie longue ou courte suivant que l'enveloppe de l'âme, le corps, sait plus ou moins bien résister aux influences dissolvantes et désagrégeantes de la matière qui le constitue, cette vie est-elle vécue dans les conditions voulues pour produire les vertus qui assurent et conservent le maximum de bien-être ?

La question vaut la peine d'être posée, car l'étude de l'histoire nous apprend que le sens du mot « vie » a évolué, ou du moins que la notion qu'on en avait a changé d'aspect et de forme au cours des siècles. Le mot célèbre de Pascal conserve ici toute sa valeur : une même façon de vivre, appelée « noble » sous telle latitude est jugée « vile » sous telle autre, et dans le même ordre d'idées, ce qu'une époque dénommait « bien », une autre le qualifiait de « mauvais ».

Cette constatation démontre avec force l'extrême mobilité de l'esprit humain..

Il semble être toujours sous presse ; à peine arrive-t-il au présent

devenu à l'instant même le passé qu'il le fuit et songe au futur en perpétuel devenir. Le passé l'intéresse, comme peut intéresser tout événement qui exerce une influence sur les êtres et les choses ; mais cet intérêt ne limite pas son activité, bien au contraire, il l'excite, la stimule et la fait déborder le présent pour conquérir au plus vite — trop lentement à son gré — l'avenir.

Examinée sous cet aspect, notre vie offre un prodigieux intérêt : il est hallucinant parfois de pencher son esprit, ses facultés de comprendre, sur les manifestations de cette vie dont nous attendons tant de bonheur et dont, hélas ! nous ne tirons que deceptions et souffrances.

Or, parce que, précisément, nous éprouvons l'impression que la marche sur la route du bonheur subit un facheux temps d'arrêt, semble même rétrograder depuis deux décades, que la pensée nous est venue de rechercher les causes de ce progrès « à rebours ». Nous croyons avoir perçu dans l'étude de notre jeunesse d'aujourd'hui quelques-uns des motifs de cet anachronisme qui déroute notre conception atavique de la progression toujours en avant des principes de justice et de bonté — sources intarissables de bien-être et de félicité — dont nous avons si grandement besoin dans l'accomplissement de notre tâche d'« hommes », dans la poursuite, avec le maximum de chances de réussite, du but final qu'assigne à notre existence notre intelligence, épurée par des millénaires de foi monothéiste.

« Jeunesse d'aujourd'hui » ! pourquoi en avoir fait le sujet de notre conférence ? La jeunesse n'est-elle pas toujours jeune ? n'est-elle pas la personnification de la force, de la sève éternellement fécondantes qui mûrissent l'espoir et font éclore l'espérance en une moisson dorée de calme et de bonheur dont jouira la matûrité, la vieillesse ?

Et cependant, quelle différence entre la jeunesse d'aujourd'hui et celle d'avant guerre !

Regardez les « moins de trente ans », nés pendant et depuis l'écroulement de nos idées généreuses et humanitaires d'avant-guerre !

Ne faut-il pas avouer qu'ils n'ont plus l'enthousiasme, ni les rêves de ceux qui ont lutté ou simplement vécu l'affaire Dreyfus.

Et chose plus grave peut-être, ils ne comprennent pas comment cette idée de l'iniquité contre un ait pu soulever l'indignation de tout un peuple.

La mort d'un million d'hommes au cours de la guerre mondiale, rend ridicule à leurs yeux le sursaut de conscience de tant de gens

de lettres et de sciences, des Dusclaux, des Jaurès, des Clemenceau, des Zola et de beaucoup d'autres.

Certes, la génération actuelle a ses qualités et ses défauts, tout comme celle qui l'a précédée ; cependant ses qualités et ses défauts ne sont pas identiques à ceux qu'accusaient les « moins de trente ans » d'avant 1914.

L'ancienne génération, imbue des idées de Voltaire, de Renan, d'Anatole France, était sceptique et généreuse ; elle n'osait rien, n'affirmait rien, mais s'enthousiasmait pour l'« Idée » et croyait à l'avènement de la fraternité humaine ; elle se préoccupait davantage des questions universelles que des problèmes nationaux ; elle vivait gairement, se contentait du présent, espérait que le lendemain lui apporterait plus de bien que n'en avait « aujourd'hui » ; elle était plus ou moins attachée au progrès humain et vivait sans l'inquiétude du lendemain.

Quel contraste avec la génération actuelle ! celle que nous voulons vivre ne peut plus supporter le scepticisme en honneur en ces années de notre jeunesse à nous ; elle préfère la mort au doute ; elle cherche des principes sûrs pour sa direction ; elle réclame une certaine uniformité dans la vie du pays.— Elle est moins passionnée par les problèmes de politique pure que par les questions nationales ; elle a une tendance de plus en plus marquée vers un groupement de toutes les forces de la nation en vu de sauver le lendemain qui pour elle est chargé d'orages ; elle a toujours devant les yeux les horreurs de la guerre qui a vu crouler toutes les idées humanitaires. Malgré la victoire, elle reste inquiète ; le moindre nuage à l'horizon politique la trouble ; elle n'a plus confiance dans l'esprit humain ; sportive, elle n'a plus confiance dans la force humaine, elle n'a même plus la foi dans la force d'une idée.

Pour elle, la Vérité en marche peut être arrêtée par les baïonnettes.

Aux idées internationalistes et humanitaires de la génération d'avant-guerre, succède un *égoïsme sacré national* qui pénètre de plus en plus dans les mœurs, s'infiltre dans les groupes pour se muer en fin de compte en un *égoïsme personnel*.

Cependant, pouvons-nous affirmer que notre jeunesse d'aujourd'hui manque d'idéal ? pouvons-nous admettre que les enfants aient démerité de leurs ancêtres ? Ne devons-nous pas plutôt nous pencher sur ces petits, écouter ce qu'ils demandent pour pardonner au lieu de condamner ?

L'existence a été dure pour eux. A beaucoup a manqué au dessus du berceau le sourire du père. Leurs mères ont été obligées de vivre

au dehors — de prendre aux champs et dans les ateliers la place de l'époux absent.

Et c'est ainsi que, par exemple, la jeune fille d'aujourd'hui ne songe pas seulement à être une épouse, la mère de ses enfants — elle pense que, elle aussi, est obligée de pouvoir gagner sa subsistance et que même, dans le cas de mariage, elle doit contribuer à l'entretien du ménage — résultat : elle vit moins au foyer qu'au dehors.

D'autre part, nous marchons vite — et vivons plus vite également ; la fièvre s'est emparée de nous tous ; on entend abattre des kilomètres en quelques secondes, on désire atteindre au but en quelques instants ; on ne lambine plus en route, on est sérieux, trop sérieux ; on a perdu le sourire, on ne prête plus attention au paysage, on dévore la route ; ce qui importe, c'est réaliser la vitesse maxima.

Tout devient « sport » et le sport lui-même est devenu sérieux.

Chose remarquable à noter : cette jeunesse sportive si bien équilibrée physiquement, désire l'être aussi religieusement et moralement.

Sciemment ou inconsciemment elle aspire vers une vie non seulement meilleure au point de vue matériel, mais supérieure aussi au point de vue moral.

Mais de même qu'elle manque de patience dans la vie matérielle, de même qu'elle oublie que les richesses ne s'acquièrent pas par un coup de baguette, que pour être stables elles doivent s'amonter lentement — de même elle ignore qu'au point de vue religieux et moral, il est extrêmement rare qu'on arrive à la perfection par un état de grâce : là encore, il faut une longue éducation, une véritable foi que seules l'étude et la préparation peuvent donner.

Aussi, pères et mères en Israël, vous qui avez charge d'âmes, n'oubliez jamais que pour assurer à vos enfants les « biens de la terre », il faut leur donner la « rosée du ciel. »

Dieu a mis en chacun de nous les germes de la morale et de la religion, il a doté chacun de nous de l'intelligence. Ces germes, il les faut faire mûrir, car ils ne se développent pas seuls.

Et c'est pour avoir oublié cette loi du progrès, que la vie de vos enfants est remplie de tristesse, de cette tristesse qui est née d'un défaut de consolation.

Il ne suffit pas d'armer la génération montante pour la lutte matérielle, il faut une réelle compensation qui adoucisse les souffrances, efface les douleurs du combat pour la vie, il faut que le perfectionnement de l'individu embrasse son être en entier ; si non, on brûlera la maison pour cuire un œuf.

L'homme est un être complexe de matière, d'intelligence et d'aspirations religieuses. Il a donc besoin qu'un équilibre parfait maintienne unies et fortes les parties qui le composent, et comme dans l'apologue, le corps ne peut vivre que si toutes ses parties par l'exécution du travail qui revient à chacune d'elles concourent au bien-être général. Ne doivent pas être commodes seulement les conditions propres à assurer l'existence matérielle, mais également les manifestations de l'intelligence et du sentiment religieux.

Car, pour ne s'être préoccupé que de la vie matérielle, on a laissé l'homme primitif reparaitre sous son aspect originel, briser l'armature forgée par la Morale et la Religion et se dresser devant nous mû uniquement par les instincts de jouissance dont Sigmund Freud, après une vie d'études et de recherches, a si bien brossé le tableau, en rejoignant le *כ' יצר לְבַדָּם רַע מִנְדִּין* « le cœur instinctivement mauvais de l'homme » de la Genèse.

Ce savant, en effet, « découvre dans la forme la plus inconsciente de l'homme, dans le nourrisson, l'image la plus caractéristique de la forme originelle et universelle de l'instinct de jouissance » (1), et la guerre mondiale dont nous supportons encore les conséquences est venue confirmer sa théorie de la domination des instincts sur la raison consciente : « jamais on ne s'était rendu compte aussi sinistrement qu'en ces quatre années apocalyptiques, combien est encore mince la couche de civilisation qui cache la violence de nos instincts sanguinaires, et comme une seule poussée de l'inconscient suffit à faire crouler tous les édifices audacieux de l'esprit et tous les temples de la morale. Il a vu sacrifier la religion, la culture, tout ce qui ennoblit et élève la vie consciente de l'homme, à la jouissance sauvage et primitive de la destruction ; toutes les puissances saintes et sanctifiées se sont trouvées une fois de plus d'une faiblesse enfantine en face de l'instinct sourd et assoiffé de sang de l'homme primitif » (2).

Et ce grand penseur, ce grand guérisseur, n'ose cependant pas, malgré l'accumulation des preuves que lui ont fournies cinquante années d'un intense labeur, se laisser aller à la désespérance ; il montre à l'humanité une lueur d'espoir.

« Nous pouvons, écrit-il, continuer à dire avec raison que l'intellect humain est faible en comparaison des instincts. Mais cette faiblesse est chose singulière ; la voix de l'intellect est basse, mais elle ne cesse pas tant qu'elle ne s'est pas fait entendre. A la fin, après d'innombrables échecs, elle y réussit quand même. C'est un des rares points sur lesquels on peut être optimiste pour l'avenir de l'humanité, mais il ne signifie pas peu de chose en soi. Le primat

de l'intellect se trouve, certes, dans une région lointaine, mais probablement pas inaccessible.» (3)

Admirs cette conclusion : elle nous ouvre un chemin radieux... la science de Sigmund Freud s'arrête au seuil du royaume des croyances ; l'homme ne saurait vivre sans rêves... il lui faut un aliment pour entretenir la foi dans ses efforts de création.

C'est alors que, après avoir affirmé le grand principe de la puissance destructive des instincts, intervient la Religion pour nous enseigner les directives à suivre pour réaliser nos rêves, nos aspirations qui tendent à créer le bonheur par l'éducation des instincts.

A cet égard la Bible est vraiment le Livre de l'Humanité. A travers son texte, filtre un amour intense pour la faible créature humaine, un amour incomparablement supérieur parce que soucieux uniquement de lui procurer la somme des jouissances dans le bien-être universel, la somme du bonheur dans la fraternité unissant tous les membres de la famille terrestre.

Or, c'est pour s'être détournés de l'étude de ce livre, c'est pour en avoir tenu éloigné leurs enfants, pour avoir sevré leur âme enfantine des enseignements dont se sont nourries d'innombrables générations de croyants que les parents assistent à ce réveil des instincts primitifs de la majorité des jeunes gens et que nous assistons, douloureusement émus, à ces drames poignants qui séparent les enfants de leurs parents, désunissent les jeunes ménages et ternissent l'éclat de la sainteté de nos familles.

En pourrait-il être autrement, quand la génération montante, partie privée des conseils du père et livrée à elle-même, partie délaissée et rendue indifférente au culte du beau, du bien et du vrai, quand cette génération, élevée en dehors de toute discipline morale et religieuse, n'a appris à connaître et à respecter qu'une seule loi, celle de ses instincts et de ses appétits.

Heureusement toutefois que le remède est né de l'excès même du mal. La contamination n'a pas été générale — quelques unités ont échappé à l'emprise de cette force naturelle des instincts et conscientes du redoutable danger que faisait courir à l'humanité toute entière ce rejet de la vie morale et religieuse, se sont courageusement mises à l'œuvre pour sauver leur patrimoine religieux, seul capable d'assurer, au milieu des désastres nés de l'après-guerre, le règne bienfaisant de la Religion et de la Morale.

Et c'est pourquoi nous saluons avec joie l'œuvre constructive entreprise par un groupe de jeunes israélites.

La Société Qol Aviv a bien mérité de tous ceux que préoccupe

le progrès religieux et moral des humains, de tous ceux qui rêvent l'élosion de l'amour et de l'affection dans une union harmonieuse du corps et de l'âme, de tous ceux qui souffrent à l'idée de la seule possibilité pour la civilisation de se voir submergée par la force redoutable et toujours destructive des instincts primitifs.

Et si ces ravages ont été possibles au sein de notre famille spirituelle, c'est que notre doctrine a été mal jugée ou parfois totalement ignorée.

Dans l'appel que le Club Qol Aviv a lancé à l'occasion du premier anniversaire de sa fondation, nos jeunes, dans une claire vision des besoins de l'avenir, ont en des termes fort heureux dénoncé les causes de cette décadence religieuse et morale, dont les conséquences sont si désastreuses pour le culte de notre idéal spirituel, si désastreuses pour toute notre économie familiale et sociale.

Ce sera donc tout profit que de nous inspirer des buts qu'ils se proposent de réaliser, et surtout d'adopter leurs vues : à savoir : étudier et faire le procès de notre patrimoine avant que de le répudier.

En l'étudiant, en effet, vous serez tout étonnés de trouver dans les enseignements de la Loi du Sinaï une source intarissable, aux eaux claires et limpides, dont la saveur vous réconfortera et vous fera éprouver cette sensation de bonheur dont vous tient éloignés cette tristesse qui vous accable.

En faisant le procès de votre patrimoine, vous serez obligés de reconnaître que si l'humanité a su progresser dans la voie de la morale et de la religion, si elle a su établir la prééminence de la bonté et de l'amour sur la violence et la tyrannie, si elle a su par l'épuration de l'idée de Dieu et l'affirmation du monothéisme le plus pur, faire triompher les idées d'égalité et de fraternité parmi ses membres, — vous serez obligés de reconnaître que cet heureux résultat est dû à ces lois jaillies des flammes du Sinaï, aux idées généreuses nées dans l'esprit des prophètes de Juda et d'Israël nourri de ces sublimes vérités ... et malgré vous, vous serez amenés à revenir au vieux tronc de Jacob, à en reconnaître l'excellence.

Puis, fortifiés par sa sève, vous aspirerez à en pratiquer les lois et les ordonnances qui réalisent la « véritable vie » la « vie avec ses bénédictions » si poétiquement dépeinte dans nos livres sacrés.

Voulez-vous, en plus, hâter la guérison de notre jeunesse, voulez-vous l'affranchir de l'emprise meurtrière de la tristesse, donnez lui un idéal ... obligez vos enfants à venir grossir les rangs de cette

phalange des jeunes, mettez-les à même de s'instruire dans les vérités éternelles de notre patrimoine spirituel.

Ayez surtout foi en cette « Voix du Printemps », dont la sève nourricière est appelée à rendre la vie aux branches qui inclinent vers la mort, à les ressusciter et à réaliser la belle vision de notre prophète Ezéchiel, à recouvrir de chair et de peau les ossements desséchés qui, si nous ne faisons rien, finiront par se décomposer en leurs éléments constitutifs et à retomber en poussière.

Trop grandes ont été déjà les souffrances, que nous a values une coupable indifférence pour tout ce qu'ont vénéré nos ancêtres, pour le maintien de quoi ils ont répandu leur sang, sont montés sur les bûchers, ont bravement pris le chemin de l'exil...

On prétend que notre siècle est un siècle, de progrès ! eh bien ! pour qu'il mérite ce nom, témoignons par un effort suivi et continu, par le respect surtout de la Morale et de la Religion, qu'il peut l'être par le seul perfectionnement de notre personnalité spirituelle, religieuse et morale, dont la réalisation produira un tel bien-être général qu'il compensera, si même il ne le dépassera pas, la somme des maux inhérents à une vie purement végétative et animale, parce que uniquement matérielle.

Et pour conclure, laissez-moi vous donner un avant gout du plaisir que vous éprouverez à vous pencher sur nos textes sacrés, vieux dans le temps, mais toujours jeunes dans leur esprit, en vous citant ce remarquable passage du prophète Amos (VIII, 10-14)

« Voici venir des jours, dit le Seigneur Jéhovah, où j'enverrai la faim dans ce pays ; non la faim après le pain, ni la soif après l'eau, mais la soif d'entendre la parole divine.

« Ils erreront d'une mer à l'autre, et du Nord au Levant ils courront, pour chercher la parole divine : et ils ne la trouveront pas.

« En ce jour dépériront de soif les belles jeunes filles et les jeunes gens. »

Et il appartenait au prophète Osée (X, 12-13) de définir la voie du salut :

« Qu'ils cherchent le Seigneur, s'écrie-t-il, il en est temps encore, il viendra leur apprendre la justice. Ils ont semé le mal et récolté l'iniquité : qu'ils fassent à présent des semaines de justice et ils récolteront la grâce. »

Maurice EISENBETH

(1) Stéphan Zweig «S. Freud» p. 142

(2) Stéphan Zweig «S. Freud» p. 173-174

(3) Stéphan Zweig «S. Freud» p. 174-175

Conférence de M. Henri COHEN-BACRI

Le Messianisme et l'Homme

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Au seuil de cet exposé, j'ai un aveu pénible à vous faire : Vous avez peut être cru en venant ici que nous allions vous faire de sensationnelles révélations, telles que par exemple, la date exacte de la venue du Messie ou son nom.

Eh bien, vous vous êtes trompés. C'est bien du Messie que nous allons nous entretenir, mais mon rôle sera bien plus modeste que celui que vous auriez pu m'attribuer : Je veux faire œuvre d'histoire, plutôt que le prédicateur et encore moins de prédication. Aussi n'est-ce pas la solution de la question brûlante que je vois sur vos lèvres : Le Messie ! Pour quand ? que je vais vous proposer, mais simplement ceci : Curieux comme vous de savoir ce qu'était le Messie, j'ai cherché et j'ai réfléchi ; je ne vous donne que le résultat de ma petite enquête sans aucune prétention.

Le Messie et la nation de Messianisme qui s'y rattache, nous allons simplement en suivre l'évolution dans l'Esprit humain, et dans l'histoire de notre peuple pour voir enfin ce qu'on en doit penser aujourd'hui.

Ce que je voudrais m'attacher à montrer, dans cette causerie, c'est le caractère essentiellement humain du Messianisme, et en même temps, naturellement, son caractère judaïque. On ne peut, en effet, ouvrir n'importe quel livre, touchant de près ou de loin au Judaïsme sans rencontrer ce mot mystique et prometteur : le Messie. Donc, Messianisme est lié d'une manière indissoluble à Judaïsme et pourrait même avoir pour synonyme : mission d'Israël.

Pourtant, cette notion de Messianisme se trouve à divers degrés chez tous les hommes. Qu'est-ce, en effet, que cet idéal messianique ? Donnons-en d'abord une définition approximative. On peut dire que l'ère messianique est celle d'un bonheur suprême et universel. Les temps messianiques apparaissent donc comme l'expression de désirs,

des aspirations, de la mélancolie du présent et la vision des époques meilleures que l'on voudrait goûter et qu'on sait pour ainsi dire irréalisable.

Eh ! bien, ce regret des maux du présent, ce désir d'un bien-être idéal, nous le retrouvons d'une manière toute réaliste chez les enfants. Ce fameux pays de Cocagne, où les arbres sont de chocolat et les rivières de liqueurs et de miel, où l'on ne travaille pas, où les cailloux sont des pralines, n'est-ce pas déjà une ébauche d'un messianisme enfantin ? Seulement une grande différence, c'est que l'idéal messianique est envisagé dans un temps *à venir*, tandis que l'idéal enfantin est conçu dans un *autre* pays.

Une autre forme de mélancolie du présent et de désir de temps meilleurs est synthétisée dans ce que les anciens appelaient l'Age d'Or. Là encore, nous voyons apparaître une époque où règne la paix universelle, où un travail facile donne aux hommes plus que le nécessaire, où, comme dit Ovide, « le miel distille des arbres », où, dit Théocrite, « le loup verra le faon dans sa couche et ne voudra pas lui faire du mal. » Je ne m'attendai pas à cette description. Elle est classique et de plus elle est variable avec chaque écrivain. Chacun peut imaginer de même que ce qu'il aime le plus est réalisé.

Ainsi, par les deux tableaux précédents, nous voyons qu'il existe chez tous une espèce de messianisme le plus souvent ignoré du sujet lui-même ou porté de la conscience collective dans la littérature par des poètes qui savaient qu'ils ne faisaient que de la littérature. Car l'Antiquité, n'ayant pas connu le grand mot de l'énigme — le Dieu bon — n'a éprouvé qu'un sentiment de crainte respectueuse en brisant les barrières qui lui semblaient posées par une force supérieure, n'osa placer le bonheur dans l'avenir et l'a rêvé seulement dans l'âge d'or des temps primitifs.

Le Messianisme hébraïque est d'un autre genre. Lui aussi, certes, révèle les désirs de l'humanité entière ; mais, plein d'optimisme, il entrevoit ce bonheur des hommes comme une chose encore possible, même réalisable, et il place cette période de félicité dans un avenir qu'il appartient aux hommes de rendre le plus proche par leur piété leur droiture, disent les textes sacrés ; en fait, cela dépend donc d'une certaine évolution vers le mieux. Ainsi, sous des apparences théologiques et mystiques, le messianisme biblique n'est que la concrétisation du vieux songe de l'humanité ; mais, comme disait Théodore Herzl en parlant de la restauration de Jérusalem, si les hommes le veulent, « ce ne sera pas un rêve ! »

Pour l'instant, nous ne parlerons pas des façons dont on a entrevu la solution du problème messianique, ni comment le messianisme juif est apparu aux occidentaux. Cependant, comme nous essaierons de le montrer dans la suite, après avoir été un idéal national, donc assez égoïste, l'idéal messianique s'est étendu de lui-même à l'univers entier, et c'est ce qui précisément lui donne son ampleur et sa durée.

Un autre caractéristique du messianisme biblique c'est qu'il est bien différent du bien-être qu'on peut éprouver après la mort. L'ère messianique ne sera pas celle du Jugement Dernier et de la fin du monde ; ce ne sera pas non plus l'équivalent du Paradis ou des Champs-Elysées. Ce sera un ère de bénédiction terrestre. Le Talmud et ses rabbins sont assez complexes, pour ne pas dire perplexes, sur la question de la Résurrection, témoin cette discussion entre Cléopâtre et Rabbi Meïr, où il s'agit de savoir si les morts reviendront sur terre avec leurs vêtements ou nus ! Mais sur le thème messianique ils sont plus affirmatifs. Les temps du Messie ne sont point la vie éternelle. Ils auront un commencement et auront une fin. C'est après cette fin que pour Maïmonide se place « le monde à venir », « le monde de la récompense suscitée par Dieu ».

Ainsi le Messianisme biblique ne s'applique qu'à des êtres de chair et de sang et demande une amélioration de la civilisation humaine. Nous verrons plus bas que cette conception à la fois évolutionniste et « utilitaire » de l'humanité attribuée au Messianisme fut assez déformée et fut l'objet de violentes critiques des théologiens chrétiens (en particulier le T.R.P. Marie-Joseph Lagrange).

Ces critiques, nous les exposerons tout à l'heure et nous essaierons de montrer qu'on a attaqué des choses qui, entendues comme on a bien voulu le faire, sont condamnables ; mais, qu'en réalité, il y a autre chose sous ce nom de Messianisme, quelque chose de profondément humain et de profondément naturel.

II. — Le Messianisme dans la Bible

Cette notion de messianisme a trouvé dans l'expression judaïque ce qui lui a donné, pour ainsi dire, une personnalité et une cohésion finies. Mais, avant même le nom, la chose existait, et ce qui la rendait accessible et en quelque sorte tangible pour tous, c'est qu'elle devait être accomplie par l'oint de Dieu, le Messie.

Nous avons dit : accompli *par* le Messie ; mais alors se pose une question assez délicate : est-ce que le Messie est *l'agent* ou *le signe*

des temps messianiques ? Il semble bien que le Messie doive être l'agent, mais étant l'oint du Seigneur, le véritable agent serait Dieu, le Messie ne serait que l'instrument agissant entre les mains du Roi des Rois. Ainsi le Messie devra préparer l'avènement des jours meilleurs.

Le Messianisme est intimement lié au prophétisme, et c'est dans la Bible que les promesses messianiques apparaissent avec une grande clarté. C'est dans les prophètes comme Jérémie, Ezechiel, Osée, Amos, Michah que la venue des temps de félicité s'affirme avec force. Mais ces prophètes aussi lancent des anathèmes sur le peuple d'Israël, infidèle à la Loi de Moïse et lui rappellent, au moment des malheurs nationaux, que Dieu est juste et qu'il saura à la fin faire régner sur la terre la Loi de Justice et d'Amour.

Avant de parler de la personnalité du Messie, nous nous proposerons d'étudier comment est apparue dans la Bible, par la bouche des prophètes, cette notion presque concrète de messianisme, cette fixation d'un idéal permanent de l'humanité.

En effet, c'est dans des temps troublés que se fait entendre la voix des Inspirés de Dieu. Certes, la cruauté, la sottise et l'iniquité n'étaient point pires que celles des siècles qui avaient précédé en Israël, ni pires non plus que celles qui régnèrent plus tard en Grèce et à Rome dans les plus beaux siècles de littérature et d'art. Mais le génie du prophétisme fut précisément de s'étonner de la férocité humaine comme d'une chose contre nature et contre raison.

Toutes les doctrines essentielles du prophétisme paraissent dès les deux premiers prophètes qui nous soient restés, Amos et Osée : l'un plus laïque, plus social ; l'autre plus religieux et plus préoccupé de morale et de Dieu.

Déjà Amos, dont Reuss place la prédication de 784 à 760 avant J.-C., fait entendre le cri d'indignation contre le culte hypocrite et l'iniquité : « Loin de moi le bruit de vos cantiques, que je n'entende plus le son de vos lyres ; mais que le bon droit jaillisse comme de l'eau, et la justice comme une intarissable rivière. » Et en même temps, Amos laisse espérer à la fin de sa prophétie, le redressement de la Maison de David.

C'est au milieu des luttes fratricides entre Judas et Israël, au moment où, en 721, Samarie fut ruinée par Assur qu'Isaïe fit connaître la parole de l'Éternel : « Lavez-vous ! Purifiez-vous ! Otez-moi de devant les yeux vos actes méchants ! Cessez de faire le mal.

Apprenez à faire le bien, cherchez la *Justice* ». Mais tandis que Amos et Osée ne rêvent du salut moral que pour Israël, ce que voit Isaïe, c'est Israël sauvé et sauvant le monde. Au milieu des peuples livrés à la loi féroce du plus fort, il rêve pour Israël l'ascendant de l'exemple et de l'idéal. Ainsi la conception messianique s'est élargie et concerne maintenant l'univers. Et Isaïe voit venir « un jour, à la fin des jours, où la montagne qui porte la Maison de Jéovah se dressera au-dessus des montagnes ; toutes les nations y afflueront et les peuples en foule y viendront en disant : « Allons, montons à la montagne de Jéovah, à la maison du Dieu d'Israël pour qu'il nous instruise dans ses voies et que nous marchions dans ses sentiers. Car c'est de Sion que viendra l'enseignement et de Jérusalem la parole de l'Éternel. »

Puis, après la défaite et l'écrasement de l'Assyrien, une vision de paix qui a hanté, depuis, la terre entière passe devant les yeux d'Isaïe : Jéovah devient l'arbitre des nations et la haine et la guerre disparaissent de la planète ; et des glaives meurtriers l'on ferait des charrues. La race de David va donner le roi idéal, le Juge de Jéovah qui jugera les faibles selon la *Justice* et décidera selon l'équité en faveur des humbles, et l'on ne péchera plus et l'on ne fera plus de mal, car la connaissance de Dieu emplira la terre comme les eaux couvrent le fond de l'océan.

Les bonnes mœurs se développent à Jérusalem sous le roi éclairé Ezéchias, mais sa mort devait être le signal d'une réaction libertine et le prophétisme fut réduit au silence : on n'a pas un prophète du temps de Manassé, fils d'Ezéchias. Pourtant, en 639, une réaction populaire ramena les doctrines proscribes. Ce fut l'époque de Jérémie. Avec celui-ci, le prophétisme prend conscience de l'impossibilité radicale de réaliser avec le présent les réformes qui pourraient sauver la nation : il renonce à la nation présente qui court volontairement et inévitablement à sa ruine et ne songe plus qu'à préparer la nation future. Et durant l'agonie de Jérusalem (588-598), pendant que ses rois Joiaikim, Joiaichin, Josias et Sédécias commettaient les pires fautes ou essayaient de revenir dans le droit chemin et avec eux tout Juda mais en vain, Jérémie rêve d'une patrie nouvelle, une patrie terrestre avec une loi de justice, de piété, de moralité, celle de Jéovah. Il rêve pour Juda d'un rôle : selon la parole de Dieu : « Je vous ai mis comme une lumière au milieu des nations », il devrait lever parmi les peuples l'étendard de la loi éternelle.

Résumons brièvement comment les prophètes ont fixé l'idéal mes-

sianique. Remarquons d'abord que le cadre créé par Amos et Osée ou par leurs prédécesseurs perdus est celui où tous les prophètes ont jeté leur prédication, leur menace et leurs espérances. L'uniformité du fond ne sera variée que par le génie individuel et par les mouvements de l'histoire.

Tous voient dans l'avenir le règne de la justice et de la piété. Voici leurs thèmes principaux :

- « Ce qui n'est point fondé sur la Justice doit périr ;
- « Jéovah a révélé la Justice à Israël ;
- « Israël doit réaliser la Justice ;
- « La Justice sera forcément réalisée un jour. »

Mais pour réaliser cette Justice, les prophètes ont compris que la nation du jour, telle que les siècles l'avaient faite, n'était pas destinée à réaliser l'ordre nouveau. Il faut qu'Israël soit emporté dans la tempête, que s'y engloutisse l'élément impur et alors le débris épuré qui restera, élevé par la doctrine prophétique, reviendra fonder l'état idéal. Et cette Justice, si elle est réalisée par Israël, ne sera pas seulement pour lui, l'humanité entière participera également à l'ère de bonheur que Dieu nous donnera.

III — Le Messie : ses caractères

La Bible et les prophètes parlent beaucoup de l'ère messianique. Mais ils laissent subsister beaucoup d'imprécisions et de doutes sur la personnalité du Messie, et là-dessus le Talmud, comme d'ailleurs les exégètes chrétiens, ont construit une infinité de solutions.

La question préjudiciale qui se pose pourtant est celle-ci : « Le Messie est-il un homme ? ou plutôt est-il humain ? ». Les prophètes semblent bien vouloir indiquer qu'il est humain. En effet, Isaïe ne dit-il pas : « Un rameau sortira du tronc de Jessé » ? et Zacharie le décrit « modeste et monté sur un âne » ; et Amos parle aussi de la venue du fils de David ! Et certes là-dessus d'ailleurs tous les rabbins sont d'accord, l'opinion moyenne du Judaïsme est que le Messie envoyé par Dieu naîtra « d'une femme et d'un homme ».

Ainsi, d'après les prophètes, le Messie serait un humain, et il apparaît de plus que le Messie serait descendant de David, c'est-à-donnerons notre sentiment sur ce que peut être le Messie et comment, nous modernes, nous devons interpréter cette ère messianique.

Je n'insisterai pas sur la gloire que, étant roi, le Messie aura autour de lui. On nous parle d'épée flamboyante, de tissu céleste, d'auréole, etc... Mais il est un autre caractère que l'on a bien moins mis en lumière : Ce sont les souffrances du Messie avant son apo-théose et celle de l'humanité.

En effet, si le Messie est saint et choisi par Dieu, sa sainteté n'empêche pas qu'il expie pour les peuples, et c'est même nécessaire, car il est dit dans Isaï (53, 359) : « *Méprisé et abandonné des hommes*, il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards et son aspect rien pour nous plaire, homme de douleur et habitué à la souffrance... Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas. Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé..., il a été *maltraité et opprimé* et il n'a point ouvert la bouche,... il a plu à l'Eternel de le briser de la souffrance ». Mais après cette expiation, « il verra une prospérité et prolongera ses jours, et l'Œuvre de l'Eternel prospérera entre ses mains, Dieu lui donnera sa part avec les grands ! »

Donc le Messie est un homme descendant de la race de David. Il souffrira par nos iniquités mais ramènera sur la terre le règne de Dieu. Et en quels temps viendra-t-il donc ce Roi-Messie ? La Michna là-dessus (*Sota*, IX) nous indique que ce sera des temps d'impiété et de renversement des lois de la Nature et de la Société : « ...L'audace criminelle augmentera, la cherté sera à son comble, ceux qui craignent de pécher seront méprisés, les vieillards se tiendront debout devant des enfants (assis), le fils ne rougira pas devant son père ».

Je n'ai fait qu'effleurer ici quelques-uns des caractères du Messie. Le temps me manquerait, certes, si je voulais donner une relation fidèle de tout ce que le Talmud Babli ou celui de Jérusalem mettent sur le compte du Messie. Je préfère laisser pour un temps l'exégèse et passer à une courte étude du messianisme historique chez les Juifs.

IV. — Le Messianisme national

On a très souvent vu dans le Messianisme la réalisation de tous les voeux d'Israël, le rétablissement de Jérusalem ou la suprématie des Juifs sur tous les peuples. La Bible nous parle, en effet, d'un retour à Sion, d'une Palestine idéale.

Certes, cette conception n'est pas tout à fait erronée et plusieurs fois dans l'histoire on eut l'impression qu'un Messie guerrier était

enfin venu. Mais il faut constater que ces espérances messianiques avaient cours surtout dans les périodes de détresse et d'écrasement du Judaïsme, et en cela cet idéal nationaliste était particulièrement concevable.

Le premier auquel fut attribuée la dignité messianique fut le roi Ezéchias dont j'ai déjà parlé.

C'est au moment de la chute de Samarie (721) qu'il monta sur le trône. Il mit son enthousiasme puissant au service d'Isaïe et mit en honneur le jéhovisme idéaliste. Poète lui-même, Ezéchias s'entourait d'écrivains et d'hommes politiques éclairés, et tandis que l'Assyrie, à la mort du vainqueur de Samarie, était plongée dans les troubles il réoccupa le royaume d'Israël et refit l'unité nationale. Ainsi le royaume de David était rétabli et le prophète salua en Ezéchias l'enfant de Jéhovah et poussa un cri de triomphe.

Ezéchias pourtant n'a pas été le seul à avoir été considéré comme le Roi Messie. Plus tard, alors que les victoires de Judas Macchabée surexcitaient le sentiment religieux et national, ces deux appuis du Messianisme ancien, les espérances traditionnelles reprirent plus vives. Mais il était toujours malaisé de nommer parmi les personnages actuels un Messie. On ne pouvait pas certes exclure les Asmonéens, qui portaient le poids de la guerre et dont l'autorité allait grandissant. Cependant, on ne pouvait pas non plus attendre le Messie d'une famille qui n'avait rien de commun avec la race de David. On se mit donc à regarder leurs triomphes comme le début du Messianisme et, pour ne pas se taire sur le Messie, on l'annonça dans des allégories voilées. D'ailleurs, cette prétention à la dignité messianique fut certes injustifiée. Et d'abord le Messie devait apporter la paix et pour Israël et pour l'humanité. Les Macchabées ne faisaient rien de cela. Le Messie devait apporter à la terre le bonheur et rétablir la Loi de Moïse. Plus que jamais peut-être, le monde païen ignorait la Sainte-Torah, ce code de morale et de justice sociale.

Ainsi donc nous voyons qu'il est bien vain de se proclamer sauveur d'un peuple et de l'humanité sans voir si celle-ci vraiment doit être alors sauvée. Mais le titre de Messie était, à cette époque et par la suite même, le synonyme de Roi d'Israël.

Les Macchabées cependant n'ont pas été les derniers postulants du Messianisme et sous l'empereur Hadrien les espérances messianiques se montrèrent de plus en plus vives. Il semble que ce fut l'empereur lui-même qui favorisa ce mouvement en autorisant les Juifs à rebâtir le Temple. Voyant la Maison de Dieu sortir de

ses ruines, les Israélites crurent les temps messianiques arrivés et ne pensèrent plus qu'à trouver le Messie et à secouer le joug de Rome. Je ne m'attarderai pas à conter les origines et les menus faits de cette guerre qui dura trois ans et demi (132-135 P.C.), mais je parlerai de celui qui la dirigea et que plusieurs rabbins, entre autres Rabbi Akba, reconnurent pour Messie. En fait, ce n'était qu'un agitateur, ou si l'on veut un chef de guerre national. Certes, Bar Kokhébas n'avait rien du Divin Messie et, pas plus que les Macchabées, il n'a pu aider à rapprocher l'univers de l'Ere Messianique. Son grand mérite cependant fut de lutter dans des conditions assez défectueuses contre les aigles romaines.

Son véritable nom semble être Bar Kozébas. Mais quand il se fut imposé à l'attention générale, les rabbins durent prendre parti pour ou contre lui. Rabbi Aquiba interpréta par un jeu de mots d'oracle de Balaam (*Nombres* : XXIV, 17). Au lieu de lire : Une étoile (kokab) sortira de Jacob », il proposait de lire : « Koziba sortira de Jacob » en transformant Bar Kozeba en Bar Kokhébas « le fils de l'Etoile ».

Reconnu ainsi par le plus grand des maîtres comme Roi-Messie, Bar Kokhébas fut le prince d'un véritable Etat juif avec son grand-prêtre et sa capitale. Mais sa consécration par les rabbins donnera son orientation à sa politique. Il ne prêcha pas l'alliance universelle mais, au contraire, entreprit une guerre d'extermination contre les non-Juifs. Zélé pour la Loi, il la fit appliquer avec une rigueur inflexible. Mais une insurrection de cette envergure attira une répression impitoyable de la part des Romains. Le 9 ab, alors que l'on prenait Béthen, sur les ruines du temple la charrue romaine jetait les fondements d'Ælia Capitolina. Le faux Messie avait succombé mais le Messianisme restait et le besoin d'un Messie temporel se faisait toujours sentir. Le Messie national qui vengerait les défaites et restaurerait Israël était encore demandé et les aspirations continuaient à l'orienter vers la terre quoique celle-ci leur manquât.

Et l'on vit encore des soi-disant Messies se lever encore en Israël et parler après la Diaspora de retour vers Jérusalem et de satisfactions nationales et ethniques. C'est dans les périodes les plus sombres, au milieu des pogroms, tandis que partout, plutôt que d'abandonner la Divine-Torah, les Juifs montaient sur les bûchers, que des hommes sages et pleins de mérites voulaient consoler leurs frères ou les faire secouer les jougs infamants et cruels. Ou bien c'étaient des mystiques qui, gagnés par les livres prophétiques qui prêchaient une humanité meilleure, souhaitaient

que les antiques tribus d'Israël et de Juda aillent sur le Scopas éléver vers Dieu leurs louanges.

Ainsi à Rome parut Saloman Molkho qui, dans une sorte de poème en hébreu barbare, se regarda comme le messager du salut, le courrier messianique qui, ceignant son épée flamboante, conduira les siens de l'obscurité à la lumière. Il mourut vers 1528 sur le bûcher.

Enfin un autre prétendu Messie, le dernier dont je parlerai, un Messie national, fut Sabbathai Cevi qui vers 1666 se manifesta à Constantinople. Le mouvement messianique fut d'une rare intensité. M. David Kauffmann nous dit que des milliers de Juifs affluèrent de toute la Turquie d'Europe pour voir le faux Messie qui séjournait sur la rive d'Asie et abandonnaient joyeusement leurs demeures pour aider à restaurer le nouvel Etat juif comme devaient le faire, plus de deux siècles après, les Haloutzim de l'Europe centrale et orientale.

Pour ne pas être manifestement incomplet, je devrai citer aussi Jésus qu'on a appelé le Christ, le Messie. Des milliers d'hommes l'ont reconnu pour Messie, le peuple d'Israël n'y a vu d'abord qu'un de ses enfants, qu'un de ses rabbis, un sage comme Hillel ou Akiba. Mais jamais Israël ne reconnaîtra la mission divine de Jésus de Nazareth, de Jésus fils de Myriam, pas plus qu'il n'a cru longtemps en Ezéchias, Bar Kokhébas ou Sabbathai Cevi.

Jésus n'était pas un Messie nationaliste, il aurait été plutôt un Messie philosophique et moral.

Pourquoi, maintenant, est-ce que nous considérons comme de faux Messies tous ceux que je viens de citer ? Nous avons vu, plus haut, les prophéties messianiques. *Ou bien* l'on y croit, et si on attend un Messie l'on doit attendre aussi ce qui y est dit par les prophètes, ou bien n'y croit pas et tout est vanité : le Messie lui-même n'est qu'un mythe.

L'on a dit, en particulier, que Jésus fils de Myriam était bien le Messie mais que les Juifs par leur perversion n'avaient sur le garder et les temps n'étaient pas encore prêts pour que règnent à jamais la Paix et l'Unité. Hélas ! si Dieu avait voulu à cette époque sauver l'humanité, il aurait su rendre bons les Juifs et les Gentils. Le Messie reviendra. Souhaitons-le, mais n'est-il pas plus simple de dire qu'il n'est pas encore venu ?

Est-ce que Sabbathai Cevi a ramené les Juifs au pays où coule le Saron ? Est-ce que des fers sanglants il a fait des hoyaux ? Est-ce que enfin au monde plongé dans l'obscurité il a fait entendre le su-

blime décalogue ou simplement ce divin commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ?

Non ! Il a voulu être un chef et ramener ses frères dans leur ancienne patrie. Il n'a pas compris leur destinée, il n'a pas vu que la patrie du Juif, du Juif méprisé et toujours renaissant, c'est le monde, le « large monde », et que l'« Héritage » (*Hieroschläim* : Jérusalem) était celui des fils de Jacob comme de ceux de Cham ou de Japhet.

Seulement, ce qu'il faut remarquer, c'est que le Messianisme national s'est surtout développé dans les périodes de crainte et de désespérance pour les Israélites, à des époques où vraiment l'amour de l'humanité est singulièrement débordé par de désir de vivre, ou à des moments où la nation juive, prête à se disloquer, prête à être absorbée, demandait une aide au Ciel et un homme sur la terre qui rassemblerait Israël et Juda, qui donnerait la paix à l'extérieur et sauverait la morale au dedans. Et tandis que tous les peuples anciens plaçaient l'idéal de leur Nation à l'origine, la nation juive opprimée a tourné ses aspirations vers le futur lointain.

Le plus puissant cri qu'une nation ait poussé vers l'Avenir, c'est cette croyance du peuple Juif au Messie. Ce cri naquit et grandit sous l'étreinte de la persécution étrangère. L'Embryon se forme à Babylone. Il se fortifie et se caractérise sous la persécution des rois de Syrie. Il aboutit sous la pression romaine. Prêt pour l'action au Moyen-Age, il triomphe dans la civilisation moderne.

V. — La mission d'Israël

Cependant, à l'instant où le Judaïsme semblait prêt à disparaître, où la Torah allait sombrer avec lui, où le Sepher allait être perdu pour tout le monde, comme par une intervention divine tout cela fut préservé. Le Juif n'avait pour patrie que la Judée : il eut le monde, auquel il devait faire connaître la parole divine.

Mais cette mission que Dieu lui a assignée, si Israël ne l'a pas encore accomplie, Israël, ou du moins ce qui chez lui pense et écrit, fait tous ses efforts pour divulguer l'esprit mosaïque et cela seulement par des moyens pacifiques, ce qui sera facile si le monde qui a des oreilles veut entendre si le monde qui a des yeux veut voir, tellement la Loi est simple et humaine. Avant de passer à la mission d'Israël proprement dite, je voudrais faire justice de deux accusations qu'on a portées contre l'esprit messianique juif.

Le père Lagrange reproche aux Juifs de n'avoir pas su comprendre les prophéties bibliques. En effet, dit-il, au lieu de voir dans

le bonheur prédit quelque chose de tout à fait spirituel et inaccessible aux mortels, ils ont voulu, au contraire, y trouver la promesse qu'un jour viendra où ces prédictions messianiques se réalisent. De plus, ajoute-t-il quelque part dans son livre, ils ont été incapables d'envisager une vie spirituelle et se sont bornés à un réalisme grossier.

Je crois avoir déjà montré que le Messianisme était un désir humain, pouvant satisfaire des créatures humaines. Néanmoins, j'ajouterai qu'il n'est pas du tout prouvé que la filicité messianique soit toute spirituelle. Car ce serait pousser un peu trop loin le symbole, que de prétendre que « la montée des nations vers le Scopas, ou le travail régnant au lieu de la guerre sont appliqués à des esprits purs. De plus, l'ère messianique est une période qui, d'après la Bible au moins, n'aura rien de métaphysique. Quant à l'incapacité du Judaïsme à envisager une vie de l'âme, ceci concerne les philosophes juifs plutôt que les rabbins et les théologiens. Le réalisme dont on accuse l'esprit juif n'est que la prétention de l'Israélite à penser que la terre, si elle est un lieu de souffrance actuellement, ne doit pas l'être éternellement et que le devoir de tout homme est de travailler au bien et au mieux. Le Paradis et la bénédiction éternelle des âmes n'ont rien de commun avec l'ère messianique.

Est-ce que le Messianisme que les Juifs prêchent, est-ce que ce Messianisme est individualiste ? Non, il s'applique à l'humanité toute entière. Est-ce que le Messianisme sera pour les seuls Israélites ? Si parce que beaucoup d'entre eux veulent voir au-delà des frontières et de l'époque où ils vivent, doit-on les accuser d'être criminels ? Et n'est-ce pas le devoir du Juif et surtout de l'homme de chercher les moyens de transformer l'humanité souffrante et de consoler les hommes, non par un royaume des cieux hypothétique, mais par l'assurance que la terre n'est pas un lieu de douleur, du moins qu'elle peut cesser de l'être ? En un mot, qu'est-ce que l'esprit messianique ? C'est la croyance au progrès, à la bonté de l'homme et à la clémence divine.

Nous avons vu comment les prophètes apercevaient les temps messianiques. Tous semblaient avoir fixé le même idéal à venir, s'ils ont divergé sur les façons d'y arriver.

Cette ère messianique sera le moment où la terre donnera le plein rendement, où les peuples ne connaîtront plus de haine. Partout dans l'univers on respectera la loi de Dieu et la justice comme le bon droit régneront. C'est Isaïe, c'est Michée, que j'ai déjà cités, qui font de ces temps une description aussi pittoresque que saisissante.

Du point de vue moderne, en laissant de côté toutes les figures de style, qui d'ailleurs ne sont pas le moindre charme des prophètes, ne nous est-il pas permis d'entrevoir un univers qui connaîtra la paix ? L'observance des lois qui peu à peu sont promulguées partout et qui, tout en ayant un caractère strictement laïque ou social, ne font-elles pas que rééditer des commandements mosaïques plusieurs fois millénaires ? Je ne donnerai comme exemple que le repos hebdomadaire : combien a-t-il fallu de temps en France et ailleurs pour l'avoir rendu obligatoire ? Il est prescrit religieusement et civillement par Moïse puisqu'il est dit : durant six jours Dieu créa le monde, le septième il se reposa.

Mais, alors, l'ère messianique arrivera sans le Messie ? Non, le Messie, du moins son nom, préexiste ainsi qu'il est dit dans la *Baraïtha Pesakhim*, et comme le pensait Rachi, l'illustre rabbin Rabbi Chlomo Isaaki de Troyes, c'est Israël tout entier qui amènera, en divulguant et en vulgarisant la Loi, le bonheur entre les peuples, car on lit que celui qui observe la Torah aura le bonheur. Et ce que nous avons là est, d'ailleurs, plus qu'une hypothèse : on peut, textes en mains, montrer quelques vérifications des prophètes. Une des plus probantes est certes celle d'Isaïe, où il nous dépeint les avanies que le Messie supportera, le mépris où il tombera : « Cependant ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu et humilié. Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités. Le Châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui. Et c'est par ces meurtrissures que nous sommes guéris. Il a été maltraité et opprimé et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent ».

Oui, le voilà bien le fils de David, la race d'Israël qui est certainement celle qui de toute la terre a le plus souffert pour ne pas se résigner à abandonner sa Loi et sa Mission. Ses souffrances sont le prix du salut de l'humanité. Et la survivance même de ce petit peuple sémité, après tant de tentatives d'extermination depuis l'Etat d'Aman jusqu'aux pogroms ruses, est un miracle. C'est, comme a dit Pascal, pour demeurer comme témoin, mais aussi pour préparer l'avenir.

Mais cette mission, que s'arroge plus ou moins orgueilleusement le peuple juif, est-elle affirmée quelque part ? Les prophètes, en somme, ne font que contester un état de fait. Eh ! bien, dès Abraham, cette alliance de Dieu et des Hébreux se marque dans la chair; et dans la tempête qui règne sur le Sinaï, l'Eternel a dit : « Je suis

l'Eternel, ton Dieu qui t'a retiré du pays d'Egypte ; tu n'auras pas d'autres Dieu que moi ! ». D'ailleurs d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce Dieu un de Moïse, c'est le Dieu de l'univers, Israël l'a connu, l'a senti le premier, mais l'Etre Suprême n'a point de patrie ; il est Dieu de tous, et Israël devra seulement le faire connaître à ceux qui l'ignorent, car il est dit : « Ecoute, Israël, l'Eternel NOTRE Dieu, l'Eternel est un ! ». Et il faut remarquer la différence de personne des verbes. On s'adresse à Israël mais on lui parle, non pas de son Dieu, mais de notre Dieu, à tous qui que nous soyons ! Et ainsi se crée la religion universelle, le véritable Judaïsme. Pour préparer l'avènement de l'ère messianique, les Israélites ont été dispersés dans tout le monde et, dit le Talmud, ils sont comme le ciment entre les peuples. Ce sont eux qui feront résonner par tout le monde la grande voix qui sur le Sinaï leur dicta le Décalogue.

Qu'est-ce qu'en effet le Judaïsme qui ne fait pas et ne veut pas faire des prosélytes ? Est-ce une religion de mystère avec des choses incompréhensibles, avec des sacrifices où coule un sang humain ? Non, c'est une religion, qui parle autant au cœur qu'à la raison. Pas de mystères. Les prières ne sont que les remerciements élevés vers Dieu par l'homme heureux de vivre ! Le Judaïsme ! c'est l'observance de la loi de Moïse, loi morale, loi sociale plus peut-être que religieuse. C'est cette loi que bien peu connaissent et apprécient qui par son origine divine donnera le bonheur à l'humanité. Il faut lire le livre admirable de M. le commandant Armand Lipman : *La Loi de Moïse commentée par un croyant du XX^e siècle*, qui fait le parallèle entre la Torah et nos codes modernes. Et l'on ne peut manquer alors de trouver que pour l'époque, cette Loi est un modèle du genre qui n'a pas encore été égalé.

Je ne m'étendrai pas sur la Loi, car ce serait trop long. Ce qu'est le Judaïsme ? Voici la réponse du rabbin Hillel : Un païen se rendit un jour chez Hillel et lui dit : « Convertis-moi à la condition de m'enseigner toute la loi pendant que je me tiendrai sur un pied.— Et le Rabbi de répondre : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ; c'est toute la Loi ; le reste n'en est que le commentaire ! ».

Le Juif Errant cependant parcourt le monde et les temps messianiques ne viennent pas. Mais le Juif Errant ne le sera pas toujours. Il retournera vers le Mont des Oliviers et la Loi de Justice et la Loi d'Amour régneront par le monde, et Israël, peuple de pontifes, officiera sur la Montagne Sainte. Il sera le prêtre de la religion nouvelle, universelle, sans rite ni forme, religion qui ne sera que la communion directe avec Dieu et aussi la communion de

l'homme avec l'homme dans la justice et la charité. Et alors l'homme ne sera plus un loup pour l'homme. Mais le Sabbat sera observé par tout l'univers, la paix et la félicité s'étendront sur la terre comme dans le cœur de l'homme. Toutes les nations seront appelées à la divine communion, car l'homme, comme l'Eternel, est Un. Et suivant la parole de Michée, « il arrivera que dans la suite des temps la montagne de la Maison de l'Eternel sera fondée sur le sommet des montagnes et que les peuples y afflueront. De leurs lances ils formeront des serpes et l'on n'apprendra plus la guerre. Ils habiteront chacun sous la vigne et sous son figuier il n'y aura personne pour les troubler ».

« Tous ceux qui garderont le Sabbat et qui persévéreront dans mon alliance, je les réjouirai dans ma maison des prières, car ma maison sera appelée une maison de prières pour *tous* les peuples ».

La mission d'Israël, dont la perennité du peuple élu est sans doute la meilleure preuve, sera terminée un jour, et alors le Temple étant rebâti, le Temple de toutes les nations, l'Homme-un élèvera vers l'Etre Suprême son cri de reconnaissance. Et les voix retentiront des cris d'allégresse : l'Eternel ramène Sion. « Eclatez ensemble en cris de joie, ruines de Jérusalem. L'Eternel découvre le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les nations : Et toutes les extrémités de la terre verront le salut de notre Dieu ! ».

Henri COHEN-BACRI

Conférence de M. Sion BÉCACHE

Professeur au Lycée d'Alger

La Palestine

Mesdames, Messieurs,

Parlons de la Palestine. Mais, me direz-vous, pourquoi chercher un sujet aussi lointain ? N'en est-il pas de plus intéressant chez nous ? Et celle-ci comporte tant de motifs de mésentente aussi bien entre juifs eux-mêmes qu'entre juifs et non juifs ! Nous tenons davantage à l'estime et à la sympathie plus ou moins sincère de nos voisins immédiats qu'au moindre pouce de terre de cette Palestine qui nous vaut trop de soucis.

Permettez ! Avons-nous le droit, pour satisfaire à notre quiétude, superficielle d'ailleurs, de nous détourner d'une question aussi importante au point de vue mondial ? Je ne le pense pas : en Algérie, moins qu'ailleurs, en raison de notre tendance générale à nous écarter de toutes les idées qui peuplent l'horizon international ; nous avons le devoir ici d'élargir nos vues un peu étroites, et de nous passionner pour un idéal de savoir, toujours plus élevé.

Que nous le voulions ou non, la Palestine fait partie intégrante de l'âme juive, depuis 3.000 ans ; nous ne foulons plus la poussière de ce pays, mais nous y pensons constamment. A chacune de ses prières quotidiennes, le juif pratiquant l'invoque avec insistance, avec amour. Les mots qui la rappellent jaillissent spontanément de ses lèvres à chacune de ses fêtes : l'on peut dire que ses minutes en sont tissées ; mais c'est une Palestine de rêve, aérienne, qui n'a plus aucune racine terrestre. « Lechana Habbaa Birouchalayim » l'an prochain à Jérusalem, cette expression s'est usée à force d'être usitée ; et si vous secouez le taleth de l'homme en prières pour lui faire entendre la formule qu'il vient de prononcer machinalement, si vous la concrétisez pour lui, il vous regardera hébété puis vous en voudra de l'avoir tiré de son rêve : cette formule magique assouplit son esprit, lui permet d'éviter l'effort. Ne vous y fiez cependant pas : il suffira d'un rien pour réveiller l'activité latente de cette idée force : et les exemples des messies successifs qui ont remué les masses juives dans

notre histoire sont là pour témoigner de la puissance effarante de ce mot.

Même pour le juif tiède, même pour l'incroyant, ce mot réunit en lui tant de sentiment que l'on reste stupéfait parfois d'en voir l'explosion chez certaines personnes qui paraissaient bien éloignées de leur origine.

Nous n'ignorons pas qu'à chaque génération il s'est élevé des hommes pour souhaiter la substitution de la langue du pays à l'hébreu dans la plupart des prières, pour désirer la disparition dans le rituel de toutes les allusions au messie et à la restauration de la Palestine : tels David Friedlanier et Israël Jacobson, ces disciples outranciers de Mendelsohn en Allemagne, tels Manuel Cohen, Terquem et Gerson Levy, leurs pâles imitateurs en France, d'autres encore en Amérique et ailleurs : mais ces champions d'une dissolution intégrale n'ont jamais réveillé d'écho dans les masses juives ; au reste, l'histoire nous apprend qu'une action pareille n'a jamais de chances d'aboutir ; elle a produit des chrétiens sous l'impulsion d'un St. Paul, des musulmans sous l'impulsion d'un Mahomet, mais les Juifs sont demeurés fermes sur leurs positions. Les arguments pour ou contre la Palestine sont tellement complexes et aussi tellement affirmatifs qu'il est nécessaire à un esprit pondéré de se faire sa propre opinion.

Nous avons donc intérêt à préciser ce que couvre ce mot Palestine, ce qu'il signifie, ce qu'il représentait dans le passé, ce qu'il représente à l'heure actuelle, ce qu'il pourrait être dans l'avenir. Notre satisfaction sera grande d'avoir pu rendre plus nette cette notion qui défraie actuellement toutes les conversations internationales et alimente les discussions interconfessionnelles.

Nous nous placerons sous le signe monothéiste et nous espérons vous convaincre que l'intérêt comme la tradition des fractions monothéistes les poussent à s'entendre et à s'accorder des concessions réciproques même sur ce point.

Qu'est-ce que la Palestine ? Ce terme, primitivement Syrie Palestine, nous vient des Grecs qui étendirent à toute la contrée le nom des Philistins habitants de la côte, avec qui ils étaient en contact. La Bible fait bien la différence entre érets Pélichtime et érets Que-naan qui indiquait la région au Sud du Carmel.

C'est cette dernière que nous désignons actuellement sous le nom de Palestine.

La région Palestienne est bien délimitée ; à son extrémité orientale, la Méditerranée s'arrête devant une côte presque rectiligne, allant du Nord au Sud sur environ 600 Kms : c'est la côte de Syrie. Dans

sa partie centrale, cette côte est bordée par une haute chaîne de montagnes, le Liban (Lebanon), dévalant en pentes rapides vers la mer. Parallèlement à cette chaîne, et à l'intérieur des terres, court une autre ligne de hauteurs, l'Antiliban, séparée du Liban par la haute et large vallée de Célesyrie ou El Beqaa et terminée au Sud par le mont Hermon (2.759 m). Au Sud de cette gigantesque borne, à l'endroit où cessent les deux chaînes de montagnes, commence la région Palestinienne qui mesure environ 240 Kms du Nord au Sud et qui présente, à peu de choses près, la même disposition en ligne verticale que l'Algérie en ligne horizontale.

L'expression biblique « Middane âd bércheréba », de Dan jusqu'à Beercheba indique les limites extrêmes du pays. Dan aujourd'hui Tell Elgadi, s'élevait au pied du Hermon que nous venons d'indiquer, auprès d'une des sources du Jourdain ; la limite méridionale était le Ouadi Elghazi qui coule un peu au sud de Ghaza et passe à Bir Esseba'a (Beerchebâ). A l'ouest, le pays est limité par la Méditerranée, à l'est et au sud par les solitudes du désert de Syrie et du désert d'Arabie, frontières imprécises mais plus efficaces même que les flots de la mer pour protéger la contrée contre les grandes armées conquérantes.

Sa superficie est d'environ 27.000 Kms² ; celle de la Belgique est de 29.500 Kms², celle de la France 529.000 Kms² ; l'Algérie a 670.000 Kms².

Par sa situation, la Palestine était un anneau indispensable dans la chaîne qui unissait les grands Etats civilisés de l'antiquité ; et d'autre part, elle était vouée à un isolement relatif.

Les deux principaux centres de la culture antique étaient la Babylonie et l'Egypte. Entre ces deux régions il y a des déserts où peuvent seules se risquer des caravanes bien armées ; un seul moyen d'éviter ces solitudes : les contourner par le Nord.

Partant de Babylonie on longeait l'Euphrate jusqu'au point où il est le plus rapproché de la Méditerranée, on suivait ensuite la bande de terres fertiles qui court du Nord au Sud entre la mer et le désert et qui constitue la Syrie, pour gagner sans difficulté l'Egypte ou l'Arabie du Sud.

La Syrie était la grande route prédestinée des conquérants, s'élançant d'Egypte pour pénétrer en Asie soit de Babylonie, d'Assyrie, de Perse, d'Asie mineure, d'Europe, pour mettre la main sur la vallée du Nil. La voie des marchandises était la voie des idées : dans cette région s'opérait le croisement des grands courants de pensée, d'art, d'industrie et de modes, venus de l'Egypte, des plaines de l'Euphrate

et du Tigre, de l'Asie antérieure, d'Arabie, de Chypre, des Cyclades de Grèce.

Nos anciens avaient raison de dire : « l'air de Palestine affine l'esprit ». Par contre-coup plus ces régions se peuplaient, plus elles excitaient les convoitises des conquérants. Elles furent de tout temps l'enjeu des compétitions entre les maîtres du Nil et ceux de l'Euphrate, que ceux-ci fussent Babylone, empire hittite ou Assur, Perse, empire grec d'Alexandre ou celui des Séleucides, Khalifés de Bagdad ou sultans de Stamboul, Méhémet Ali ou ennemis de 1914 - 1918.

Mieux encore, trois grandes routes internationales traversent le pays.

I. Celle qui longeait la côte très fréquentée dès l'antiquité et encore de nos jours.

II. Celle d'Egypte à Damas et à la vallée de l'Oronte en occupant la plaine de Jizréel et en gravissant le plateau Galiléen.

III. Celle, longeant les pays d'outre Jourdain à la lisière du désert et qui mène de Damas en Arabie et à Elat : c'est la route des pélerins de la Mecque.

Le pays de Canaan était ainsi entraîné dans le grand courant de la civilisation orientale comme il l'est dans le courant de la politique internationale. Il assure cependant à une partie des habitants un isolement relatif. Les grandes voies internationales désignées laissaient, en effet, en dehors de leur réseau de vastes espaces comme les montagnes d'Ephraïm et de Juda ou le pays de Galaad. Un autre trait résulte de la configuration du pays : c'est la division de la population en un certain nombre de groupes régionaux ayant chacun ses intérêts propres et son genre de vie distinct.

Le sol de la Syrie est un plateau calcaire émergé lors du bouleversement auquel le bassin méditerranéen doit sa naissance. A la fin de la période tertiaire il se produisit dans ce plateau la faille profonde qui forme aujourd'hui la Célyssie, la vallée du Jourdain avec le bassin de la mer Morte et qui se continue au sud par l'Arabie, le golfe Elanistique et la mer Rouge. Quatre zones courent parallèlement du Nord au Sud: la côte, le plateau à l'ouest du Jourdain, la vallée de ce fleuve, le plateau transjordanien.

I. La côte a trois aspects distincts : 1^o) au Nord du cap Ras ennaquoura, frontière actuelle entre le mandat français et la Palestine, les montagnes plus élevées et plus voisines de la mer ne laissent pas de place à des plaines permettant la culture en grand des céréales : le rivage, généralement rocheux, présente des baies et des rades propres à y établir des ports ; la population est vouée aux métiers de la mer et au négoce. Là, s'élevait Tyr, patrie du fameux Hiram,

l'architecte du temple de Salomon.

2^e du Ras ennaquoura au Carmel une petite plaine côtière longe les plages sablonneuses : les ports sont Akzib, Akko (Saint Jean d'Acre) et le havre moderne de Haïffa d'où partent les voies ferrées vers Mossoul et Bagdad et où aboutit le pipeline du pétrole. Ces 2 premières parties occupées par les Phéniciens ne le furent jamais par les Phéniciens ne le furent jamais par les Israélites. 3^e) Au sud du promontoire du Carmel le rivage devient à peu près rectiligne, bordé de dunes de sable : pas une rade naturelle. A grand'peine ont été créés quelques ports de débarquement artificiels tels que Jaffa et Gaza. Pas de marine, mais de vastes et fertiles plaines côtières du Saron au nord et de Philistie au Sud.

II. Le plateau à l'ouest du Jourdain est coupé transversalement par une large plaine basse, la vallée de Meguiddo ou de Jizréel qui fait communiquer la côte avec la haute vallée du Jourdain.

Donc trois régions naturelles dans cette zone : 1^e) une contrée montagneuse au nord de la plaine avec des sommets aux formes accidentées et des dépressions étendues : c'est la Galilée, riante contrée aux eaux abondantes. 2^e) La large plaine de Jizréel, clé stratégique de la Palestine ; les champs de blé y abondent, de même que les champs de bataille : rencontre de Meguiddo sous Thoutmès III et plus tard sous Josias, rencontre du Qichon au temps de Débora, bataille des monts Guilboa, où périt Saül, des cornes de Hattin lors des croisades, du Mt Thabor au temps de Bonaparte ; le col de Jizréel (à 123 m. d'altitude) ainsi que de nombreux autres donnent accès à la vallée du Jourdain et à la région du Damas. Cette plaine est bordée d'un chapelet de villes habitées dès l'âge de la pierre et fortifiées au moins depuis le 16^e siècle avant J... 3^e) au midi de la vallée de Jizréel se trouve la région appelée par la Bible « montagnes d'Ephraïm » et plus au Sud « montagnes de Juda », contrée à l'aspect sévère : sommets au profil arrondi, ne dépassant guère la ligne des crêtes (789 m. à Jérusalem, point culminant, Tel Aschour 1.011 m.). Torrents rares et généralement à sec, arbres très rares ; la pente qui descend vers le Jourdain est beaucoup plus abrupte que le versent ouest : très ravinée par les eaux de pluies, elle se prête à l'élevage mais elle est peu habitée. Les sommets et la pente occidentale mieux exposés aux vents humides venus de la mer offrent de bons terrains de culture. Les villes un peu importantes sont toutes sur le faîte du plateau : Shechem, Bethel, Jérusalem, Betléhem, Hébron ; la route principale du pays est obligée de suivre la ligne de partage des eaux, les pentes Ouest et Est étant très ravinées et malaisées à franchir.

III La vallée du Jourdain se creuse sur presque toute sa longueur au-dessous du niveau de la mer. Les 3 sources du fleuve jaillissent respectivement aux altitudes de 520 m, de 330 m, et de 154 m, mais le petit lac de Houlé que les 3 cours d'eau forment après leur réunion n'est plus qu'à 2 m. au-dessus du niveau de la mer. Le lac de Tibériade, anciennement mer de Kinnereth que le Jourdain traverse un peu plus au Sud est déjà à 208 m plus bas que les côtes de la Méditerranée ; et la mer Morte — appelée mer de la plaine, mer salée, mer orientale, lac Asphaltite — où se jette le fleuve est à la côte 393 m. 80 ; ce lac atteint jusqu'à 397 m. de profondeur ; la dépression est donc de 793 m. Le niveau de cette mer intérieure doit avoir beaucoup varié aux périodes glaciaires et interglaciaires ; les dépôts laissés sur les montagnes voisines montrent qu'elle a atteint jusqu'à 426 m. au-dessus de son étiage actuel. La géologie explique l'aspect de mort de ce lac par les dépôts de sel qu'il a faits sur ses rives en se retirant, et la richesse extrême de ses eaux en chlorure de magnésium (22 milliards de tonnes) en chlorure de sodium (près d 12 milliards de tonnes) et en autres matières solides (25 pour cent en tout) et par l'évaporation intense que produit la chaleur torride de ce couloir. Seuls quelques microbes comme celui du tétanos peuvent vivre dans ce milieu sursaturé de sel et qui devient actuellement un grand centre d'industrie chimique.

La vallée du Jourdain constitue une région à part. Au voisinage de ses sources, le fleuve traverse la contrée alpestre du Hermon, puis en amont du lac de Houlé une région de marais couverte de papyrus ; le lac poissonneux de Tibériade est entouré de terres fertiles mais désertes. Au-dessous du lac de Tibériade, changement brusque ; climat tropical : à Jéricho, la ville de palmiers, les dattiers mûrissent leurs fruits : aux abords de la mer Morte, certaines espèces d'oiseaux et de plantes ne se retrouvent qu'en Egypte et aux Indes. Cependant la plaine du Jourdain est un désert, le « Araba » ou steppe des Hébreux ; c'est que le fleuve ne se prête nullement aux irrigations, les berges qui le bordent ayant une hauteur de 15 m. environ. Dans toute la vallée du Jourdain il n'y a de végétation aujourd'hui qu'aux oasis de Beichan et de Jéricho, sans parler d'une espèce de jungle qui s'enchevêtre sur les bords immédiats du fleuve et qui servait de repaire aux lions.

Ce cours d'eau abondant mais non navigable sauf au moment de la crue est un fleuve mort et l'on n'a jamais rien entrepris pour le faire revivre.

IV. La Transjordanie : C'est un plateau immense à hauteur variable (600 m. au Nord et 1.000 m. au Sud), pendant exact et autrefois

continuation de ceux d'Ephraïm et de Juda : il s'en distingue par sa richesse en eaux courantes : il envoie au Jourdain et à la mer Morte de nombreux affluents qui découpent la table calcaire en autant de presqu'îles. Les 3 principaux affluents sont le Yarmouk ou Chériat el Mounadin, le Yabbok ou Nahr Ezzerqa et l'Arnon ou Ouadi elmodjib. Ce plateau présente 2 régions absolument distinctes, au point de vue géologique et géographique : le fleuve Yarmouk en marque la limite : au Nord du Yarmouk le terrain est volcanique donc très fertile surtout en blé ; une vaste plaine appelée aujourd'hui Djolâne (Gôlan chez les Hébreux) et Hauran (Anciennement Bachan) s'étend loin vers l'Est jusqu'au Djebel Hauran ou montagne des Druses. Au Sud du Yarmouk, le pays s'appelait montagne de Galaad ; eaux abondantes ; véritables forêts, vignes renommées ; mais la bande de terre fertile y est 3 ou 4 fois moins large qu'au Nord du Yarmouk : on sent le désert tout proche.

Le climat en Palestine ne comporte que 2 saisons : l'été, brûlant et l'hiver, pluvieux : le printemps ne se fait sentir que du 1er Avril au 15 mai. L'écart entre les températures de ces deux saisons est considérable sur les plateaux. A Jérusalem (Observations suivies depuis 1860) le thermomètre passe de 6°9 (moyenne de janvier) à 22°8 (moyenne d'Août). L'été est fort chaud ; le soleil passe dans ces contrées moins pour un bienfaiteur que pour un redoutable dévastateur. Ce climat fait aux habitants des conditions de vie assez douces pour le vêtement, le logement et l'alimentation. Il n'est pas amollissant ni déprimant, abstraction faite de la plaine brûlante du Jourdain. Grâce aux grands écarts de température entre les saisons comme entre le jour et la nuit, l'organisme conserve son élasticité et devient très endurant.

La Palestine est dans la zone des vents alizés ; elle connaît une alternance assez régulière de vents de terre et de brises de mer. Chaque jour le vent venu du large, donc de l'ouest, commence à souffler vers 9 ou 10 heures sur les côtes : à Jérusalem vers 15 heures, il y apporte en été un peu de fraîcheur : il baisse dans la soirée pour reprendre dans la nuit. Le vent d'Est, ou plutôt du Sud-Est, le qadim biblique, correspond au siroco (de l'arabe cherqui, oriental). Torride en été, glacial en hiver, il amène des déserts de Syrie et d'Arabie des nuages de fine poussière qui rendent pénibles la respiration, le moindre effort ; il dessèche les sources, brûle la végétation, provoque des tornades. La pluie est la grande bienfaisante. De novembre à avril, on distingue 3 périodes : celle du moré ou Yoré, c'est-à-dire des premières pluies, des pluies d'automne, qui permettent à la charrue de mordre dans le sol durci par la sé-.

cheresse de l'été — celle des grandes pluies d'hiver ou géchem — enfin celle du malqosh, la pluie du printemps, indispensable aux moissons et aux fruits pour affronter les ardeurs de l'été. Après avril, il n'y a plus que de la rosée, assez abondante.

Les orages sont plus rares et moins grandioses qu'en Europe ; les tremblements de terre sont aussi rares.

Il y a des volcans éteints dans le Djôlan et au centre du pays : tel le cheikh Iskander (518m) au Sud du Meguiddo. Le sol de la Galilée et de la plaine de Jizréel est, en partie, volcanique : deux coulées de lave traversent la vallée de Jizréel : dans l'une d'elles M. Schumacher a découvert un vase daté du 15 ème siècle avant J.

FLORE ET FAUNE

De tout temps, par la force des choses, la Palestine a été un pays de « labourage et de pâturage ». Le sol de la contrée fournit d'excellente pierre à bâtir (ex : la carrière dite grotte du coton à Jérusalem), de la terre à modeler ; il est très pauvre en métaux. Les gisements de cuivre les plus proches sont dans le Liban et en Edom ; on connaît une mine de fer près de Beyrouth (mentionnée par le géographe arabe Edrissi en 1154 après J. ; elle a été exploitée par les Turcs pendant la guerre 1914-1918) et une autre au Nord de Yabboq.

L'élevage se pratique seulement dans le sud du pays de Juda (le Negueb) en Transjordanie et sur les pentes dénudées qui descendent vers le Jourdain. Là, sont de nombreux troupeaux de petit bétail, moutons à queue grasse et chèvres aux oreilles pendantes. En Hébreu, le mot désignant le désert « Midbar » signifie étymologiquement pâturage.

L'élevage des bovins se pratiquait sur une échelle beaucoup plus grande qu'actuellement. Les porcs sont élevés par les Européens. Les bêtes de somme employées sont l'âne, le mulet et le chameau, ce dernier surtout chez les Bédouins des déserts. Le cheval s'y rencontre mais plus rarement. Les chiens errent souvent sans maître, de même que les chats, sauvages pour la plupart, comme dans tous les pays orientaux.

En fait d'animaux sauvages, la variété des espèces y est grande : le pays au nord de la plaine de Jizréel appartient à la région paléo artique, la Palestine méridionale étant comprise dans la région éthiopienne. Parmi les représentants de la région du nord, mentionnons : le chevreuil dans le Carmel, le point le plus avancé vers le Sud où son existence ait été observée jusqu'ici ; le daim, l'ours que l'on rencontre en Galaad et au pays de Bashan ; le blaireau très commun dans le nord et qui se trouve jusqu'aux environs de Jaffa

et de Jérusalem ; le lion se trouve surtout dans les oasis de la vallée de Jéricho.

Les représentants de la faune Ethiopienne, au Sud, habitent les steppes et les rochers. Parmi les félins, la panthère se rencontre rarement aux environs de la mer Morte et en Galaad ; le lion a disparu, le sanglier est répandu presque partout, même dans le désert, mais ni les musulmans, ni les chrétiens indigènes n'en mangent la chair.

Les gazelles, très nombreuses, ont une chair recherchée : le bouquetin se trouve au pays de Moab et dans les gorges de la mer Morte.

Différentes espèces de souris dont la jolie petite gerboise du désert, le loup, plus petit que celui d'Europe, le chacal, enfin l'hyène ; les chauves-souris d'espèces variées peuplent les nombreuses cavernes.

Une foule d'oiseaux de passage traversent le pays ou y passent l'hiver, comme le coucou qu'on entend au printemps. La cigogne, la grue vivent en bandes considérables dans les plaines du littoral et de Jizréel. Parmi les gallinacées, outre la poule il existe partout une espèce de perdrix fort belle et dans le voisinage de la mer Morte une petite perdrix grise propre au désert. Le canard vit à l'état sauvage ; le pigeon ramier, la caille pullulent.

L'aigle et le vautour sont connus dans les contrées désertes ; le hibou peuple les ruines nombreuses, le corbeau compte 7 espèces différentes : le rossignol de Palestine (Boulboul) ressemble à la grive. Parmi les reptiles, les serpents sont très nombreux (33 espèces) et il n'en manque pas de venimeux, les accidents sont pourtant rares ; 44 espèces de lézard ; la tortue de terre et une petite tortue d'eau.

Le Jourdain et le lac de Tibériade abondent en poissons excellents dont on a observé 43 espèces parmi lesquelles le barbour des arabes, un poisson qui crie. Les abeilles vivent à l'état sauvage dans les anfractuosités des rochers ; on en élève aussi dans des vaisseaux de grès de forme cylindrique. Grosses guêpes, frelons et moustiques ne sont pas à craindre ; un grand fléau pour les campagnes, ce sont les sauterelles qui anéantissent souvent les récoltes.

La flore du pays est différente selon les régions : sur le littoral, se trouve la flore de la Méditerranée, donc semblable à celle de l'Algérie, de l'Espagne et de la Sicile : tulipes, anémones, lauriers roses, myrte, pins d'Italie, oliviers ; sur les pentes orientales des montagnes et plus avant dans l'intérieur, c'est la végétation des steppes de l'orient : nombreux petits buissons gris et épineux, quantité d'espèces de chardons singuliers en été, groupes clairsemés d'arbres sur les

montagnes, de chênes au feuillage épineux, de pistachiers, etc. : ça et là des conifères peu nombreux : cèdres, genévrier, cyprès, pins, tamaris, peupliers chênes à noix de galle, chênes verts, térébinthes.

La vallée du Jourdain a une végétation subtropicale qui rappelle celle de la Nubie et celle de l'Abyssinie, l'acacia seyal à forme de parasol, la moringo aptera (bâne des arabes), le papyrus antiquorum. La principale ressource du pays est l'agriculture ; l'orge, le froment, l'épeautre, le millet, le lin, le maïs, les haricots, les pois, les lentilles.

Dans la Judée, dans la plaine de Saron, le froment rapporte en moyenne 10 fois, l'orge 17 fois le montant des semaines, plus encore dans certaines parties bien cultivées.

A côté du blé, les grandes cultures sont l'olivier, la vigne, l'oranger, le figuier, le mûrier. Les plantations d'oliviers augmentent constamment : l'huile en était déjà appréciée à la cour des pharaons. La vigne était jadis plus développée encore que de nos jours : on retrouve des restes de pressoirs et de terrasses jusque dans des lieux aujourd'hui arides. La vigne, produit national, figurait sur les monnaies juives. Il y avait des crus célèbres. La viticulture nulle à l'époque arabe s'est constamment développée dans ces dernières années ; on prépare beaucoup de raisins secs. De plus, on utilise les raisins, les figues et autres fruits à la fabrication d'un sirop cuit appelé dibs. Le mûrier à fruits blancs sert à l'élevage des vers à soie, le figuier fournit un aliment apprécié. Les oranges de Jaffa et de Sidon son célèbres. Le sésame se cultive dans la plaine de Jizréel. Le cactus, le poirier, le pommier, le grenadier, le dattier, le citronnier, le caroubier, le pêcher, l'amandier s'y rencontrent abondamment. On extrait de la soude des plantes alcalines, qui sert aux savonneries. Parmi les légumes, citons : le concombre très succulent, la laitue, les oignons d'Ascalon qui nous sont parvenus sous le nom d'échalotes, les melons qui deviennent très gros, l'aubergine et le bamiyé ou gambo ; artichauts et asperges croissent à l'état sauvage ; la culture de la pomme de terre se répand : les truffes du désert sont délicieuses. Les produits les plus célèbres de la contrée sont le baume, le miel, la gomme adragante, la pistache, les amandes, le ladanum.

Le sol de la Palestine a-t-il été autrefois beaucoup plus productif qu'il ne l'est aujourd'hui et a-t-il pu nourrir une population quintuple, peut-être décuple de celle qu'on y trouve actuellement ? La question est très controversée.

Il est indéniable que les cultures ont été, à certaines époques, beaucoup mieux aménagées que de nos jours. Grâce à des adductions d'eau, des territoires actuellement revenus à l'état de steppe,

avaient été alors conquis sur le désert, comme le prouvent les nombreuses ruines qu'on rencontre en pleine steppe. Mais les ressources du sol ont-elles été plus abondantes ? Le climat s'est-il modifié ?

La productivité du sol tient à l'abondance des eaux et celle-ci est en rapport avec le développement des forêts. La Palestine a-t-elle été un pays boisé ? Quand on avait besoin de bois de construction de grandes dimensions, on le faisait venir des forêts du Liban, alors très étendues. Il y avait des forêts en Palestine, on connaît une petite ville appelée « Qiryat Yearim », la cité des forêts et une montagne des forêts. Ezéchiel représente la Judée sous l'image d'une forêt dans la campagne (21-2) : mais c'étaient sans doute des fourrés d'arbustes et de buissons, plutôt que des bois de haute futaie. La jungle qui borde le Jourdain est qualifiée de forêt.

M. Benzinger évalue la population qu'a pu nourrir la Palestine ancienne, c'est-à-dire la moitié de la vraie Palestine, au double de celle de la Terre Sainte actuelle, c'est-à-dire à 1.200.000 âmes environ, soit 40 à 45 habitants par kilomètre carré (Belgique 220, Algérie 10).

DIVISIONS POLITIQUES

Sous la domination turque, la Palestine faisait partie de la Syrie qui était divisée en six gouvernements, le territoire propre de la Palestine se trouvait réparti entre diverses provinces : 1^o les deux sandjaks ou préfectures de Aka (Acre) et de Naboulous (Naplouse), dépendant du vilayet ou gouvernement général de Beyrouth; 2^o les deux sandjaks du Hauran et d'Elkârak (régions reculées de l'intérieur), dépendant du vilayet de Souriya (Syrie cap. Damas) ; 3^o le sandjak autonome d'Elkouds relevant directement de l'administration centrale à Constantinople.

Depuis la guerre 1914-1918, la Palestine, colonie de la Société des Nations, a été écartelée en trois tronçons ainsi que la Pologne l'avait été par le traité de 1795 : I. — La Palestine proprement dite, soumise au mandat britannique, a pour limite : à l'Ouest, la Méditerranée, depuis Ras-Ennaqoura entre Tyr et Akzib jusqu'à la frontière égyptienne ; à l'Est, le Jourdain ; au Nord, une ligne droite conventionnelle partant de Ras-Ennaqoura et aboutissant au lac Houlé ; au Sud, les déserts du Nord de l'Arabie. II. — La partie Nord de la Palestine, intégrée dans la Syrie soumise au mandat français et comprenant notamment les sources du Jourdain et le nord de la Galilée. III. — La Transjordanie attribuée au royaume d'Irak où règne l'émir Fayçal. Sur les 2 millions d'hectares de la Palestine anglaise, près de 700.000 hectares de terres propres à la culture intensive ne sont nullement utilisés de l'aveu du gouver-

nement britannique à la Chambre des Lords et 600.000 hectares sont cultivés d'après les méthodes primitives des fellahs arabes. A noter que dans les 2 millions d'hectares, nous n'avons pas compté 700.000 hectares, étendue du district sud de Beersheba, dont une bonne partie pourrait être utilisée.

La population de ce pays s'élève actuellement à 700.000 habitants, dont 180.000 juifs ; parmi ceux-ci, la population paysanne compte 45.000 âmes. Les juifs se divisent en Sepharadims et en Achkénazims. Recrutés parmi les anciens juifs chassés d'Espagne ou les juifs de Turquie, de l'Afrique du Nord et des pays arabes, les Sepharadims ou juifs espagnols sont les plus anciens dans le pays ; primitivement, ils étaient les plus nombreux et les plus considérés : leur kolélim ou missi dominici faisaient de fructueuses quêtes dans toute la Diaspora, quêtes qui entretenaient les Yechibot ou écoles talmudiques des quatre villes principales : Jérusalem, Hebron, Tibériade et Safed. Cette dernière ville devint un centre florissant de kabbalisme.

Parlant l'arabe et l'espagnol, ces juifs avaient pris complètement les mœurs du pays. Puis vinrent les Achkénazims avec leur patois judéo allemand, le Yidich. Ils ne vécurent d'abord, comme les Sepharadims, que des dîmes perçues sur les juifs de la Diaspora ; mais sous l'influence des événements extérieurs : persécutions de Russie, de Roumanie, de Perse, du Yémen, mouvement de hibbat sion, intervention du baron Edmond de Rothschild qui investit une centaine de millions de francs-or dans le pays, création de la ferme école de Miqvé Israël, près de Jaffa, par l'Alliance Israélite Universelle, le courant d'immigration juive alla en s'accentuant, amenant des forces jeunes, actives, qui se rendaient en Palestine non plus pour prier, ni pour peupler les Yechibot de fantômes amaigris, ni pour mourir, mais pour y revenir à une vie saine, naturelle. Le célèbre Benyehouda y fit revivre une plante que l'on croyait desséchée, l'hébreu. Ce romantisme en action ne pouvait plaire à l'esprit des anciens qui n'attendaient que de leurs prières la transformation messianique de la Palestine et de la situation des juifs : à ce sentiment, s'ajoutait la crainte fondée de se voir concurrencer pour la répartition des fonds prélevés sur les juifs de l'exil et celle non moins sérieuse de voir ruinée dans le public la physionomie du juif penché sur ses livres et sur les ruines de son pays, physionomie seule capable de toucher les cœurs des hommes généreux et d'ouvrir leur portefeuille. Exaspéré par l'accueil des ancêtres, le nouveau yichoub — jeunesse oblige — alla quelquefois un peu loin dans sa riposte. Mais le temps fait son œuvre et rapproche ces deux catégories.

comme il rapproche les juifs venus là des différents points cardinaux.

Les 90.000 chrétiens qui vivent dans la Palestine actuelle représentent une mosaïque de sectes diverses dont les plus importantes en nombre sont la catholique romaine et la catholique grecque. Les catholiques grecs ou romains orthodoxes parlent l'arabe et l'emploient dans le service divin : cependant le clergé supérieur, uniquement composé de grecs étrangers, ne célèbre la messe qu'en grec ; le patriarche grec de Jérusalem étend sa juridiction sur tout le pays ; un certain nombre d'évêques (métropolitains ou matrans) lui forment une espèce de cour dans son couvent de Jérusalem ; les évêques d'Acre et de Béthléhem demeurent dans leurs diocèses.

Les Grecs sont connus comme très fanatiques et leur haine s'en prend aux latins beaucoup plus qu'aux protestants ; mais ils n'ont plus l'influence russe pour les soutenir ; ils emploient du pain levé dans la consécration ; leurs moines ne mangent pas de viande ; ils ont conservé le calendrier grec.

L'église syrienne jacobite se rapproche en plusieurs points de l'église grecque, mais elle est monophysite, c'est-à-dire que malgré la condamnation du concile de Chalcidoine en 451, elle ne reconnaît en Jésus que la nature divine, la nature humaine ayant été absorbée en lui par celle-ci ; la langue liturgique est l'ancien syriaque, le Targoum.

Les ecclésiastiques de l'église catholique romaine ou latine sont très supérieurs aux grecs et aux syriens. Rome a beaucoup fait pour affirmer son autorité en Orient, surtout depuis la disparition de l'influence russe ; elle a gagné à sa cause de nombreuses communautés grecques, syriennes et chaldéennes, en permettant à leurs prêtres de célébrer la messe dans leur langue (en grec, en arabe ou en arménien), de donner la communion sous les deux espèces, de garder leurs femmes s'ils se sont mariés avant leur ordination. On reconnaît là l'influence et l'esprit souple des Jésuites de Beyrouth qui ont su y fonder une université française dont il serait puéril de se dissimuler l'importance. Il existe un patriarcat latin à Jérusalem et un délégué apostolique à Beyrouth. Parmi les latins, comptons encore les moines francs étrangers qui ont, depuis long-temps, de nombreux couvents en Palestine. L'ordre des franciscains y est particulièrement prospère et comprend en général des Italiens et des Espagnols, rarement des Français.

On a souvent fait courir le bruit que le pape se rendrait en Palestine accompagné de cardinaux et d'évêques : l'événement ne nous étonnerait pas, étant donné la vogue nouvelle de la Palestine.

L'église protestante doit son existence aux missions anglaises et allemandes.

Les musulmans comptent en Palestine 450.000 adeptes, dont peu de Turcs, la grande majorité étant arabe. Cette population arabe se divise en sédentaires (hadars) et en nomades (bedou) : on ne peut plus distinguer chez les hadars, les divers éléments dont se compose la population : ils sont tous arabisés. Une classe sociale y émerge, celle des Effendis ou nobles qui correspondent à peu près à nos coloughlis d'Algérie. Les bédouins de pure race arabe sont des tribus errantes et à demi sauvages, vivant sous des tentes de poil de chèvre noir, possédant d'immenses troupeaux de brebis et de chameaux, vivant misérablement de pain et de lait, très ignorants même en fait de religion ; chaque tribu a à sa tête un cheick qui n'exerce en tout temps qu'un pouvoir limité. La guerre remplit l'existence des hommes : querelles pour la possession des pâturages ou des sources, querelles pour l'exercice de la loi du talion, la vendetta, la seule vraiment reconnue. La lutte est constante entre les sédentaires et les nomades ; pour avoir la paix, les premiers préféraient souvent payer la « fraternité » (Ikhououé), c'est-à-dire un tribut en grains à leurs rapaces voisins ; le mandat anglais n'a pas encore fait cesser complètement cet état d'esprit. Ces tribus sont paragées en deux camps, l'un formé par les Anézé qui émigrent en hiver du côté de l'Arabie centrale ; ce sont les plus puissants ; leurs quatre tribus principales comptent environ 30.000 âmes ; l'autre composé des tribus qui restent toujours en Syrie et qui se subdivisent en ahl echchemal ou gens du Nord et ahl al kibli ou gens du Sud, au Sud de la mer Morte.

Tel est l'état de la Palestine à l'heure présente. L'histoire qui s'y tisse de nos jours est très importante pour la civilisation humaine. Le mandat palestinien, définitivement ratifié le 24 juillet 1922 par la Société des Nations, contient des garanties de droit international propres à assurer la construction d'un foyer national par le peuple juif en Palestine. Dans l'existence, tout ce qu'on obtient n'est jamais que précaire et passager : chaque position acquise est sans cesse reperdue ; faut-il pour cela ne rien entreprendre ? Pouvons-nous arrêter la marche des événements, leur logique inexorable ? Pendant 3.000 ans les regards de tous les monothéistes se sont tournés vers un pays ; les hébreux d'abord, les chrétiens et les musulmans ensuite, ont fait de la contrée baignée par le Jourdain, le centre de leurs aspirations. Nous sommes donc entraînés à rechercher les uns et les autres non seulement l'intérêt bien compris du pays pour le rendre digne de notre idéal, mais encore la réalisation pratique de

notre raison d'être, de notre civilisaton monothéiste ; si des intérêts égoïstes nous empêchent les uns et les autres de suivre la voie droite qui s'impose à nous, les événements se chargeront de nous y ramener au moyen de mille souffrances. Tâchons de les éviter. Examinons donc le problème en toute conscience.

L'histoire nous enseigne que les hébreux ont besoin de se sentir sur cette terre pour développer en toute indépendance leur pleine personnalité et, par là, porter au maximum leur contribution à l'humanité ainsi que doit le faire chaque famille de la race d'Adam ; ils y ont vécu après Moïse et ce fait nous a valu le merveilleux cycle biblique ; ils y sont revenus après les 70 ans de captivité de Babylone et ont produit le poème épique des Maccabées et la physionomie de Jésus, reflétée par Mohamed six siècles plus tard, car sans l'un, l'autre n'aurait pas existé. Qu'ont fait les idolâtres qui les y avaient précédés ? Qu'y ont fait les Romains païens de 70 à 336 ? Et les Grecs chrétiens de 336 à 636 ? Et les Musulmans de 636 à 1099 ? Et les Croisés de 1099 à 1291 ? Et les Musulmans encore de 1291 à 1914 ? Tous disposaient pourtant d'une puissance peu commune ; malgré cela, toutes ces périodes ne sont remplies que de cris de guerre, d'assassinats, de pillages, toutes sortes d'horreurs qu'aucun rayon de lumière civilisatrice ne vient éclairer. Ce n'est pas que je veuille faire l'apologie de l'hébraïsme ; lui aussi a connu les luttes fratricides entre les différentes tribus, puis entre les royaume d'Israël et de Juda, puis entre les différentes sectes : pharisiens, sadducéens, hellénistes, zélateurs, etc. Mais si, d'une main, ils ont brandi l'épée, de l'autre ils ont écrit des poèmes gigantesques qui ont mené l'humanité au progrès moral que nous connaissons.

Après la crise guerrière que nous venons de traverser, pouvons-nous croire à l'efficacité du bellicisme pour notre spiritualité ? Nous demeurons persuadé qu'ayant leur neutralité assurée par leurs frères musulmans et chrétiens, n'étant plus préoccupés de défendre ni leur existence en tant qu'individus, ni leur sécurité en tant que communauté, les hébreux pourraient trouver en eux-mêmes des formules nouvelles qui régénéreraient le monde moral.

En tout cas, c'est une expérience que le simple bon sens conseille d'entreprendre avec loyauté. D'où proviennent les objections ? D'abord des hébreux eux-mêmes : ils se sont acclimatés définitivement dans différents pays, leurs descendants y ont été enterrés et ils éprouveraient une véritable souffrance à se séparer de leurs patries, souffrance pareille à celle qu'ont éprouvée leurs ancêtres lorsque les Romains les arrachèrent à la Palestine. Au nom de quelle loi les obliger à quitter leur foyer, leur patrie pour un pays inconnu

où tout est à faire ? Pourtant, sans l'hébraïsme, le monothéisme est un corps sans tête. Faciliter ce retour à ceux qui le désirent est un devoir impérieux pour tout monothéiste vraiment conscient.

Chrétiens, vous avez une dette envers la civilisation hébraïque ; faites les sacrifices nécessaires à ce nouvel exode ; préparez les terres et les bâtiments qui doivent recevoir vos frères hébreux en Palestine ; favorisez la culture hébraïque dans tous vos pays pour créer un lien entre vous et les futurs colons ; chrétiens, votre civilisation est monothéiste comme la nôtre qui l'a précédée ; malgré vos efforts, malgré les nôtres, malgré ceux de nos frères musulmans, les deux tiers de l'humanité sont encore polythéistes ; le reste tend à le redevenir. Secouez le paganisme qui étreint encore vos populations ; ne souffrez plus qu'un chrétien se croie le vengeur obligé d'un Dieu d'amour et de douceur. Jusqu'à quand laisserez-vous des inconscients assimiler votre Dieu à Molech ? Que ne retenez-vous certains versets de la Bible ? N'y est-il pas dit que le temple futur de Jérusalem doit servir de temple à tous les peuples de la terre ? Au nom de quelle justice, humaine ou divine, écarteriez-vous le seul peuple hébreu de son berceau ? Oubliez-vous le Verbe qui a dit « mon Père pardonnez-leur » ? Ce que les Romains ont ravi aux pères, chrétiens, rendez-le aux fils, à vos frères.

Et vous, musulmans, votre monothéisme, le nôtre, où en est-il ? Vos peuples stagnent ou rompent avec vos traditions : laissez donc les juifs cultiver leur terre, les souvenirs d'Abraham, leur ancêtre, à qui vous devez la Kaaba de la Mecque. Votre amour-propre n'est pas en jeu. Les 500.000 arabes de la Palestine n'en sont ni les maîtres, ni les autochtones. Vous ne renonceriez donc ni à un pouvoir, ni à un héritage. Sans l'action des juifs de Yathrib auprès des Aus et des Khazradji, ceux-ci auraient-ils accueilli le prophète ? Ne vous ont-ils pas inspiré la grande fête d'Achoura ? Faut-il vous rappeler les recommandations d'Allah de bien traiter les « peuples du livre » ? Inspirez-vous de la véritable doctrine coranique qui est de détruire l'idolâtrie.

Vous tous, monothéistes, prenez garde : votre civilisation est en déclin ; votre société se meurt par vos propres divisions plus que par le mordant de vos ennemis ; vos cruautés réciproques vous seront fatales.

Unissez-vous, aidez les plus faibles d'entre vous à vivre conformément à leur loi. Détruisez l'ignorance que Dieu a en horreur. Inondez l'univers de la lumière de la science. Réalisez la promesse divine : que Sion renouvelée devienne le centre de ralliement universel et que les Hébreux en soient les gardiens fidèles et hospitaliers.

SION BECACHE.

Conférence de M. Elie GOZLAN

MEMBRE DU CONSISTOIRE

Croyances et Pratiques Religieuses annamites indochinoises

Je n'ai pas la prétention de dresser devant vous un état complet et précis de tous les cultes qui existent en Indo-Chine annamite, ni de vous faire part de toutes les pratiques qui s'exercent sur le sol de cette Colonie que touchèrent, depuis le 15^e siècle, les missionnaires catholiques, espagnols, portugais, français — et dont nous commençâmes la conquête sous Napoléon III.

Quelques mois de séjour ne peuvent, en effet, permettre, même au plus curieux, au plus pénétrant des observateurs, de saisir l'âme asiatique, à la fois naïve, fine, craintive, souvent réservée, dissimulée peut-être.

Et, s'il m'est donné de narrer des faits, des gestes, de rapporter des propos, de retracer quelques scènes typiques de ces belles contrées, je le dois à leurs hôtes charmants et prévenants : vieux broussards, commerçants, fonctionnaires métropolitains et annamites, qui, aimablement, m'ouvrirent leurs hospitalières demeures, me firent profiter d'un beau savoir, d'une saine érudition, d'autant plus admirable qu'elle se paraît d'une profonde modestie.

Ah ! les belles heures passées en leur aimable compagnie. Que ma reconnaissante et affectueuse pensée aille vers eux ce soir.

Sans doute ce que mes sens ont directement perçu viendra-t-il appuyer mon exposé, mais, sans le secours précieux de ces amis généreux qui m'accordèrent souvent le meilleur de leur temps et de leur intelligence, sans les travaux sérieux et profonds d'écrivains qui ont étudié de près l'Indo-Chine et ses mœurs, aurais-je saisi le sens, et la portée de certains faits ?

Bien des choses seraient demeurées pour moi des énigmes, et, j'en aurais souffert, tant l'esprit a soif d'exacte compréhension.

Par les élans de l'âme vers le grand principe Créateur, les philosophes, les humanitaires ont pu communier en de mêmes pensées, en un même idéal, et, quel qu'ait été le système qu'ils déter-

minèrent, les règles de conduite qu'ils fixèrent, sentiers, routes et chemins devraient aboutir à la grande avenue qui mène à la vaste clairière de la Vérité..., mais de même que l'humble mortel Indo-Chinois ne peut, ni ne veut songer à s'écartier des sentiers qu'il bat, à s'éloigner de la hutte qui l'abritera le soir, à savoir où mène le grand ruban blanc que traversent en vitesse des automobiles, qu'ébranlent de lourds camions, l'Indo-Chinois, même très instruit et philosophant parfois, ne cherche pas à s'affranchir des contingences, de ses coutumes et croyances et ne permet pas à sa pensée de prendre un vol vers des sphères où plus de clarté l'illuminerait.

Une idole au visage humain, sereine comme Bouddha ou souffrante comme Jésus, voilà le terme de la conception divine. Des yeux faits pour ne pas voir, même enchassés de pierres précieuses, des oreilles pour ne pas entendre, ce sera pour longtemps, très longtemps encore, toujours peut-être, l'Idéal religieux des populations Indo-Chinoises et Asiatiques, mais voyons de près :

L'Indo-Chine semble être la terre de Bouddha. Sur une populations de près de 18 millions d'habitants voués aux cultes asiatiques, on compte environ 1/2 million de catholiques, 150 à 200.000 indous, musulmans ou brahmanistes, 10.000 protestants, pas de juifs.

Quand on demande à un annamite quelle est sa religion : — Je suis Bouddhiste — répond-il ordinairement. Mais, chez lui, dans la salle principale se dresse l'autel des ancêtres; il pratique donc le culte de ces derniers. Et, il nous est arrivé de trouver sur certains de ces autels une statue de la Vierge Marie, ou celle de Saint-Joseph, ou celle de Jésus en croix, sur d'autres une Bible. L'annamite peut donc être encore catholique ou protestant.

Des annamites instruits qui nous firent le grand honneur de nous recevoir accomplissaient certains rites confucéens tout en pratiquant une ou plusieurs autres religions; et, dans les campagnes, il nous a été donné souvent de constater que les paysans conservaient un font de naturisme et d'animisme semblant appartenir aux rêves d'une primitive humanité...

Nos arrières grand'mères, nos grand'mères peut-être, n'ont-elles pas été les esclaves de ces mêmes pratiques ?

Le bouddhisme annamite dérive du bouddhisme chinois.

Au VI^e siècle avant Jésus-Chris, dit-on, naquit dans l'Inde près de Bénarès Siddartha Gautama, fils de roi de la famille des Cakyas qui, époux de la plus belle des reines, père du plus délicieux des enfants, délaissa à 29 ans : fortune, amour, tendresse,

bien-être pour se consacrer à la vie religieuse sous le nom de Cakia Mouni. (Cakya le Solitaire).

Six années de privations, d'errance, de méditation lui firent connaître la vérité, et, sous le nom de Bouddah, il prêcha la nouvelle doctrine du renoncement. Jusqu'à l'âge de 80 ans, âge auquel il se fondit dans le Nirvâna, (la Béatitude), il proclama : l'interdiction de philosopher, la prohibition des sacrifices, l'inutilité des austérités...

« Ni philosophie, ni rites, ni macération, mais la fermeté d'une discipline pratique. »

« Il y a deux extrêmes disait-il dont il faut que s'éloigne l'homme qui mène la vie de l'intelligence. »

Les uns s'adonnent aux plaisirs et ne cherchent que la jouissance. Ces êtres là sont vils, leur conduite est ignoble et vaine.

Les autres s'adonnent aux mortifications, il n'est rien dont ils ne se privent; leur conduite est triste et vaine elle est indigne de qui veut arriver à l'intelligence.

De ces deux extrêmes, le parfait se tient éloigné, il a découvert la voie du milieu qui mène vers la lumière et par quoi on parvient au repos, à la science, au Nirvâna.

Cette voie sacrée a huit branches : foi pure, volonté pure, parole pure, action pure, conduite pure, aspiration pure, mémoire pure, méditation pure.

L'homme souffre, il doit s'évader de la souffrance par la culture intérieure :

« Douleur est la naissance, douleur la maladie, douleur la vieillesse, douleur la mort ».

« Vous êtes unis à ce que vous n'aimez pas : douleur; séparés de ce que vous aimez : douleur; désir non réalisable : douleur.

« Soif de puissance, soif de plaisir, soif d'existence sont à l'origine de la douleur et conduisent l'âme de renaissance en renaissance. »

En renonçant au désir, en bannissant le désir, on est délivré du désir, donc de la douleur et de ce fait, après la mort, c'est le repos définitif dans le Nirvâna, morale générale faite en somme pour être comprise par la foule des pauvres et des déshérités, comme par les âmes généreuses.

Le culte bouddhique a ordinairement une pagode « chua » dans chaque village ou par groupe de hameaux qu'habite un simple gardien.

Celui-ci reçoit des fidèles, qui viennent prier ou sacrifier, des

aumônes et des offrandes pour lui-même et pour l'entretien du temple. Quand la pagode est plus grande, elle a un bonze aidé par quelques bonzillons, tous vêtus d'une tunique bouton d'or ; des revenus en terre, en nature lui sont affectés...

Grandes ou petites les pagodes sont ordinairement faites sur le même plan.

A l'entrée, deux statues de saints ou d'animaux : lions, dragons, serpents, éléphants, gardiennes de la porte, un parvis pourvu de nattes et sur lesquelles les fidèles font leurs prosternations, et face à l'entrée du grand autel où de nombreuses statues représentent les saints du panthéon bouddhique.

Sur les côtés, dans les niches sont aussi des statues des bienheureux du bouddhisme.

Derrière le maître-autel et placé dos à dos de celui-ci, un autre autel dans une autre salle orné de la statue du saint-autel auquel le temple est dédié; c'est là qu'officie le chef des bonzes.

Derrière encore, enfin sont les dépendances, les chambres des bonzes, des voyageurs et pélerins, la salle de prières et des examens.

Dans toutes les pagodes l'office commence à la pointe du jour, les bonzillons allument des cierges, les bonzes disent des prières à haute voix, ensemble ou par des chœurs ; ils ont, pour la circonstance, revêtu sur leurs ordinaires une chasuble jaune ou à carreaux de couleurs vives.

A la plantation où nous nous trouvions, l'office avait lieu, tous les soirs entre 7 et 9 heures, après la rentrée des ouvriers de leur pénible travail quotidien, en même temps à la pagode bouddhiste et à la chapelle chrétienne situées à 20 mètres de distance l'une de l'autre.

En dehors des offices et des prières, les bonzes restent dans leurs cellules à lire ou à méditer ; tout travail manuel leur est interdit.

Au Cambodge, dans le temple d'Ankoor, au milieu de ces ruines grandioses, nous en vîmes qui, réunis, discutaient certains points de doctrine, d'autres faisaient l'éducation des bonzillons, et, deux fois par mois, nous a-t-on dit, ils passent ou font passer des examens.

La cuisine, l'entretien du bâtiment, la culture du jardin sont confiés à de jeunes orphelins, à des vieillards ou à de vieilles femmes qui ont voué leurs jours au service du bouddha.

Les fidèles viennent prier ou faire des prières à toute heure du jour.

Le gardien appelle un bonze dès l'arrivée de l'ouaille et le bonze sans se soucier de ce dernier et durant la consommation d'une petite bougie, marmone de très courtes prières et exécute des prostrations que le fidèle répète ou imite ; le bonze se retire ensuite sans un regard pour le visiteur qui s'entend avec le gardien pour la rémunération en nature ou en espèces de son intervention.

Aucun bonze, en effet, ne se donne la peine de faire l'édification d'un fidèle. Quand on l'appelle à un autel pour un office, il vient sans même regarder la personne qui l'a fait quérir, débite sa prière, exécute quelques gestes rituels et s'en retourne à sa cellule sans avoir regardé les personnes ou la famille qui sont là accroupies sur les talons.

Il en est ainsi quand il est appelé dans une demeure particulière modeste, pour les cérémonies qui accompagnent la mort.

Son intervention ayant été payée d'avance à la pagode même, il vient, dit ses prières et s'en va sans avoir eu l'air de se rendre compte du lieu où il a officié.

Un salut un peu distant à l'arrivée, un siège vivement occupé, des prières rapidement marmonnées, un départ précipité qu'accompagne une genuflexion à la sortie font songer aux vers du fabuliste :

« Un mort s'en allait tristement s'emparer de son dernier [gite,

« Un curé s'en allait gaiement enterrer ce mort au plus vite.

L'Annamite, avons-nous dit, est ordinairement bouddhiste et peut avoir d'autres attaches religieuses sans qu'en son esprit les unes puissent nuire aux autres... C'est d'ailleurs dans un intérêt bien entendu qu'il respectera toutes les croyances, les accueillera en son foyer, leur y fera place; les unes et les autres dérivent de la sagesse et si l'une d'elles seulement était celle qui se rapprocherait de la grande vérité, pourquoi, et par ignorance s'en écarterait-il, sacrifiant ainsi son salut possible ?

Cette théorie me fait souvenir, personnellement, des dernières volontés de notre regretté maître de musique, grand impénitent, mais belle âme si bonté et charité sont aussi attributs de beauté devant l'Eternel :

« Je veux déclara-t-il qu'à mes obsèques assistent un curé, un rabbin, un pasteur, un muphti, afin que leurs prières me fassent aller droit au ciel. De ces quatre prières, l'une tout au moins sera de bon aloi et je ne perdrai pas le bénéfice de son accueil par Dieu. »

L'annamite pratique aussi le taoïsme.

Le fondateur de cette religion vécut, dit-on au 6^e siècle avant J.-C., modeste et sage ; aimant l'obscurité par dessus tout, cet homme effaça délibérément la trace de sa vie, non sans avoir laissé cependant un traité du Principe de son action.

Laotius, tel est le nom sous lequel il est connu dans l'histoire. Son œuvre fut commentée à trois siècles d'intervalle par trois grands penseurs qui demeurèrent grands dans la mémoire des hommes et leurs œuvres réunies formèrent le canon taoïste.

Une pagode taoïste comprend sur l'autel principal la statue de l'empereur de Jade, personnification de la divinité, assisté de ses deux secrétaires d'état : l'Etoile polaire et l'Etoile du Sud.

Ces deux fonctionnaires dit Tavernier dans son ouvrage « Croyances religieuses » gouvernent les hommes par l'intermédiaire des douze anges du Ciel (Correspondant probablement aux douze signes du zodiaque).

Au-dessous de ces grands génies et sur les côtés de la pagode, il y a les trois cieux où logent les saints, les héros et les immortels... la plupart du temps les éléments taoïstes voisinent avec les éléments bouddhiques et dans l'un des temples de Gia-Dinh en Indo-Chine nous eûmes la surprise de voir, fraternellement unies sur un même autel, les statues de Bouddha, de Laotius, de Confucius... les 3 saints des 3 religions asiatiques.

En dehors des offices et des prières le taoze qui, pas plus que son collègue le bonze bouddhique, ne se livre à un quelconque travail manuel, se retire dans sa cellule pour lire, apprendre et méditer la pathologie taoïste.

Mais le taoze, à la différence du bonze bouddhique, est encore un magicien, non seulement il récite, pour qui les lui paie, des prières à la naissance, à la maladie, à la mort, mais tout comme nos thalebs, dont il a les gestes, la componction, il rend des oracles, distribue des amulettes... dont l'efficacité varie suivant leur valeur monétaire... perçue, non par le taoze lui-même qui ne peut souiller ses doigts de l'infâme monnaie courante, mais par un bonzillon qui laisse la paume de sa main toujours ouverte tant qu'il juge insuffisante la rémunération qui y est placée.

Une chose cependant ne peut être faite au temple taoze, c'est de jeter des sorts.

En Algérie, pourrions-nous en dire autant, et n'avons-nous pas entendu souvent répéter que des gens furent ensorcellés, dans le sens le moins flatteur du terme, que beaucoup devinrent victimes

d'odieuses machinations d'esprits inexistant, invoqués hélas par des humains poursuivant des buts ténébreux ?

Et quelles pratiques d'exorcisme, enfants, ne vimes-nous pas s'accomplir sous nos yeux, lesquelles devaient sauver un être cher en danger, ou ramener à la raison quelque esprit égaré par les maléfices d'un méchant ou d'une méchante, ou possédé de quelque génie ?

Esprits de l'au-delà ! esprits de la terre et des eaux de quels maux ne vous-a-t-on pas chargés dans notre monde Judéo-islamique et berbère ; mais le taoïsme n'a et ne veut pas avoir avec vous aucun rapport. Ses saints, ses saintes sont des esprits célestes, purs, tout de bonté qui veulent n'être invoqués qu'en vue de buts louables.

Nous verrons cependant que par le naturisme des légions de génies ont fixé l'attention de l'annamite devenu respectueux de certains rites préservatifs ou curatifs...

LE CULTE DES ANCETRES. — Il semble que ce culte a dû de très loin précéder le bouddhisme et le taoïsme, de plus loin encore le confucianisme qui lui a beaucoup emprunté.

La pratique de ce culte frappe fortement l'étranger qui prend contact avec la famille asiatique. Il frappe encore bien mieux ceux des nôtres qui par l'esprit, par le cœur se sentent rattachés à l'ancêtre du Peuple élu de Dieu, à Abraham et à sa descendance rappelés avec ferveur au début de la « Amidah » cette belle prière.

Et tandis que l'annamite, le chinois, qu'il soit bouddhiste, taoïste ou confucianiste ne révère que ses ancêtres directs, ceux qu'il connaît ou que connaît ses parents et grands parents remontant ainsi à deux ou trois générations au plus, laissant les plus anciennes fondre dans le temps, nous nous rattachons, nous, par la pensée à celui qui fut le père de notre peuple — à Abraham, puis à son fils Isaac, à son petit-fils Jacob et à leurs continuateurs : Moïse, Aaron, David et Salomon sur qui nous appelons la paix divine.

Partout où nous fûmes admis, dans l'intimité des gens et des choses nous fûmes réellement touchés par la simplicité des rites de ce culte des ancêtres qu'aucun manuel n'a fixés; dans chaque famille on fait comme on a vu faire; il n'y a pas de prêtre contrôleur ou intermédiaire de ce culte essentiellement familial dont les pratiques, si elles sont différentes de certaines des nôtres, semblent avoir les mêmes explications.

Sur ce culte des ancêtres se greffent avec facilité les autres cultes tolérants, bouddhisme, taoïsme, confucianisme, et près de lui prend place le Christianisme.

Du plus pauvre au plus riche, aujourd'hui, comme autrefois, l'an-

namite sacrifie aux ancêtres, et dans sa demeure, qu'il soit riche, de condition moyenne, pauvre ou très pauvre même, l'autel des ancêtres a la meilleure place.

Chez des amis, professeurs distingués, pourvus de hauts diplômes français et jouissant d'une grande considération, c'est avec une touchante simplicité non exempte d'une juste fierté cependant que nous fut présenté l'autel des ancêtres composé ordinairement d'une table sur 4 pieds de 1 mètre 50 à 2 mètres portant un cendrier garni de baguettes d'encens, un brûle-parfum, deux chandeliers, des plats à offrandes avec, au fond, protégé par un rideau une boîte portant les tablettes des ancêtres.

Celles-ci peintes en rouge, faites ordinairement de bois dur inattaquable et imputrécible de 0 m. 20 de longueur sur 10 centimètres de large, épaisses d'un doigt, portent sur 3 colonnes des caractères indiquant la date de la naissance, le nom de l'ancêtre, la date de la mort. Dans cette sorte de tabernacle, les tablettes de trois ou quatre générations sont disposées par gradins, celles des ancêtres nouvellement décédés à l'avant, les plus anciennes derrière, chaque nouvelle tablette provoquant le retrait de la plus ancienne qui est immédiatement brûlée.

Pour nous, étrangers, ce qui nous frappa le plus, ce fut de voir sur un même autel des ancêtres, réunis, s'harmonisant, les symboles de religions diverses qui jureraient d'être ensemble ailleurs.

Il est vrai que dans l'une des familles où nous fûmes admis, la maman veuve, douce et simple annamite et qui fut la compagne dévouée d'un vieux colonial, était demeurée bouddhiste et naturiste. L'aîné des enfants, chef de bureau au gouvernement général, confucioniste, avait comme épouse une jeune fille du peuple, pratiquante de rites divers, et ses sœurs, plus jeunes, élevées chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne, étaient de ferventes catholiques, qui n'eurent rien de plus pressé que de nous présenter leurs jolis missels, leurs chapelets et de nous montrer leur fin portrait sous la blanche robe d'une communiant, et, ainsi, suivant l'expression d'un écrivain : « Quand les souvenirs restaient vivants, les ancêtres comptaient encore ».

Sur l'autel des ancêtres, pieusement entretenu, et à la place d'honneur de la salle de réception, brûlaient, le soir où nous dinâmes en famille et sous le portrait du papa, sous des images du Bouddha, de quelques maximes confucionnistes, d'une petite statue en plâtre de Sainte-Thérèse de Lisieux, quelques baguettes d'encens. Nous ne fûmes, malgré nous, nous défendre d'un certain

sentiment de respect pour tous les membres de cette famille qui, pratiquant des religions différentes, ou n'ayant pas les mêmes attaches religieuses, demeuraient si tolérants les uns vis-à-vis des autres, tous inébranlablement attachés cependant au culte des ancêtres. Par exemple, nous fûmes embarrassés quand il nous fut demandé à quelle religion nous appartenions... Pouvions-nous sans froisser le sentiment intime de nos hôtes, et nous dirons pourquoi tout à l'heure, préciser, non pas notre croyance, mais notre origine ? L'Unité Divine ne souffre aucun partage, répondîmes-nous sans autre précision, tout l'élan de notre âme est porté vers elle... Dieu est un, Dieu est indivisible.

Sur le grand paquebot qui nous ramenait vers la France, nous eûmes à bord le plaisir de demander à un vieux missionnaire, tolérant et sage, son sentiment au sujet de ce mélange de divers cultes en un même foyer.

« Luthériens et catholiques, nous sommes dans l'obligation d'accepter ce voisinage, dit-il, si nous désirons conquérir l'annamite, car qu'avons-nous à perdre ? » Guère à gagner pensâmes-nous aussitôt, car tant que le catholicisme et le protestantisme seront loin d'être des cultes familiaux, puisqu'ils placent la personnalité de Jésus au-dessus de celle des aïeux, la divinisant seule... l'annamite demeurera encore, et peut-être toujours, attaché au culte de ses ancêtres, le seul vraiment populaire, le seul national. Confucius le comprit bien, lui, qui ne voulut pas inventer une nouvelle religion, ni gêner les sectateurs du taoïsme et du bouddhisme, qui incorpora dans sa doctrine le culte des ancêtres et d'une façon plus intime celui du ciel et des génies locaux pratiqué surtout dans le bas peuple.

Essentiellement aristocratique, la doctrine de ce fonctionnaire d'Etat, qui vécut plus de 500 ans avant J.-C., fut une morale d'Etat.

L'homme naît bon, dit-il, le rôle de l'Etat est de maintenir dans la bonne voie par le bon exemple que doivent pratiquer les fonctionnaires et les pères de famille.

La source de tout le mal vient de l'égoïsme humain qu'il faut détruire par la raison : guerre aux passions, soubresauts de l'animauxité chez l'homme; développement des idées d'altruisme, élans de son âme.

Au peuple qui ne saurait comprendre les raisons de la Raison, lui imposer des actes en mécanisant ceux-ci par des rites qu'il accomplira s'il le faut par la force, en les déclarant religieusement obligatoires. Moïse, notre grand législateur, fit-il autrement pour certaines de nos pratiques religieuses ?

On ne naît pas confucianiste, comme on naît hébreu ou musulman, on le devient par l'étude et si un culte naît de cette étude, c'est un culte de reconnaissance pour celui qui sut proclamer la sagesse sociale et humaine, la fixer en des principes, des aphorismes, des maximes rigides, lesquels ne tombèrent pas « cristallisés » du Ciel, comme ceux du taoïsme ou comme le Coran, mais furent dictés par la Raison Humaine.

En d'autres temps et en d'autres milieux, un Spencer, un Kant, un Mendelssohn, un Spinoza, un Bergson, auraient pu imposer leurs théories morales comme une religion nouvelle, tout comme Confucius...

Si l'Inde et la Chine fournirent à l'annamite, le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme, l'Occident lui a apporté le Christianisme, et c'est au point de vue tout particulier du judaïsme, un malheur pour ce dernier qui, totalement inconnu ou presque des indigènes indo-chinois, se révèle au fur et à mesure que le christianisme et surtout le catholicisme pénètrent dans le pays, une religion méprisable, démoniaque, ennemie de l'humanité dont elle crucifia le Dieu, son Sauveur.

Quels cris en Indo-Chine, tout comme à Bab-el-Oued, n'avons-nous pas entendus, quelles larmes ne vîmes-nous pas couler, quelles douleurs n'avons-nous pas vu faire crisper des visages, sombrer des cœurs à la représentation des scènes de la passion et de la poignante tragédie du jugement, du calvaire et de la crucification, de celui qui proclama sa divine filiation. Juifs impies et déicides, Judas traître abominable, aucun lien ne vous unit à ces populations asiatiques, vous en êtes devenus cependant les ennemis, honnis, méprisés, haïs. Le christianisme, religion d'amour, pour les besoins de sa propagande, de son expansion dans le monde, s'est chargée de faire connaître le crime dont depuis des siècles vous portez lourdement le poids..., et cela dure depuis les grandes découvertes maritimes du XVI^e siècle, quand dominicains, portugais, moines espagnols vinrent, vers 1580, cathéchiser le delta du Tonkin...

Nous nous demanderons peut-être avec peine, pourquoi, nous ne cherchons pas à faire connaître le culte du Vrai Dieu..., à nous défendre du même coup contre d'injustes accusations, à grossir notre nombre...

Un juif, russe, ami, compagnon de voyage me disait : « Notre « action d'ailleurs, si elle devait s'étendre, exigerait un sacrifice « pénible, la circoncision qu'il faudrait imposer aux adeptes. « Serait-elle si facilement acceptée ? »

Notre mission est bien plus haute, bien plus belle, toute d'humanisme, de charité, continuons à l'exercer de façon à ce que l'esprit de notre Loi rayonne directement ou indirectement sur le monde et ne regrettons rien de ces apports douteux dont les événements graves qui se déroulent dans le monde se chargent eux-mêmes de révéler la faible teneur de pureté, de sincérité.

En Indo-Chine, nous avons trouvé, dans certaines pratiques cultuelles de grandes analogies avec celles de nos populations Nord-Africaines et nous nous sommes souvenu, qu'enfant, à Constantine où nous vîmes le jour, sur ce vieux rocher numide, l'antique Circta des Romains au fond des grottes et des ravins que surplombe le nid d'aigle natal, auprès des sources jaillissantes de Sidi-M'cid, et de M'Hamed Elghrab, dans des bosquets et des charmilles, nos mères inquiètes quelques fois, subissant la lourde hérédité des nombreuses générations asservies qui les précédèrent, sacrifièrent aussi aux cultes secrets, vagues, imprécis, des génies de la terre, des eaux, du Ciel, copiant en cela les faits et gestes de leurs maîtres.

La foi sacrée en notre Dieu et en notre Loi demeuraient entières cependant... De cette tare, nous sommes-nous bien corrigés et ne pèse-t-elle encore pas, sur certaines épaules ?

Que peut signifier encore pour nous, par exemple, cette hécatombe de la gent gallinacée, la veille du Grand Pardon..., triste fête pour ces malheureuses poules sacrifiées en grand nombre sur l'autel de la superstition au grand dam souvent des plus modestes budgets ménagers ou encore, cette intercession des négresses auprès de je ne sais quelles puissances obscures et le sacrifice toujours du malheureux volatile qui eut le tort de naître tout blanc, tout rouge ou tout noir !

L'annamite est toujours prêt aussi à accepter ce dont il peut tirer un certain bénéfice, à solliciter l'aide de telle ou telle puissance bienveillante, occulte, susceptible de le seconder dans sa tâche, à supplier la méchante, de le gratifier d'un peu de bonté, de plus de clémence, de le ménager en un mot.

Or, les diverses manifestations de ces puissances sont là évidentes quotidiennes; elles suivent les cours de la nature, et pas à pas, la tâche ardue, pénible de l'être humain qu'elles gênent ou favorisent.

Ces puissances invisibles jouent du malheureux humain comme d'un fétu de paille, et sans le secours des bons génies, de leurs divines épouses, que pourrait-il, l'infortuné, contre leurs manifestations:

sécheresse, inondations, tempêtes, maladies, ou pour arracher à la terre le peu de riz qui le fera vivre ?

L'annamite pratiquera donc aussi le culte du naturisme ou de l'homme en face de la nature.

Nous vîmes parfois en pleine forêt et à l'abri d'arbres séculaires de petits autels portant traces d'offrandes et de baguettes d'encens, de mets, de chiques de bétel...

Le culte n'a, nous a-t-on dit, que des prêtresses, sortes de médium se recrutant par auto-suggestion.

Ce que Coulet écrit à ce sujet, nous en avons eu, enfant, le spectacle sous les yeux, à Constantine : « Une femme qui vivait « jusque là comme tout le monde est prise de neurasthénie. Subi- « tement elle se désintéresse du milieu où elle vit, maigrit, s'ané- « mie, on la conduit alors à quelque prêtresse des 3 mondes qui, « après hypnotisme, révèle que la femme est possédée par tel esprit « des 3 mondes ». « La malheureuse devient prêtresse à son tour, et, « aux jours des fêtes consacrés, notamment le 7^e jour du 7^e mois, « se rend au temple pour participer aux cérémonies et pour cal- « mer l'esprit qui la tourmente, la mort par dépitement l'atten- « dant si elle s'y refusait ». « Le fait de devenir prêtresse est « considéré par les familles comme une calamité. »

Assistant discrètement à l'une de ces manifestations, nous aurions pu à quelques détails près, en énoncer l'ordonnance tant elle se rapprocha de celle que nous vîmes en Algérie ou au Maroc. Un assistant tambourinaire commence des prières, la prêtresse s'assied face à l'autel, puis la tête enveloppée d'un voile rouge, elle imprime à celle-ci, au chant, aux cris de ses compagnes, un mouvement circulaire de plus en plus rapide qui, au bout d'un instant, hautbois et gonds eux-mêmes en folie, la jette pantelante aux pieds de ses compagnes, qui la dévoilant reçoivent par son geste l'indication du monde de l'esprit dont elle est possédée.

Revêtue alors d'une robe rouge, blanche, jaune, noire ou bleue qui correspondent, nous fut-il expliqué aux cinq points cardinaux l'Est ou le Levant, bleu ; l'Ouest ou Couchant : rouge ; le Nord glacial : blanc ; le Sud : or, le centre de la terre : noir, oui le centre de la terre, car pourquoi ne serait-ce pas un point de direction, puisqu'il constitue un centre d'attraction. On rafraîchit alors le visage et les mains de la malheureuse.

Toujours étendue la prêtresse parle alors un langage d'hallucinée, elle rappelle le passé, dit le présent et dévoile l'avenir.

« Une petite parole, la klima des arabes, lui demande-t-on, et

elle la prononce interprétée par le questionneur suivant ses craintes et ses désirs; transcrise par écrit, la réponse doit être alors, suivant le cas, conservée à la porte de la demeure, à la tête du lit de camp ou brûlée et ses cendres répandues ou bues dans du vin. »

Puis la prétresse s'éveille, ses traits sont fatigués, elle se soutient à peine et se retire lentement. Nous nous retirons aussi péniblement impressionnés par ce que nous avons vu, les cris que nous avons entendus et celui tout particulièrement douloureux de la possédée. Et cependant, cela n'est rien affirment nos amis qui, dans les quartiers, dans les villages appelés à conjurer un mauvais sort ont vu, défilant musique, drapeaux, tables d'offrandes, dais abritant la tablette du génie protecteur du temple en tête, des prêtresses hurlant, sautant, se contorsionnant, processions démoniaques auxquelles le Gouvernement a cru devoir imposer une certaine réglementation.

Ce culte est mal vu d'ailleurs de la bonne société et les hommes n'y participent pas, tolérant tout juste son accomplissement par les femmes afin sans doute d'éviter reproches, bouderies, ou pour obéir à un sentiment intime d'une commune croyance. N'est-ce pas un peu ainsi, dans les villes où fétichisme et sorcellerie ont encore leurs fidèles, que se passeent certaines manifestations vouées aux esprits de l'au-delà. A Constantine toujours, en Tunisie, au Maroc, n'avons-nous pas assisté à des manifestations bruyantes, forcenées de gens qui avaient perdu le contrôle d'eux-mêmes, se brûlaient se transperçaient, descendant au-dessous du niveau des bêtes.

Aïssaouas, danseuses échevelées que les assourdissants tambours, les déchirantes cymbales des nègres soudanais énervaient, affolaient, convulsionnaient, jetaient en transes ?

Ici, après des chants appropriés, mêmes cris, mêmes gestes, mêmes transports, mêmes crises unissant les malheureuses à l'esprit qui les possède.

La possession peut, nous a-t-on dit, s'emparer d'enfants en bas âge. Ne pensez-vous pas, avons-nous demandé à nos amis instruits, que les termes hystérie, convulsions, nervosisme conviendraient mieux pour expliquer des maux qui relèveraient plutôt de la pathologie ?

« Que n'est-on prêt à accepter, nous dirent-ils alors, pour calmer des états que tant et tant de traitements médicaux sont impuissants à soulager. »

Suivait alors l'énumération de toute une série de faits contrôlés ou contrôlables encore, de malades que magie, hypnose, extase,

magnétisme animal avaient rendus à la santé, à la lumière, à la vie, au dire de nos compagnons, et devant lesquels la médecine s'était déclarée impuissante.

En face de la nature infinie, la religion de l'annamite est infinie comme elle.

Dieux, déesses, génies, diables en grand nombre retiennent son attention.

Poussières de croyances vous êtes de tous les siècles, de tous les pays, sous toutes les latitudes. Ne vous avons-nous pas rencontrées chez nous, n'existez-vous pas et dans toutes les contrées du monde et n'avez-vous pas chacun vos fidèles, génies du Ciel, de la Terre et des Eaux ?

Un culte vous est rendu journalier ou périodique, des batonnets d'encens sont brûlés en votre honneur, des offrandes vous sont faites, « vous serez donc éléments aux âmes errantes, aux jeunes filles mortes vierges, aux malades, vous aiderez l'homme dans sa tâche quotidienne... »

Si chez nous et dans l'Inde, toutes les religions sont prétexte à philosophie, en Annam, on s'arrête à une limite que l'on juge raisonnable de ne pas dépasser puisque la Vérité ne peut être établie avec certitude.

Si le mystère de la mort frappe tous les hommes, si ceux-ci conçoivent que l'âme puisse survivre à la dépouille corporelle, il ne s'ensuit pas qu'on doive s'élever à la notion d'un divinité qui reçoit cette âme en son sein ou l'oblige à une transmigration universelle. L'annamite, nous l'avons dit, ne juge pas utile de concevoir cela. Il libère l'âme du défunt, l'aide à se détacher de tout ce qui la retient ici bas, la conduit sur la voie d'une purification essentielle et laisse le soin aux religions qui prétendent détenir la clarté absolue, de tendre la main à cette âme et de la conduire sur la grande voie où son esprit ne peut ni ne veut s'engager.

Au culte des ancêtres, à celui des génies et des Dieux, l'annamite ajoutera le culte des génies communaux, celui des héros et le culte de la mort.

« La famille étant à la base de l'ordre social, la commune, la province, le royaume ne sont que de grandes familles et si le culte des ancêtres symbolise la continuité du pur devoir familial, celui des génies communaux symbolise la pérennité des villages, de la ville, de la patrie. »

Le village, la province, le pays savent conserver aussi le souvenir des enfants qui les ont honorés, protégés et des tablettes en leur

nom peuvent avoir place à la pagode qui leur est consacrée au village, comme aux pagodes de la ville ou de la capitale : C'est là l'origine et la pratique du culte des héros et des héroïnes, car quel peuple n'eut pas ses saintes en même temps que ses saints ? Quelles légendes ne s'établissent sur le pouvoir particulier des uns et des autres. Non loin de Kup-Bac est élevée une pagode à la mémoire d'un général qui, au XIII^e siècle, délivra l'Annam du jour mongol.

Près de la pagode un puits d'eau de jouvence fait merveille à des centaines de femmes désireuses de conserver leurs charmes, à certains vieillards rêvant de nouvelles prouesses. Ce culte est, on le conçoit sans peine, devenu une sorte de démonolatrie, aux cérémonies bruyantes, aux gestes d'énerverments excessifs, d'hypnoses lamentables et que le gouvernement a réfrénés.

CULTE DE LA MORT. — Si l'annamite ne pousse pas très loin ses pensées métaphysiques, il ne cherche pas moins des motifs de consolation à sa douleur, d'espoir en l'au-delà. Par le culte des ancêtres il permet à la famille de se survivre et de maintenir son homogénéité loin aux générations antérieures. Par le culte de mort l'annamite arrive à la notion de l'âme.

Une récompense est certainement réservée aux gens qui furent vraiment bons, sans hypocrisie, sans parade, une punition aux méchants qui ont eu le cœur mauvais, malgré leur masque social de bonté, de droiture, de charité. Et comme chez nous, les rites du culte de la mort s'effectuent vis-à-vis des cadavres, à l'égard des survivants ou en faveur de l'âme, et c'est dans leurs pratiques que nous vîmes une certaine analogie avec les nôtres.

Dès qu'un individu meurt, on lui ferme les yeux, on lui couvre le visage d'une feuille de papier blanc, on le lave soigneusement et on le met dans la bière que très souvent on a achetée par avance ou offerte en cadeau et à laquelle on fait une place dans la maison.

Nous ne sommes certainement pas faits pour supporter chez nous pareil voisinage, ou même pour l'entendre évoquer sans nécessité. Les notables du village prévenus viennent constater le décès en font part aux habitants dont la visite et les condoléances suivent.

La bière garnie de ce qui appartient au mort est close, de la chaux vive est semée autour de la maison pour préserver les voisins des nocives émanations du cadavre.

Le cercueil est entouré d'une ceinture de chandelles allumées, des parfums violents et des baguettes d'encens sont brûlés.

L'eau qui servit au lavage du corps, les étoffes sales qui ne

devaient pas être placées dans la bière sont enfouies au loin; du riz et du sel sont répandus autour de la Maison.

Bonzes bouddhistes, ou bonzes taozes viennent ensuite réciter des prières puis un sorcier vient exorciser le cadavre qui peut être la proie des mauvais génies et la veillée dure jusqu'aux funérailles, ce sont les rites de la purification.

La famille du décédé subit ensuite un réclusion de sept jours durant lesquels elle s'impose une série de privations ; des voisins obligeants ou des domestiques vont pour elle au marché ; tout dans la maison est minutieusement nettoyé.

Le deuil ayant été pris par les plus proches parents qui ont revêtu des vêtements blancs devant le cercueil encore ouvert, offrandes, libations, prosternations ont lieu pendant trois jours et ces sacrifices sont ensuite répétés pendant 50 jours à la fin de chaque semaine.

Le centième jour a lieu le rite de la fin du grand deuil.

Alors les sacrifices n'ont plus lieu qu'aux trois premiers anniversaires de la mort et suivant le degré de parenté avec le défunt. La durée du deuil, c'est-à-dire de se revêtir en blanc est de trois à 27 mois, au terme desquels les vêtements de deuil sont brûlés et la famille admise à reprendre sa place dans la société.

Bouddhisme, taoïsme, confucianisme et pratique des cultes animistes suffisent aux aspirations de l'âme annamite et leur mélange ou plutôt leur interpénétration a pris une forme nouvelle avec la religion née tout récemment en Indo-Chine et qui groupe déjà, nous dit-on, plus d'un million d'adeptes le Cao-Daïsme.

Dieu par l'entremise des esprit se serait révélé à une élite Indo-Chinoise pour lui déclarer que Bouddha, Laotius, Confucius furent en effet des émissaires sur terre, que Jésus fut leur continuateur, que désormais il entendait, lui : Cao-Daï, maître suprême de l'Univers réunir toutes les religions en une seule pour les ramener à l'Unité primordiale. L'autel Caodaïste matérialise cette volonté de fusion.

Au fond d'un sanctuaire l'œil de Dieu domine une grosse sphère transparente où brûle le feu sacré, sur l'autel, des degrés où voisinent, sur le plus élevé Bouddha, ayant à sa droite Laotius, à sa gauche Confucius, sur le second degré les ministres de Dieu, sur le troisième Jésus-Christ, sur le quatrième et dernier, des génies et des anges : « Le Caodaïsme serait donc, aux dires de son chef actuel, M. Levan Trung, haut fonctionnaire Indo-Chinois — la résultante

des principales religions qui partageaient jusqu'ici l'Empire des âmes sur le globe terrestre : il résume en lui tous les enseignements des autres religions qui ont constitué et constituent le fondement moral de toute société humaine, et c'est pourquoi l'être suprême nous conseille d'adorer : Dieu le Créateur, Bouddha, Laotius, Confucius et Jésus, ses envoyés ».

Il était naturel que cette nouvelle religion groupât avec facilité un grand nombre d'adeptes qui y trouvaient réponse aux aspirations de leur âme... Que deviendra-t-elle ? Elle est, nous a-t-on affirmé, la religion de l'avenir en Indo-Chine... Mais qu'a donc fait Cao-Daï de ces auxiliaires qui eurent noms Moïse et Mahomet pour ne parler que du génie que fut le premier, du grand psychologue que fut le second et des millions d'êtres à qui ces missionnaires révélèrent son Saint-nom ? Seraient-ils des imposteurs ? Mais bornons là ce trop long exposé ; cet examen de tant de systèmes, de tant de pratiques qui ne peuvent qu'affermir notre foi.

Toujours et avant tout, continuons à nous mieux connaître nous-mêmes à nous élever par l'amour de notre prochain, à devenir meilleurs.

Que de notre vie, que de notre enseignement soient éliminées toutes les pratiques tardigrades, facteurs de la superstition et de l'ignorance.

Notre belle et sainte Loi, les a d'ailleurs toujours méconnues, réprouvées, combattues.

Sans doute notre pensée prendra souvent son essor et subtile, s'essaiera à des analyses dont la science lui aura fourni sans cesse de nouveaux éléments.

Qu'elle s'élève, elle le peut, elle le doit ; plus cependant elle approfondira le mystère de la vie et des mondes dont le nôtre n'est qu'une infime parcelle, mieux elle comprendra la Sagesse qui ordonna l'Univers et son Unité. Et si parfois, soucieuse de ne pouvoir donner à l'âme tout apaisement, elle s'inquiète et s'assombrît, qu'elle se rappelle ces vers de notre grand poète juif, Eugène Manuel :

« Et si dans ce monde, étroite prison
« Un trouble apparent met l'âme en déroute,
« Que l'œuvre de Dieu laisse à la raison
« Un souci parfois, mais jamais un doute !
et ces vers deviendront alors sa règle de conduite.

Elie GOZLAN.

Résumé de la Conférence
faite par Monsieur le Grand Rabbin M. EISENBETH
au Club Qol Aviv et à la Société des Conférences

Vie et Œuvre de Moïse Maïmonide

Le Judaïsme a toujours trouvé dans son sein des penseurs épris de métaphysique et de philosophie qui, procédant par analyse ou par synthèse, ont essayé soit d'interpréter sa doctrine, soit de réaliser une conciliation harmonieuse des dogmes avec les principes de la logique et de la raison.

Cette tentative constamment renouvelée, de trouver une explication rationnelle des principes religieux est, somme toute, moderne. On le retrouve chez Pascal, le philosophe chrétien des Pensées, brûlant de foi et d'enthousiasme, qui essaye de penser sa foi et d'expliquer à ceux qui n'ont pas la grâce, pourquoi il faut croire.

Maïmonide, à certains égards, tient de ce mysticisme rationnel. Sa foi est immense, mais sa raison aussi ardente dans la recherche du vrai.

Précurseur de l'esprit antique de l'époque contemporaine, il posera que l'intelligence de l'homme, si elle était suffisamment éclairée, pourrait saisir dans leur riche complexité toutes les explications des commandements dans lesquels le Judaïsme enserre l'activité du Juif. Lorsqu'elle s'arrête devant un obstacle irréductible, semble-t-il, il ne faut point rejeter le commandement parce qu'inexplicable, mais au contraire, avec plus de modestie, s'en prendre à l'intelligence humaine qui est bornée et ne peut saisir tous les aspects de la parole divine.

Maïmonide était né en Espagne. C'était au 12^e siècle, alors que l'Espagne s'épanouissait sous la domination des califes Almohades, la civilisation arabe atteignait son apogée, semblant prévoir son déclin.

L'éducation qu'il reçut développa en lui un sens critique aigu. Initié aux sciences profanes, il dévorait avec avidité tous les ouvrages, tant religieux que scientifiques et devenait un des plus grands érudits du temps.

Pourtant, son indépendance d'esprit eut beaucoup de peine à s'affirmer. Il fut obligé de s'enfuir d'Espagne, de se réfugier à Fez, en Palestine, puis en Egypte. Mais il était devenu célèbre dans le monde méditerranéen. Les communautés d'Egypte en firent leur chef religieux. Cet homme aux connaissances universelles et à l'activité intense laissa une œuvre considérable, trois œuvres capitales.

C'est d'abord un commentaire en arabe de la Michna, dans lequel, dans une sorte d'essai critique de théologie, il fixa les fondements des traditions rabbiniques et de la croyance religieuse, les Treize articles de Foi. Cette mise au point achevée, le voici attaquant dans son *Yad Hachazaka*, l'étude comparée des religions musulmane et chrétienne, qui ont au moins le mérite d'imposer la croyance en l'unité divine et aboutissent par là à reconnaître la conquête originale et essentielle du judaïsme : le Monothéisme.

Enfin, le rationaliste apparaît dans sa troisième œuvre le *Moré Nebouchim*, ou Guide des Egarés. Dans une splendide tentative de conciliation entre les principes de la foi et de la logique, il démontre que tout est explicable dans le Judaïsme si tout ne peut être expliqué. Très justement il s'attaque d'abord aux éléments fondamentaux de la croyance, la conception de Dieu, l'omniscience divine, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, les prophètes, les miracles.

Il montre dans le prophète, un homme supérieurement intelligent, un esprit pur. Moïse, le plus grand des prophètes, était un génie. C'est pourquoi Dieu a fait de lui l'homme de la Loi, celui qui l'a transmise à son peuple.

Loi parfaite et immuable parce qu'émanant de la Divinité omnisciente et éternelle. C'est une source vive, où il faut toujours puiser. Maïmonide y recherchera l'origine et le fondement de ses 613 commandements qui forment la trame de la vie du Juif parfait.

On y rencontre dans un ordre rigoureux des préceptes de religion et de morale, d'hygiène, de droit civil et criminel et surtout des explications rationnelles de tous les commandements. Cependant Maïmonide reconnaît avec humilité que la raison de l'homme comporte des limites et qu'il ne peut trouver une raison à quelques commandements qui pourtant s'imposent à la pratique du fidèle.

Et voici sa conclusion, par une image extrêmement fouillée, où il représente la certitude et la connaissance parfaite de Dieu, de l'homme et des choses par un souverain dans un palais difficilement accessible et les hommes par des individus, qui s'en détournent, s'en rapprochent, le contournent, y accèdent ou s'y perdent. Seuls, quelques privilégiés, des êtres exceptionnels, ont pu pénétrer près du

souverain, s'en approchent. Ceux-là sont les prophètes, les autres des demi-savants, des sophistes ou des indifférents.

Ceci est un bref tableau d'une œuvre si moderne qu'elle a imprimé au Judaïsme une direction qui subsiste encore.

C'est que Maïmonide a réussi à imprégner la théologie judaïque d'un rationalisme anachronique à son époque, ce qui fait justement de lui un précurseur remarquable.

Il représente au plus haut degré l'orthodoxie juive, si bien qu'on le désigne comme l'un des plus grands esprits du Judaïsme à placer, avec le don prophétique en moins, sur le plan des grands directeurs de conscience d'Israël, voire sur le plan de Moïse. Il est, en vérité, « l'Aigle de la Synagogue ».

Mais nous sentons quelque chose qui le rapproche de nous, qui fait que sa théologie et sa science ne sont point froides, mais profondément vivantes ; il y a en lui un frémissement continu d'humanité. Lisons par exemple sa prière du médecin au chevet du malade, du médecin qui s'humilie parce que ses connaissances d'homme sont bornées, mais qui espère parce que l'intelligence de l'homme est sans cesse sur la voie du progrès « Eloigne de moi l'idée que je sais tout, que je peux tout... Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des choses que je ne soupçonne pas hier, car l'art est grand, mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant ».

Une belle leçon d'optimisme et de foi, ce sont la vie et l'œuvre de Maïmonide.

Conférence de M. CONFINO

Directeur des Œuvres d'Education de l'Alliance Israélite d'Alger

Les Juifs de Perse

Mesdames, Messieurs,

Il serait difficile d'admettre ou même de supposer qu'il y ait encore dans un coin de la terre un seul de nos coreligionnaires qui ignore l'œuvre de l'Alliance Israélite et le but qu'elle poursuit. Depuis sa fondation qui remonte à 1860, elle a entrepris la régénération des Juifs d'Orient par l'instruction et par le travail manuel. Le Maroc, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte, la Turquie, la Bulgarie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine, la Syrie furent tour à tour dotés par ses soins d'écoles et d'ateliers.

La Perse, trop éloignée de tout centre européen, échappait à son action. Mais depuis longtemps, l'Alliance était sollicitée de fonder des écoles dans ce pays. Non seulement de toutes les Communautés des appels pressants parvenaient au Comité central, mais encore des personnalités non juives intervenaient en leur faveur. C'est ainsi que M. de Morgan, chef de la mission archéologique en Perse, et bien d'autres après lui, chargés de missions par leurs gouvernements respectifs, avaient été à même de juger, de leurs propres yeux, les souffrances endurées par les Israélites. De retour en Occident, ils se faisaient un devoir d'entretenir les membres du Comité central de la situation de nos coreligionnaires et de l'urgence qu'il y avait à relever la judaïsme persan.

Pour des raisons d'ordre financier, ce ne fut qu'en 1898 que ce projet put avoir un commencement d'exécution. Mais, avant de faire l'historique de ces écoles, il importe de les situer dans leur milieu, en esquissant à grands traits l'état matériel, moral et intellectuel des communautés juives persanes au moment où l'Alliance se décida à s'intéresser à leur sort. On se rendra ainsi un compte plus exact du caractère particulier de l'œuvre entreprise dans ce pays par l'Alliance et des difficultés auxquelles elle s'est heurtée dès le début.

La Perse fait partie du plateau iranien, accidenté de hautes montagnes, qui s'étend en Asie entre l'Indus, le Tigre, la mer Caspienne, et le Golfe Persique. Ce vaste plateau comprend l'Arménie, la Perse, l'Afghanistan et le Bélochistan.

La Perse est bornée par la mer Caspienne et le Turkestan russe qui la séparent de la Russie d'Asie, au nord ; l'Afghanistan et le Bélochistan à l'est, le Golfe Persique au sud, et la Mésopotamie à l'ouest.

Les Persans sont au nombre de 12 millions, dont la plupart sont chiites ou orthodoxes. Très peu de chrétiens habitent ce pays qui compte par ailleurs environ une centaine de mille de nos coreligionnaires.

Nulle part — si ce n'est au Maroc avant l'occupation française — les Israélites n'ont eu tant à souffrir de l'hostilité de la population et du fanatisme du clergé musulman. Encore, au Maroc, leurs souffrances étaient tant soit peu atténuées par le voisinage des pays européens et l'action immédiate de la civilisation occidentale. Mais en Perse, les Juifs ne pouvaient s'adresser aux Consuls, ni se plaindre au Gouvernement sans risquer d'attirer sur eux des maux plus grands que ceux qu'ils enduraient.

L'évolution politique de la Perse sur le plan des institutions libérales telles qu'elles fonctionnent en Occident, date à peine de quelques années. Mais à l'époque dont il s'agit dans cette étude, par suite du régime propre à ce pays, l'influence de l'autorité centrale ne se faisait presque pas sentir en province. Le pouvoir absolu du chah n'était que nominal et son autorité ne s'étendait guère au-delà de la capitale. Naguère encore, le système féodal florissait dans toute sa beauté. Chaque année, le gouvernement des provinces était adjugé au plus offrant. N'importe qui pouvait surenchérir, pourvu qu'il fût à même de payer en espèces sonnantes et trébuchantes. On n'exigeait de l'adjudicataire ni diplômes, ni titres universitaires. La seule condition à remplir était d'être musulman et sujet persan.

Une fois en possession du firman impérial qui lui conférait un pouvoir illimité comprenant même droit de vie et de mort sur ses administrés, le Gouverneur n'avait d'autre préoccupation que de rentrer dans ses débours. Comme il n'avait qu'une année devant lui, il s'agissait non seulement de récupérer des sommes atteignant parfois plusieurs millions, mais encore de réaliser par dessus le marché un honnête bénéfice. Pour y parvenir, tous les moyens étaient mis en œuvre. Inutile d'ajouter que c'étaient les humbles et

les faibles qui étaient les plus pressurés : les paysans, les artisans, les petits commerçants étaient mis en coupe réglée.

On peut s'imaginer dès lors le sort réservé à nos coreligionnaires. Pour leur extorquer de l'argent, il n'est pas d'avanie, il n'est pas d'exactions qu'on ne leur fit subir. Passe encore s'ils étaient en butte aux mauvais traitements de fonctionnaires cupides et rapaces. Mais ils avaient contre eux le clergé musulman : les mollahs (1) les prêtres, les muchtaheddines (2) et les seyeds (3) qui leur avaient voué une haine éternelle et leur rendaient l'existence intenable. C'étaient eux qui ameutaient la populace contre les Juifs, qui organisaient les persécutions en masse, et les forçaient à se convertir. Ce sont eux qui ont édicté toutes ces lois d'exception, toutes ces restrictions, toutes ces mesures vexatoires auxquelles les Israélites étaient assujettis en Perse depuis tant de siècles.

On n'en finirait pas si l'on voulait décrire une à une les souffrances endurées par nos coreligionnaires. Nous nous bornerons à énumérer brièvement ici les principales restrictions qui pesaient sur eux, les enserraient de toutes parts, les étreignaient comme dans un étau et faisaient d'eux des parias, des êtres maudits avec lesquels on pouvait tout se permettre.

Les Juifs étant considérés par les Persans comme des êtres impurs « nedjess », devaient acheter tout ce qu'ils touchaient sous peine de se voir roués de coups.

Aussi étaient-ils obligés d'attendre, pour faire leurs emplettes au marché, que les Musulmans eussent fini les leurs.

Les jours de pluie, l'entrée des bazars leur était interdite de peur que l'impureté religieuse conduite par l'eau n'allât du Juif au Musulman.

Il ne leur était pas permis de monter à cheval, ni à dos de mulet.

Défense leur était faite de fréquenter les bains persans et d'entrer dans les cafés ou établissements publics tenus par des Musulmans.

Si un animal abattu selon les prescriptions rituéliques était déclaré par le rabbin impropre à la consommation, c'étaient les chiens qui s'en repassaient. On ne pouvait même pas le céder à vil prix aux chrétiens qui étaient très peu nombreux dans le pays. On comprend dès lors que les Juifs s'abstinsent de consommer de la

(1-2-3). — Font partie du clergé musulman. Les seyeds sont les descendants de Mahomet.

viande de bœuf. Ils se contentaient de celle de mouton d'un bout de l'année à l'autre.

Une taxe spéciale était perçue sous le nom de taxe des Juifs. Les Communautés étaient solidairement responsables de cet impôt, et si les notables ne s'en acquittaient pas au jour fixé, ils étaient emprisonnés, battus, et obligés de payer en outre une amende pour chaque jour de retard.

Les Juifs pouvaient se livrer au commerce, mais n'avaient pas le droit de s'installer dans les bazars, sauf à Téhéran ou à Hamadan, ni d'ouvrir des magasins dans leurs propres quartiers.

Souvent, les musulmans leur empruntaient de l'argent qu'ils oublaient de rendre. S'ils faisaient faillite, les créances juives n'avaient aucune valeur et la part qui leur revenait sur l'actif allait de droit aux créanciers musulmans. Par contre, si un Juif suspendait ses paiements, les Chiites devaient être désintéressés d'abord, au détriment des autres créanciers.

Etant donné que tout ce qui était touché par des Juifs devenait impur, aucun musulman ne consentait à leur louer de maison. Les Israélites étaient donc forcés d'acheter les logements qu'ils habitaient. C'est ainsi que l'antisémitisme musulman aboutit à ce résultat quelque peu paradoxal, de faire des propriétaires de tous nos coreligionnaires persans.

Hâtons-nous d'ajouter que les habitations en question n'avaient qu'un rapport fort lointain avec celles d'Occident. Alors que les Chiites se réservaient les meilleurs emplacements de la ville et qu'ils possédaient des logements confortables, aménagés avec un luxe tout oriental et entourés d'immenses jardins, ils n'abandonnaient aux Juifs, à des prix d'ailleurs exorbitants, atteignant parfois le triple et même le quintuple de leur valeur, que de méchantes bicoques, des masures en ruines, construites en pisé.

Nos coreligionnaires étaient en outre obligés de payer une taxe au notaire qui rédigeait le contrat de vente, de distribuer de nombreux pourboires à droite et à gauche : à tel prêtre influent, au clerc de notaire qui prépare les actes, à celui-ci parce qu'il est Seyed, à celui-là pour qu'il veuille bien permettre qu'un Israélite s'établisse dans son quartier. Une fois installé chez lui, le Juif n'avait pas fini avec les tracasseries de toutes sortes. Il était soumis à différentes servitudes pour le passage, pour l'eau, pour l'empêcher de voir les maisons avoisinantes. Trop souvent, lorsque toutes les formalités étaient remplies, lorsque le malheureux était rentré enfin en possession de son bien, il se trouvait toujours quelqu'un prêt à

revendiquer des droits sur la propriété. Et alors, il fallait délier les cordons de la bourse, payer encore, payer toujours. Taillables et corvéables à merci, tel était le lot des Juifs en Perse, la seule raison pour laquelle on les tolérait.

Les Musulmans s'introduisaient dans leurs maisons, buvaient leur vin, et leurs liqueurs, s'emparaient sans vergogne d'un objet ou d'un tapis qu'ils trouvaient à leur convenance, et l'emportaient chez eux sans plus de façon.

J'ai dit plus haut que, s'ils empruntaient de l'argent à nos coreligionnaires, ils oubliaient souvent de les rembourser. Parfois même, pour ne pas payer, ils ne trouvaient rien de mieux que de supprimer le créancier. D'ailleurs si un meurtre était commis sur la personne d'un Israélite, il n'était dû aux parents de la victime, à titre de dommages et intérêts qu'une somme de 42 tomans (200 fr.).

Ce n'est pas tout. Comme si tant d'humiliations, tant de honte et d'ignominie ne suffisaient pas, les prêtres ont su, avec une infernale habileté, semer la zizanie et la discorde dans les familles, en encourageant les conversions. En vertu d'un principe de législation persane basé sur l'interprétation abusive d'une sourate du Coran, tous les biens d'un Juif revenaient après sa mort à celui de ses parents, si éloigné fût-il, converti à l'Islamisme. Sitôt qu'un décès se produisait dans le quartier, les Djedids ou Juifs convertis d'accourir et de se partager la succession du défunt, sans autrement se soucier des héritiers légitimes, mettant brutalement sur le pavé la veuve et les orphelins.

Le Gouvernement, il est vrai, a tenté à plusieurs reprises de réagir contre cette monstrueuse iniquité et fait publier plusieurs édits pour essayer de rendre justice à nos malheureux coreligionnaires. Nous reproduisons un de ces édits, daté d'Octobre 1880.

« Au nom de Sa Majesté Impériale Nasr-Ed-Din-Schah Kadjar.

Par ordre gracieux de Sa Majesté, il est porté à la connaissance de tous les magistrats présents et à venir du royaume de Perse,

qu'une pétition a été adressée à sa Majesté par la Communauté israélite au sujet des nouveaux convertis à l'Islam qui, excipant de leur parenté, réclament et confisquent la totalité des biens de leurs parents défunt; que par de pareils actes, les familles israélites sont périodiquement troublées; que le désir de Sa Majesté est que toutes les différentes nations vivent en sécurité sous sa bienveillante protection. C'est pourquoi, par le présent firman, il est ordonné et décreté qu'à l'avenir, quand un Israélite sera décédé, il ne soit pas permis aux nouveaux convertis de l'Islam de maltraieter ou de léser

les Israélites, en se prétendant les seuls héritiers des biens du défunt ou en les confisquant à leur profit. Vous devez faire tous vos efforts pour empêcher ces tentatives contre la nation israélite et veiller sous votre responsabilité à l'exécution du présent firman. Donné au mois de Djumadi-ul-Akher 1227 (Octobre 1880). »

Mais, comme la plupart des ordonnances impériales, celles-ci restèrent lettre morte et les Muchtaheddines n'en continuèrent pas moins d'appliquer la loi soi-disant coranique dans toute sa rigueur. Ce fut là une des principales causes de la décadence du Judaïsme persan. S'imagine-t-on en effet l'état d'âme du chef de famille qui sait que tous ses efforts pour assurer l'avenir des siens seront vains, que ce qu'il a de plus cher au monde, sa femme et ses enfants, ne pourront pas jouir après sa mort du fruit de son labeur ? Pour échapper à cette triste perspective, il n'y avait qu'un moyen. Se convertir à son tour ou encourager les siens à le faire. Mais, s'il était assez attaché à la foi de ses pères — et c'était le cas généralement — il se laissait aller au découragement. A quoi bon travailler, se donner tant de mal pour des étrangers ?

Dès lors que de telles pensées l'assaillaient, c'en était fait de lui. Désormais il n'avait plus le cœur à rien ; plus d'ardeur au travail, plus de courage, plus de stimulant. C'était un être sans force, sans énergie et sans volonté. Il courbait l'échine, s'enfermait dans son ghetto, et subissait passivement toutes les injustices, toutes les humiliations dont on l'abreuvait.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que nous voulons à dessein assombrir le tableau pour mieux faire ressortir l'action civilisatrice de l'Alliance en Perse. Ceux-là seuls qui ont visité les ghettos de ce pays, peuvent se rendre compte que nous sommes restés plutôt en deçà qu'au delà de la vérité.

Pénétrons dans un de ces ghettos et voyons ce qui s'y passe.

Le quartier juif, était cela va sans dire, le réceptacle de toutes les ordures, de toutes les immondices. Pas de porté donnant sur les rues, encore moins de fenêtres. C'était là du reste un luxe totalement inconnu en Perse. Ça et là on rencontrait, au ras du sol, des trous béants qui rendaient la circulation dans les rues très dangereuse pendant la nuit. C'était par ces trous que chacun rentrait chez soi. Un escalier en colimaçon conduisait dans des souterrains sombres étroits, *contournés en zigzag*. Ce n'était qu'après de nombreux détours que l'on débouchait dans une cour à ciel ouvert à laquelle aboutissaient toutes les pièces d'habitation. Tout était bâti en briques crues. Le ton général était un gris foncé presque noir.

Les chambres étaient également dépourvues de fenêtres. C'était par la porte que pénétraient l'air et la lumière. Tout le long des murs, il y avait des tahtchés, sortes de niches où étaient entassés les objets les plus disparates : lampes à pétrole, bols, assiettes, ustensiles de cuisine, vases à fleurs, narghilés, coiffures, chaussures, étaient réunis pêle-mêle, disparaissant parfois sous une épaisse couche de poussière.

Absence complète de meubles : ni tables, ni chaises, ni armoires, rien. Sur le sol en terre battue, étaient jetés parfois quelques tapis, la plupart faits de morceaux ajustés et rapiécés. Au fond de la cour, un appentis noir et enfumé : la cuisine. Les ordures et les balayures étaient mises en tas dans un coin. Une fois par mois, des cultivateurs venaient emporter tous ces détritus dont ils se servaient comme engrais. Au milieu de la cour, un fossé où venaient se déverser toutes les eaux ménagères. En entrant dans ce taudis, on était pris à la gorge par des odeurs suffocantes auxquelles on avait peine à s'habituer. C'est là qu'habitaient nos malheureux coreligionnaires, c'est là qu'ils travaillaient, peinaient, souffraient pour une existence si misérable.

Il va sans dire que leurs vêtements s'harmonisaient avec le milieu. Ils portaient sur le corps une courte chemise et un pantalon très ample en toile bleue, une jaquette à plis flottants s'ouvrant sur le devant, serrée à la taille par une ceinture large, un manteau en laine ou en poil de chameau, à manches courtes, sans col ni capuchon. La tête était couverte tantôt d'un kola, sorte de bonnet de fourrure imitant l'astrakan, tantôt d'une calotte faite avec des pièces d'étoffes ajustées.

Les Juifs n'achetaient de vêtements qu'une fois ou deux dans leur vie. Pourvu qu'ils fussent couverts n'importe comment, peu leur importait que leurs vêtements fussent longs ou courts, étroits ou larges.

Les femmes portaient également une chemise flottante, s'ouvrant sur le devant et des jupes courtes qui laissaient la moitié de la jambe à découvert. Lorsqu'elles sortaient, elles s'enveloppaient d'un vaste manteau nommé tchadar qui ne laissait rien voir que les yeux et le bout du nez.

Les enfants se promenaient dans les rues nu-pieds et nu-tête. Pour tout vêtement, ils n'avaient qu'une chemise en toile. Seulement, les enfants grandissaient, la chemise, n'étant pas douée de la même faculté, restait stationnaire et quand les gamins avaient

sept ou huit ans, la fameuse chemise s'arrêtait à la ceinture et soulignait ainsi précisément ce qu'elle aurait dû cacher.

La propreté corporelle était à l'avenant. Peu de familles connaissaient l'usage du savon. Lorsqu'elles se sentaient incommodées par la vermine, elles enlevaient leurs loques et les exposaient au soleil. Tous avaient une répugnance profonde pour l'eau. Inutile de dire qu'ils ne connaissaient guère l'usage des serviettes et des mouchoirs : ils s'essuyaient avec leurs vêtements. Ils mangeaient très peu et très vite et ne se servaient guère de fourchettes ni de cuillers. Pour dormir, ils étendaient par terre une couverture sur un tapis et s'y enveloppaient tous dans une promiscuité des plus choquantes.

De quoi vivaient-ils ? C'est un problème qu'on s'est posé souvent en visitant toutes ces communautés. La plupart des métiers leur étaient interdits. On ne leur laissait que les plus infimes, les plus pénibles et les plus rebutants. Les uns étaient colporteurs, d'autres vidangeurs, d'autres encore filaient le coton et la soie. Il y avait aussi des courtiers, des orfèvres, des musiciens surtout, et des..... sorciers ! C'est à Ispahan que ce métier de sorcier était le plus lucratif.

Les femmes étaient tenues de travailler et de contribuer aux dépenses du ménage. Les unes filaient le coton et la soie, comme leurs maris ; les autres étaient marchandes à la toilette et s'introduisaient dans les anderoums (gycénées) pour y placer des étoffes précieuses, des bijoux, de la parfumerie, et aussi pour y dire la bonne aventure. Quelques-unes s'employaient dans les bazars au nettoyage de la kétira (sorte de résine).

Les liens de famille étaient très relâchés en Perse. Les mariages précoces y étaient presque la règle générale. Les petites filles étaient épousées à l'âge de huit à dix ans. Passé dix ans, elles ne trouvaient plus de parti. Les cas de polygamie étaient aussi fréquents. Les divorces ne se comptaient plus. Pour le motif le plus futile, la femme était répudiée, et les rabbins se montaient d'une complaisance déplorable sur ce point. La femme était traitée en esclave, elle était astreinte aux plus durs travaux du ménage.

La religion, la vraie, celle du cœur, avait disparu pour faire place à des superstitions et à des pratiques extérieures d'où l'âme était absente. Le Talmud était complètement inconnu en Perse ; le Schoulhan Arouh tenait lieu de tout. Les synagogues n'avaient rien d'original ni de particulièrement intéressant. C'étaient de vastes bâtiesse

quelconques, dépourvues d'ornements et de tout style architectural. Pas de bancs. Tous s'asseyaient sur de vieilles nattes ou des namads, sortes de tapis en feutre. L'entretien des temples n'exigeait aucune dépense : ni ornements pour les rouleaux de la Loi, ni lampe perpétuelle, ni bedeaux, ni ministres-officiants. Les officies étaient célébrés dans le plus grand désordre : le premier venu remplissait les fonctions de Hazan. Il n'avait qu'à posséder une belle voix : les Israélites Persans en effet étaient tous plus ou moins doués au point de vue musical et leur virtuosité était mise à contribution dans les grands concerts donnés au palais royal ou chez les gouverneurs. Et les quelques disques de chants synagogaux orientaux, que je vous jouerai tout à l'heure, vous prouveront, Mesdames et Messieurs, que si nos coreligionnaires lointains étaient fort arriérés sur bien des points, ils pouvaient à bon droit être fiers de leur science musicale et de leurs chantres religieux.

La charité était inconnue aux Juifs persans. Il n'existeit dans ce pays aucune de ces sociétés de bienfaisance ou d'assistance que l'on trouve dans les plus petites communautés de l'Orient. Les malades pauvres étaient abandonnés à leur triste sort. Si l'un d'eux venait à mourir, on faisait une quête qui produisait une dizaine de francs, cela suffisait pour l'enterrer. Chaque Communauté possédat un ou deux rabbins qui tenaient lieu à la fois de schohet, de mohel, de notaire, de croquemort, et... de fossoyeur.

Les cimetières étaient dans un état lamentable, sans murs de clôture, ni pierres tombales. Trop souvent, les cadavres étaient déterrés et dévorés par les hyènes et les chacals.

Ainsi donc, traités avec le dernier mépris par les musulmans, obligés de porter sur leurs vêtements un signe distinctif, considérés comme des êtres impurs, confinés dans les métiers les plus vils, enfermés dans des quartiers spéciaux que le souci de leur sécurité ne leur permettait guère de quitter, en butte aux fureurs de la population, traités comme des parias, honnis, méprisés, vilipendés, tel était l'état social des Juifs de la Perse, au moment où l'Alliance se décida à s'interesser à leur sort.

Néanmoins, il convient d'ajouter que la Société tenta à plusieurs reprises d'intercéder en leur faveur et de leur venir en aide moralement et matériellement. Les démarches du Comité central ont trouvé sans cesse le meilleur accueil auprès des gouvernements de la France et de la Grande Bretagne et des ambassadeurs persans

à Paris et à Londres. Sir Francis Goldsmith, membre du Comité central, obtenait pour eux en 1865 l'intercession du Foreign office, lors des massacres de Barfrouch où 35 Juifs trouvèrent la mort.

Une grande manifestation fut préparée lors du voyage de Nasr-Eddine Chah en Europe en 1873. Tous les comités de l'Alliance israélite, dans les grandes villes où il s'arrêtait, lui offrirent leurs hommages et lui apportèrent leurs vœux en faveur de leurs coreligionnaires.

Une année auparavant, la famine avait ravagé le pays et décimé les Israélites. Une souscription avait été ouverte pour eux par les soins de l'Alliance et par d'autres sociétés. Le souvenir de leurs souffrances était encore vivant et animait les Israélites d'Occident dans leurs efforts auprès du Chah. A Paris, le ministre du Chah, Hussein-Han signa le 13 juillet 1873, avec l'assentiment de son maître, un procès-verbal de la visite du Comité de l'Alliance. Ce document contient les promesses les plus rassurantes pour la situation des Israélites, entre autres, celle de protéger les écoles que l'Alliance pourrait fonder plus tard dans ce pays.

Ce fut presque jour par jour, un quart de siècle plus tard, que l'Alliance put donner suite à ce projet. En effet, l'entrevue avec le Chah eut lieu en juin 1873. Et la première école de la Société fut fondée à Téhéran en juin 1898. Vinrent ensuite celles du Hamadan, d'Ispahan, de Chiraz, de Senneh et de Kermanshah.

C'est la genèse de la formation de ces écoles, leur développement et l'influence qu'elles exercent sur nos coreligionnaires que nous nous proposons d'examiner dans la seconde partie de cette étude.

FONDATION DES ECOLES DE L'ALLIANCE A TEHERAN (1898)

La situation des Israélites persans avait été particulièrement triste et douloureuse en 1898. Muzaffer-Eddine Schah venait de succéder à son père dans les conditions que l'on sait (1). Un malaise général régnait partout, résultant de l'incertitude où l'on se trouvait sur les dispositions du nouveau monarque et l'orientation qu'il donnerait à sa politique.

Au mois de mai, des troubles graves éclatèrent un peu partout et notamment à Tehéran. L'instigateur de ces troubles fut un seyed du nom de Rihan Allah. Il convient de remarquer à ce sujet que toutes les fois qu'un prêtre veut sortir de l'obscurité et se faire un renom de piété, il prêche la guerre contre les Juifs. C'est ainsi que,

(1) Nasr-Eddine Schah avait été assassiné en faisant ses dévotions à la mosquée de Schah-Abdul-Azim.

pour se rendre populaire, seyed Rihan Allah se plaignait de ce que les Israélites de Théréan ne se distinguaient de leurs concitoyens musulmans par aucun signe extérieur. Il promulga une « fetva » (décision) aux termes de laquelle nos coreligionnaires devaient porter une rouelle sur la poitrine et se couper les cheveux pour se distinguer des Musulmans dont le cou est protégé par une opulente chevelure. Les Juifs protestèrent d'abord, mais leur résistance ne fit qu'exaspérer leurs ennemis. Rihan Allah donna ordre à ses disciples d'exécuter sa sentence par la force. Le 14 du mois de Iyar (16 mai 1897), une bande d'énergumènes cerna les maisons juives, les prit d'assaut et força les habitants à porter la rouelle infamante. Sitôt qu'on s'emparaît d'un Juif, on le traînait de vive force chez le seyed, où un bourreau, après lui avoir administré la bastonnade, lui rasait la chevelure, tandis que d'autres lui cousaient un lambeau d'étoffe rouge sur ses vêtements.

Aussitôt que le Comité Central eut connaissance de ces faits, il adressa la lettre suivante au Ministre des Affaires étrangères de Paris.

« Monsieur le Ministre,

« A la date du 15 décembre 1896, nous avons eu l'honneur d'appeler votre bienveillante attention sur la situation malheureuse des Israélites de la Perse et particulièrement de ceux qui sont fixés hors de la capitale. Nous avons l'espérance que vous aurez bien voulu recommander ces pauvres populations au représentant de la France à Téhéran en le priant d'intervenir en leur faveur auprès du Gouvernement du Chah.

« Aujourd'hui nous arrive, de Téhéran même, une communication signée d'un Israélite originaire de Bagdad et qui a fréquenté pendant plusieurs années notre école primaire de cette ville. Cette lettre nous signale des faits qui nous paraissent de nature à compromettre gravement la sécurité et même la vie de nos coreligionnaires de la capitale persane et en général de toute la population juive de l'Empire ; nous prenons la liberté de vous envoyer copie de cette communication.

« Obliger les Israélites à porter la rouelle et à adopter une coupe spéciale de cheveux, n'est pas seulement leur infliger une honte indigne de notre temps, c'est les désigner par un signe infamant à la haine et au fanatisme de la populace aveugle, c'est les exposer aux plus graves périls. Le Gouvernement du Chah ne peut rester indifférent aux observations que le représentant de la France lui présenterait sur cette question ; aussi faisons-nous appel à toute

votre bienveillance pour que des instructions soient adressées, à ce sujet, au Ministre de France à Téhéran. »

Le Ministre s'enquit immédiatement auprès du représentant de la France à Téhéran de la gravité des faits allégués, et après avoir reçu la réponse qu'ils n'étaient que trop fondés, il donna au Comité Central l'assurance que le Ministre de France agirait avec énergie à Téhéran pour protéger les Israélites.

Le Foreign Office de Londres, mis au courant par l'Anglo-Jewish Association, donna des assurances du même ordre. Sous la pression simultanée des deux Gouvernements, le Chah promulga l'ordonnance que voici :

« Sa Majesté le Chah, pour lequel nous devons tous nous dévouer et aux lois de qui obéissent tous les Gouverneurs des provinces de l'Iran, fait connaître sa volonté suprême par cette ordonnance.

« Pour que les différentes nations soumises au sceptre de Sa Majesté vivent en paix, les unes avec les autres, il est ordonné aux Musulmans de cesser leurs persécutions contre les Juifs et de ne leur imposer aucun signe distinctif. Seront sévèrement punis tous ceux qui exercent de mauvais traitements envers nos sujets non-Musulmans ou qui voudront établir des distinctions entre eux et les autres.

« Tous les Gouverneurs sont tenus de publier cette ordonnance émanant de l'autorité suprême afin que chacun se renferme dans les limites du droit. Que chacun se soumette de bon cœur à la volonté souveraine du Chah. »

Sitôt que le Comité Central eut connaissance de la promulgation de cette ordonnance, il s'empressa d'adresser au Chah le télégramme suivant :

« Sa Majesté Impériale Chahin-Chah de toute la Perse.

TEHERAN

« L'Alliance Israélite Universelle, qui représente les Israélites d'Europe et d'Amérique, se fait un respectueux devoir d'adresser l'expression de sa reconnaissance à Votre Majesté pour la haute protection qu'Elle accorde à ses sujets israélites. Elle remercie tout particulièrement Votre Majesté des mesures prises pour garantir leur sécurité et leur tranquillité et pour les exempter du port d'un signe distinctif humiliant qui est contraire à l'auguste bienveillan-

ce que Votre Majesté témoigne, depuis son avènement, à tous ses sujets sans distinction de race ou de religion. »

Le Comité Central fit parvenir en même temps des sommes importantes aux Communautés les plus éprouvées.

Mais, depuis quelque temps déjà, il était sérieusement question, au sein du Comité, de venir en aide à ces malheureux autrement que par des secours accidentels qui n'apportaient qu'un soulagement momentané à leurs maux. On se rendait compte que l'Ecole seule pourrait relever le Judaïsme persan, déprimé par tant de siècles d'oppression et d'ignorance et qu'en pénétrant en Perse, l'œuvre de l'Alliance exercerait la même action féconde et civilisatrice qu'en Turquie, au Maroc et ailleurs.

Après avoir reçu l'assurance que les écoles seraient vues avec bienveillance par le Gouvernement persan et qu'elles seraient efficacement protégées par les légations de France et d'Angleterre, le Comité Central donna l'ordre à M. Cazès, Directeur de l'Ecole de Beyrouth, de se rendre à Téhéran pour y fonder la première école de la Société dans ce pays.

Sitôt que la nouvelle fut connue en Perse, un frisson de joie parcourut toutes ces malheureuses communautés. La lueur d'espoir qui vacille, mais jamais ne s'éteint dans le cœur d'Israël, rainma de nouveau le courage de ces infortunés, secoua leur torpeur, galvanisa leur volonté et leur mit dans l'âme un peu de fierté et de joie.

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, ce ne fut partout qu'un soupir de soulagement, un cri de reconnaissance, un concert de louanges envers le Tout-Puissant qui avait exaucé leurs vœux. « Enfin ! écrivait-on au Comité Central. Dieu a eu pitié de notre déresse, et comme autrefois Moïse en Egypte, il a envoyé l'Alliance Israélite à notre secours. Nous ne serons plus abandonnés et livrés à notre sort. Nos frères d'Occident, plus favorisés et plus privilégiés que nous prendront notre cause en main et nous défendront contre nos oppresseurs ».

On peut imaginer l'accueil enthousiaste réservé aux représentants de l'Alliance dans ce pays. Dans certaines villes, cela tint du délire. Ce n'étaient pas des directeurs d'école qu'on recevait, mais des libérateurs, des « Messies ». Même les communautés qui ne sont pas encore aujourd'hui dotées d'écoles, s'associaient à la joie générale et sortaient à la rencontre des directeurs pour leur souhaiter la bienvenue et les prier de s'arrêter quelque temps dans leur ville.

Le jour de l'arrivée des professeurs était considéré comme un jour férié. Les boutiques étaient fermées en signe de réjouissance ; les

maisons prenaient un air de fête et de joie, les femmes se paraient de leurs plus beaux atours. Chose digne de remarque, obéissant à on ne sait quel obscur sentiment de gêne et de malaise, ou peut-être craignant vaguement une reddition de comptes, les Musulmans eux-mêmes non seulement permettaient aux Israélites de manifester bruyamment leur joie sans leur faire la moindre observation, mais encore ils s'empressaient de résERVER le meilleur accueil aux représentants de l'Alliance. Sitôt que la présence des directeurs était signalée dans une ville, le Gouverneur envoyait à leur rencontre ses faraches (1) et ses cavaliers et mettait à leur disposition sa voiture et ses chevaux. Les notables de la ville les invitaient à prendre le thé chez eux et les prêtres eux-mêmes les accueillaient avec beaucoup de déférence et de courtoisie.

Voici du reste en quels termes les directeurs des Ecoles d'Ispahan rendent compte au Comité Central de la réception qui leur fut faite à Kachan.

« Nous étions encore à une distance assez considérable de la ville de Kachan, à quatre heures de marche environ, lorsque nous aperçumes au loin une masse noire, grossissant à mesure, s'avancer à grands pas.

« Quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir cette masse bruyante se rapprocher vivement de notre voiture, l'entourer de tous côtés, entonner des chants hébraïques, réciter des prières, brûler de l'encens. C'étaient les Kachis qui, informés de notre départ par leurs compatriotes de Téhéran, s'étaient portés à notre rencontre, vieillards, jeunes gens, enfants, les uns à dos d'âne, les autres chevauchant des mullets, d'autres à pied. C'était pitié de voir ces pauvres gens essoufflés, haletants, brûlés par le soleil, la voix coupée par l'émotion, les larmes aux yeux, se presser autour de la voiture pour nous souhaiter la bienvenue.

« Suivis de ce cortège qui comptait cinq à six cents personnes, nous avions fait notre entrée à Kachan. Toute la population nous attendait aux portes de la ville. Le Gouverneur lui-même s'était fait représenter par un de ses fonctionnaires et avait mis à notre disposition une dizaine de ses faraches. Aussitôt que nous descendimes de voiture, on égorgea des moutons, des prières furent dites, des chants entonnés à nouveau, et quantité de fleurs semées sur notre parcours.

« Quelle foule, quel brouhaha, quel enthousiasme ! Les femmes

(1) Agents de police.

elles-mêmes formaient la haie sur notre passage et lançaient en signe d'allégresse des acclamations joyeuses de bienvenue.

« Que vous dirai-je maintenant de la réception qui nous attendait à Ispahan ? Pour tout dire en un mot, la communauté d'Ispahan nous a fait un accueil encore plus chaleureux que celui de Cachan. Ce n'étaient pas des professeurs, des fondateurs d'écoles qu'on recevait, mais des libérateurs en personne. Un vieillard de quatre-vingtquinze ans est venu en pleurant nous saisir les mains, disant : « Maintenant je puis mourir ». Détail caractéristique et qui dépeint bien l'état d'esprit de nos coréligionnaires d'Ispahan : afin que nous puissions être les parrains de son enfant, un des notables de la ville, informé de notre nomination depuis l'année dernière, avait ajourné la circoncision de son dernier-né jusqu'à notre arrivée. »

Deux ans plus tard, l'auteur de ces lignes, envoyé en mission à Chiraz par le Comité Central, écrit ce qui suit au sujet de son arrivée :

« A trois heures de marche de la ville, nous percevons distinctement un bruit de galop et nous ne tardons pas à apercevoir de nombreux cavaliers se dirigeant vers nous en soulevant des nuages de poussière. Bientôt nous sommes entourés par une multitude de jeunes gens qui nous offrent des fleurs, des fruits, des bonbons. Et c'est précédés et suivis de cet imposant cortège que nous arrivâmes aux portes de la ville. Toute la Communauté, le Grand-Rabbin en tête, nous y attendait. Le Gouverneur par intérim et le fils du Cawam (1) avaient envoyé à notre rencontre une vingtaine de cavaliers pour nous souhaiter la bienvenue. Vous l'avouerai-je ? Ces manifestations bruyantes, cette explosion de joie exubérante, ces transports d'allégresse, loin de me faire plaisir, ne laissaient pas que de m'inquiéter. Nous venions d'entrer dans le mois de Moharram où les Persans célèbrent, dans le silence et le recueillement, l'anniversaire du martyre de leurs prophètes vénérés, Hassan et Hussein. Ils n'aiment pas qu'on les trouble dans leurs méditations et la moindre imprudence pouvait être chèrement payée. J'avais beau inviter nos coreligionnaires au calme et à la modération, peine perdue. Aussi ce ne fut pas sans un soupir de soulagement que j'ai pu quitter la voiture et me dérober aux ovations de la foule, en pénétrant dans le logis qui m'avait été préparé. »

Les mêmes scènes se produisent partout où la présence d'un directeur est signalée.

(1) Grand propriétaire foncier de Chiraz.

Je m'arrête ici pour ce soir, Mesdames et Messieurs, car il se fait tard. Cette conférence, si toutefois elle a pu vous intéresser, sera suivie d'une autre qui fera ressortir les changements profonds survenus dans la situation morale et matérielle des Juifs persans, grâce aux écoles de l'Alliance Israélite.

Vous ne vous étonnerez certainement pas que j'aie une prédilection particulière pour les Israélites de la Perse, quand vous saurez que nous avons vécu cinq ans dans ce pays. Nous y avons beaucoup souffert et mené une lutte acharnée contre toutes les influences qui tendaient à paralyser notre action. Contre le clergé musulman qui ne pouvait plus assouvir sa haine sur les Juifs ; contre les missions congréganistes qui trouvaient dans ces malheureux une proie facile à leur appétit de domination et de prosélytisme. Mais nous avons été soutenus, par la pensée d'avoir fait œuvre utile.

A. CONFINO.

Alger, le 22 avril 1933

Conférence de Madame STORA SUDAKA

PRÉSIDENTE DE LA SOCIÉTÉ DE CONFERENCES

Un Grand Réformateur

Moïse Mendelssohn

Mesdames, Messieurs,

Si l'on observe l'histoire du peuple juif, dans tous les temps depuis sa dispersion, on s'aperçoit que par le destin changeant qui l'accompagne, son esprit tour à tour s'éclaire ou s'embrunit : s'il s'épanouit sous des dominations clémentes et hospitalières, en une prodigieuse floraison dans toutes les sphères de l'activité humaine, il s'assombrit, refoulé par le sort tragique qui s'attache aux juifs retardant pour eux, dans une stagnation décadente, leur accession aux libertés civiques, leur fusion dans les cohésions sociales. Telle en ses productions la nature en perpétuel renouveau subit au cours de ses révolutions le caprice des saisons stériles ou fécondes, tel au long des siècles s'avèrent dans les annales juives des périodes de lumière ou d'ombre.

C'est ainsi que par sa durée Israël s'est vu tour à tour transporté au milieu de toutes les civilisations seul survivant parmi des empires écroulés avec leurs dieux et leurs lois ; qu'il a longé l'histoire dans toute son étendue, qu'il a assisté témoin perpétuel et universel à la destinée de toutes les grandes choses qui ont eu leur heure, qu'il s'est vu mêlé à presque tous les événements par l'action ou par la souffrance. Il a pris part à toutes les grandes idées religieuses ou philosophiques qui ont marqué dans le monde civilisé depuis l'aube de l'histoire ; il a été le trait d'union entre la Grèce et les Arabes d'abord, ensuite entre le monde musulman et le monde chrétien. Partout associés aux travaux intellectuels des peuples parmi lesquels ils vivaient, les Juifs s'assimilant avec une souplesse merveilleuse les idées et les langues étrangères purent devenir les rouliers de la pensée à travers le monde. C'est de la rencontre de l'esprit juif avec la philosophie platonicienne dérivée elle-même de la pratique socratique du « sentiment inné du Juste et du Vrai pour reconstruire l'état social ébranlé », que le Judaïsme dut ses premières initiations sur la naissance de l'hellénisme juif, qui lui attirèrent de nombreux prosélytes ; de ces deux génies

le grec et le juif, Renan et plus tard Salomon Reinach en déduisaient que le Judaïsme était au même titre que l'hellénisme une grande personne morale, et que si ce dernier avait légué à l'humanité le sens du beau, le Judaïsme lui, avait donné au monde une conscience morale.

Depuis la disparition de la civilisation Gréco-Romaine jusqu'à la Renaissance un ensemble de siècles s'écoulèrent appelés moyen âge au cours desquels se produisirent au détriment de toutes cultures, des invasions de barbares, période d'obscurité où le mysticisme sous la forme des croisades et des guerres féodales, laisserent plongés dans les ténèbres et se débattre, les peuples entre eux. Pendant cette période de confuse anarchie, l'esprit Judaïque couvre le domaine de la pensée humaine, la littérature, la philosophie se rajeunissent ou naissent, la science s'enrichit d'une veine nouvelle, la création de la poésie néo-hébraïque empruntant ses moules à la poésie arabe arrive en Espagne à l'originalité ; la philosophe Aristotélicienne ou arabe pénétrant dans la scolastique par des traductions latines, est faite par des Juifs d'après des transpositions hébraïques de l'original ou de l'Arabe. Le moyen âge emprisonné dans le dogme reçut sa science, sa philosophie d'Orient et c'est au ghetto qu'il les chercha. Jusque dans les temps modernes, les Juifs gardèrent une physionomie distincte, et jouèrent un rôle original dans le développement de la civilisation.

Les persécutions qui frappèrent les Juifs d'Occident à partir du XIII^e siècle aussi variées dans leurs formes que dans leurs causes, se ramènent toutes à une origine commune, le préjugé religieux nourri par l'église, favorisé par l'ignorance générale ; la grande épopée religieuse du moyen-âge s'ouvre par le massacre en masse des déicides ; le Juif chassé tour à tour de la vie politique, de toutes les charges, de toutes les professions libérales, de la propriété immobilière est refoulé dans le commerce et l'usure par le canon de l'église, et par la politique financière des rois qui veulent savoir où mettre la main quand le trésor est vide. Mais par son acheminement, la civilisation moderne fille de l'antiquité renaissante le réveil de la foi par la Réforme, l'élargissement du monde connu par les découvertes maritimes transformeront et produiront en quelque sorte une révolution de l'esprit humain ; la pensée affranchie des limites que les dogmes prétendaient imposer à sa curiosité, se montrera plus exigeante et plus audacieuse ; la Réforme et le Renais-sanc complèteront l'œuvre d'émancipation en détournant ailleurs

les haines, et en introduisant un esprit plus large qui accélérera la fusion morale.

C'est plus particulièrement au XVIII^e siècle appelé siècle de la philosophie que l'on travaille avec passion à répandre les grandes vertus sociales et politiques à faire triompher la raison et le droit. Réunis dans les salons français des vives et piquantes femmes du temps, pleines de grâce raffinée, d'esprit et d'intelligence, Mesdames du Déffand, Geoffrin, Scudery et autres, que les philosophes élaboreront et discuteront toutes les grandes questions, et de ce courant fécond sortiront de hautes et généreuses initiatives.

Vulgarisateurs de la science et de la philosophie c'est aux penseurs anglais de l'école de Locke, c'est surtout aux encyclopédistes français : les Jean-Jacques Rousseau, les Diderot, les d'Alembert que revient la mérite d'avoir mené le bon combat contre l'ignorance, le fanatisme, la superstition ; cet élargissement de l'esprit humain et cette grande hécatombe des préjugés servirent encore plus efficacement la cause de la race Israélite ; la philosophie du XVIII^e siècle ouvrit les yeux sur l'iniquité de l'exclusion systématique dont les Juifs étaient l'objet depuis tant de siècles de la part de la société chrétienne, et pourtant les encyclopédistes pas plus que les réformateurs calvinistes ou luthériens ne crurent travailler même indirectement à l'affranchissement d'Israël.

Montesquieu, véritable créateur de la science sociale, fondateur du régime libéral a rendu à l'humanité de grands services en demandant entre toutes les autres réformes, la suppression des persécutions religieuses. Voici tiré de son « Esprit des Lois » dont on a dit qu'il est plus qu'un grand livre « Un grand acte historique », quelques passages de son éloquent chapitre sur la Tolérance intitulé : « Très humble remontrance aux Inquisiteurs d'Espagne et du Portugal ». Une Juive de dix-huit ans brûlée à Lisbonne pendant l'autodafé tristement célébré en Europe de 1745 donna occasion à cette épître sous les espèces d'un soi-disant auteur juif. « Vous vous plaignez leur dit-il, de ce que l'empereur du Japon fait brûler à petit feu tous les Chrétiens qui sont en ses états, mais il vous répondra : « nous vous traitons vous qui ne croyez pas en nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous ; vous voulez que nous soyons chrétiens et vous ne voulez pas l'être, mais si vous ne voulez pas être chrétiens soyez au moins des hommes ; vous vivez dans un siècle où la lumière naturelle est plus vive qu'elle n'a jamais été, où la philosophie a éclairé les esprits, où la morale de votre évangile a été plus con-

nue, où les droits respectifs des hommes les uns sur les autres, l'empire qu'une conscience a sur une autre conscience sont mieux établis ; si donc vous ne revenez pas de vos anciens préjugés, qui si vous n'y prenez pas garde sont vos passions, il faut avouer que vous êtes incorrigibles, incapables de toute lumière et de toute instruction, et une nation est bien malheureuse qui donne de l'autorité à des hommes tels que vous. »

Mais le chef du choer, le vrai roi du siècle fut Voltaire qui tenait le sceptre de l'esprit ; cet écrivain illustre qui combattait si vaillamment pour les idées de Justice fut le promoteur d'un grand nombre de réformes qui améliorèrent la vie sociale. Il fut surtout l'apôtre de la tolérance :

« Dans nos jours passagers, de peine et de misères »

« Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères ».

Son œuvre philosophique peut se résumer dans le mot humanité. Il l'a fait se dégager au cours des siècles dans son essai sur les mœurs, des préjugés, des superstitions, des servitudes, marchant vers la raison, vers la Justice ; cette humanité qu'il appelle lui-même : « Le premier caractère d'un être pensant ». Mais il eut malgré cela ses petitesses intellectuelles et morales, il n'épargna guère les Juifs dans leurs croyances et leur histoire, il leur faisait porter le poids de ses rancunes personnelles, il outrageait aussi bien les Juifs du passé que ceux de son temps, mais en attaquant la Bible, il visait plutôt l'évangile. Comme il n'osait pas s'en prendre ouvertement aux croyances chrétiennes, il dirigeait ses traits acérés contre la religion qui leur avait donné naissance. Alors qu'il était l'hôte de l'Empereur d'Allemagne à Postdam, il fit partager au roi de Prusse qui l'élevait très haut à sa cour, ses préventions contre les Israélites. Un règlement général fut promulgué à leur sujet en 1750, rempli contre eux de dispositions les plus humiliantes : les communautés sont solidaires des délits commis par leurs membres, les Juifs restent exclus des corporations de l'agriculture et de plusieurs branches du commerce, on maintient pour eux l'obligation d payer un péage personnel, le Leybzoll, taxe inconnue même de nom en dehors des pays allemands, qui ravalait les Juifs presque au rang d'animaux et qui les exposait de la part des autorités aux plus injurieux traitements.

A aucune époque de leur histoire les Juifs n'avaient présenté un aspect aussi lamentable au point de vue de la civilisation que vers la fin du XVII^e siècle et jusque vers le milieu du XVIII^e siècle ; c'est précisément au moment où dans les milieux instruits on s'intéressait

à leur sort, où la philosophie battait en brèche les idées d'intolérance et de fanatisme, où la littérature française frayait la voie à leur émancipation, que les Juifs d'Allemagne parqués dans leurs Judengasses, frappés d'inégalités juridiques et administratives, traités en inférieurs dans les relations mondaines et sociales, exposés aux injures de la foule, que leur situation était des plus précaires. Rien ne faisait prévoir le relèvement prochain d'une nombreuse population plongée dans des ténèbres plus épaisse qu'au moyen-âge; c'est pourtant de ce milieu arriéré propre à décourager les meilleures volontés que sorti la personnalité la plus brillante, le réformateur du judaïsme, le philosophe : Moïse Mendelssohn.

Sous les tilleuls en fleurs, saturant l'atmosphère de leurs grisants parfums et les sombres marronniers qui projettent l'ombrage de leurs frondaisons luxuriantes sur les allées de l'Unter-den-Linden à Berlin, une famille se promène à la nuit tombante ; l'homme qu'accompagnent sa femme et ses enfants n'est autre que le philosophe Mosés Mendelssohn ; il a besogné toute la journée dans une fabrique de soie et attend cette heure propice pour sortir à la dérobée avec les siens ; car il est juif et on défend aux juifs de respirer librement à la lumière du jour, victimes de cette intolérance opprimente qui se résume pour eux par la violence, l'ironie, l'injure : « Dans ce pays écrit Moses, je vis tellement resserré par l'intolérance, que pour l'amour de mes enfants je suis obligé de me promener seulement de temps en temps avec ma famille : Papa, s'écrie la chère innocence, qu'est-ce donc que nous crient ses gamins là ? Pourquoi nous jettent-ils des pierres ? Que leur avons-nous fait ? Oui, cher papa dit l'autre, ils nous poursuivent toujours dans les rues en nous insultant : Juifs ! Juifs ! Est-ce donc une si grande honte d'être Juifs ? Hélas ! Je baisse les yeux et je soupire en moi-même : « Hommes ! Hommes ! où en avez-vous laissé venir les choses ? »

Cette phrase de douloureuse angoisse et de triste actualité, combien des nôtres la soupirent-ils encore de nos jours ? Honnis, maltraités, vilipendés, soumis à cet ostracisme plus dégradant encore pour les oppresseurs que pour les opprimés, de quoi donc est faite la haine dont sont poursuivis depuis des siècles ces éternels persécutés ?

Ecartés de la société, retranchés de la civilisation essentiellement chrétienne, Mendelssohn va se dresser contre la tyrannie, il va briser le joug qui les étreint lui et ses frères en religion, avec son savoir, sa probité, son esprit, sa droiture, il va s'imposer à

l'élite intellectuelle de l'Allemagne, et devenir le guide l'éducateur de ses coreligionnaires pour leur émancipation et leur réintégration dans la société ; car il verra à la lumière de la philosophie du XVIII^e siècle qu'au-delà de la culture juive où ses pères et ses frères sont enfermés, il y a une culture humaine à laquelle tous les hommes ont droit, et que l'utilité autant que la dignité des Juifs leur commandent de participer à la civilisation de leur pays et de leur temps. C'est de cette révolution intellectuelle qu'est né le judaïsme moderne.

Moïse Mendelssohn qui contribua pour une si large part au relèvement de ses coreligionnaires, présentait dans sa personne l'image même de son peuple : petit, contrefait, un peu gauche, d'apparence chétive et délicate, il disait plus tard de lui-même en plaisantant, qu'il ressemblait à deux grands hommes de l'antiquité : il était bossu comme Esope et il bégayait comme Démosthène ; mais à la différence de ce dernier il ne se débarrassa jamais de son bégaiement.

Né à Desseau, le 17 Août 1728, Moïse Mendelssohn, fils d'un copiste de rouleaux de la loi, était pauvre et misérable comme les enfants juifs de sa condition ; à cette époque les jeunes gens juifs ne connaissaient pas la gaieté et l'insouciance de leur âge : dès leur enfance la triste réalité les enveloppait de son souffle glacial, et les mettait aux prises avec les difficultés de la vie. Par contre leur esprit murissait vite. A peine âgé de quatorze ans Mendelssohn se présenta malingre et maladif à une des portes de Berlin pour pénétrer dans la ville. Questionné avec rudesse sur ses moyens d'existence par un préposé juif, chargé d'interdire l'accès de la ville à ceux de ses coreligionnaires dénués de ressources, il répondit timidement qu'il désirait fréquenter l'école talmudique du nouveau rabbin de Berlin. Autorisé alors il se rendit auprès de David Fraenkel qui de Desseau où le jeune homme avait déjà été son élève, venait d'être appelé au poste rabbinique de Berlin. Pour gagner sa maigre subsistance Mendelssohn copia les commentaires de son maître Fraenkel sur le Talmud de Jérusalem. Comme la plupart des élèves des écoles talmudiques (les Béhourim) Mendelssohn menait la vie de privation recommandée par le Talmud à tous ceux qui s'adonnent aux études sacrées : « Manger du pain avec du sel, boire de l'eau, coucher sur la dure, s'interdire toute jouissance matérielle et se consacrer à ses études ». Plus d'une fois celui que ses compatriotes allaient baptiser le Socrate de Berlin était obligé pour mettre un frein à son jeune appétit de marquer

d'avance au couteau sur la miche de pain qui lui était dévolue, la portion de la journée.

Son intention en arrivant à Berlin et son unique but était de se familiariser avec la littérature talmudique. Mais l'esprit de réforme et l'amour des sciences et des lettres qui s'étaient réveillées avec force dans la capitale prussienne sous le règne de Frédéric le Grand, avaient pénétré jusque dans l'école de Fraenkel. Mendelssohn apprit les mathématiques, le latin, la philosophie, il se jeta sur le *Moré de Maïmonide* avec une ardeur tellement incroyable, que l'on chuchottait qu'il avait gagné sa bosse à force de se pencher sur ce philosophe.

Sa seule distraction était, la semaine finie, de s'asseoir selon la coutume à la table familiale de quelques notables coreligionnaires. Ses connaissances variées lui avaient valu d'entrer en qualité de précepteur dans la maison d'un riche manufacturier de soierie, Isaac Bernhard qui se l'attacha ensuite comme comptable et finit par l'intéresser à ses affaires : sa réputation naissante de science et de sagesse, et aussi dit-on, une répartie pleine de chaleur et d'esprit qu'il avait eue là propos de faire à une jeune fille qui lui plaisait infiniment, lui avait permis de faire un mariage assez inespéré : « Fromet Guggenheim en le voyant (rapporte le narrateur Berthold Auerbach) avait manifesté quelque hésitation, et comme ils mettaient la conversation sur la question mariage : « Pensez-vous interrogea-t-elle que les mariages soient écrits dans le ciel ? » Sans aucun doute, répliqua Mendelssohn, vous savez que d'après la tradition quand on envoie une âme du haut du ciel on proclame en même temps le nom de celle qui doit lui être unie sur la terre, il en fut ainsi à ma naissance, mais on me fit connaître en même temps que ma femme serait affligée d'une bosse formidable ! Grand Dieu ! m'écriai-je alors, laisse à ma femme sa taille et sa beauté et donne-moi la bosse qui lui oterait ses charmes ». La jeune fille comprit qu'elle serait heureuse en dépit de la bosse et le mariage fut conclu. Leur intérieur s'accrut de la présence d'une nombreuse nichée, sept enfants dont cinq vécurent.

Mendelssohn n'étant pas né en territoire prussien n'avait pas de domicile légal à Berlin et n'y était toléré que comme membre du personnel de la famille où il était employé. Sur les instances de ses amis il se décida d'adresser à Frédéric II une supplique, afin d'être reconnu comme : « Schutz-jude (juif protégé). Frédé-

ric II qui en digne élève de Voltaire accordait sans peine ses principes philosophiques avec ses préjugés antisémitiques, concéda le privilège pour Mendelssohn et sa femme, mais le refusa pour ses enfants.

Esprit délicat, nature réservée, le philosophe ne se laissa pas ennuier par le bruit qui se faisait autour de son nom, ni détacher de la foi de ses pères, par les insinuations de quelques uns de ses admirateurs. Mosés Mendelssohn s'instruisit auprès des hommes les plus cultivés de son temps et sans avoir suivi les cours d'une université se fit une situation des plus estimées parmi les écrivains du XVIII^e siècle ; il entra en relation avec Gomperz, il se lia d'une étroite amitié avec un grand allemand ami des Juifs, Gothold Lessing, apôtre de la tolérance, esprit combattif, défenseur de la cause du judaïsme et des Israélites en Allemagne ; ce philosophe brava les colères des antisémites de son temps et des époques ultérieures.

Deux fois Lessing porta au théâtre des sujets favorables aux coreligionnaires de Mosés Mendelssohn d'abord dans « les Juifs », petite pièce en un acte datant du début de sa carrière, puis dans « Nathan le Sage », où l'auteur choisit sans conteste comme prototype de son drame, son ami Mendelssohn ; Lessing met en scène un juif qui donne l'exemple des plus belles vertus et de la plus haute sagesse, donnant aux chrétiens et aux mahométans d'éloquentes leçons de tolérance. C'est le portrait de son ami, comme ce dernier, le héros de Lessing est marchand et philosophe. « Aussi bon qu'intelligent, aussi intelligent que sage ». « Libre de tout préjugé était son esprit et son cœur était ouvert à toutes les vertus. Il était armé de toutes les beautés morales (quel juif !) et il tenait à être considéré comme un vrai juif ». Par ce drame, Lessing irrita profondément les chrétiens, partout on l'accusa d'avoir abaissé le christianisme au profit de la religion juive. Ses amis même n'osèrent le défendre de peur de se compromettre. Lessing ressentit vivement les vexations qu'on lui infligea, victime de son amour pour la Vérité et la Justice, mais, sa lutte en faveur de la tolérance ne resta pas stérile en Allemagne, du moins jusqu'à nos jours.

Mendelssohn dont l'amitié avec Lessing débuta à une partie d'échecs, apprit de ce dernier le secret d'un style clair, pur et agréable, il composa de concert avec lui et Nicolaï, des lettres sur la littérature qui imprimèrent à la langue allemande un nouveau caractère. Dès ses débuts littéraires ses remarquables qualités de prosateur attirèrent l'attention sur son nom : Des lettres sur les sentiments, des écrits philosophi-

ques parmi lesquels figure un traité de profonde étude esthétique; un mémoire sur la certitude philosophique, qui lui valut un prix dans un concours ouvert par l'Académie de Berlin contre Kant qui n'eut qu'une mention honorable : « La métaphysique est-elle susceptible d'une démonstration mathématique ? » fondèrent sa réputation.

Mais le livre qui le mit vraiment hors de pair fut le dialogue sur « l'immortalité de l'âme » intitulé « Phédon ». Ce traité redigé à la manière de Platon, et plein de phrases directement traduites du maître Grec, est un chalereux plaidoyer en faveur d'une doctrine consolante à laquelle Mendelssohn croyait de toutes les forces de sa généreuse nature : « Si notre âme n'était immortelle écrit-il, alors la Raison serait une illusion envoyée par Jupiter pour nous faire oublier notre misère et pareils aux bêtes nous n'aurions qu'à chercher notre nourriture puis à mourir ». Cet ouvrage qui se distingue par la clarté du style, la composition et l'ordonnance des idées, l'ardeur des convictions, eut un succès retentissant et valut à son auteur le surnom de « Platon Allemand ». Le Phédon fut traduit en plusieurs langues et naturellement en hébreu. Théologiens, philosophes, artistes, poètes, le jeune Goethe, hommes d'état, princes le lurent avec une religieuse ferveur ; tout le monde voulut connaître le « fameux Juif », qui à peine sorti du Ghetto, écrivait en un Allemand si élégant, chose rare alors, même parmi les non Juifs.

Les plus illustres littérateurs de l'Allemagne cultivèrent son amitié, l'Académie de Berlin voulut l'élire parmi ses membres, mais Frédéric le Grand raya son nom de la liste des présentations, non seulement Mendelssohn était Juif, mais encore il avait un jour osé critiquer des vers du roi philosophe.

Lorsque Mendelssohn dont la renommée était à son apogée eut publié le Phédon où il parle et pense comme un vrai Grec, sans que rien ne trahisse son origine juive, un pasteur évangélique de Zurich, Lavater en conclut que le philosophe était complètement détaché du Judaïsme, et il essaya de le convertir au christianisme mais sans succès. Un professeur de Genève, Bonnet, venait de publier en français une apologie de la religion chrétienne, des recherches philosophiques sur les preuves du christianisme : Lavater la traduisit en allemand, et l'envoya à Mendelssohn, il le mettait en demeure de réfuter publiquement les arguments exposés par Bonnet, en faveur du christianisme. Sur l'invitation de Lavater, Mendelssohn sortit de la réserve dans laquelle il s'était enfermé jusque

là et défendit chaleureusement sa religion. En termes modérés mais dignes et fermes, il dit à Lavater et aux autres chrétiens des vérités très dures, qui en d'autres temps l'auraient fait monter sur le bûcher. Il ajouta « que dès sa jeunesse il s'était appliqué à l'examen du judaïsme et qu'il avait pu ainsi se convaincre de la haute valeur de sa religion, mais qu'il avait crû sage de garder le silence, car appartenant à une minorité religieuse, il jugeait inutile de faire parade de croyances susceptibles de blesser au point le plus sensible celles de ses compatriotes qui appartenaient au culte dominant ». « J'avoue continuait-il que dans le cours des siècles, il s'est greffé sur le judaïsme certains abus qui ternissent en partie son éclat, c'est là un fait qui s'est produit également pour d'autres religions, mais en ce qui concerne les principes essentiels de ma religion, j'y crois de toutes les forces de mon être et j'affirme devant Dieu que j'y resterai fermement attaché tant que mon âme n'aura pas changé totalement de nature », et il terminait par cette déclaration : « Moi qu'on nomme le Socrate Allemand et à qui on reconnaît une âme pénétrée des vérités divines ; je reste attaché à la religion méprisée des Juifs, et je considère le christianisme comme une erreur ».

La réponse de Mendelssohn à Lavater reçut l'approbation de tous les esprits éclairés. Bonnet lui-même approuva Mendelssohn et blâma le zèle intempestif de Lavater. Celui-ci dut s'incliner devant la force des arguments de Mendelssohn et la modération de son ton, il s'excusa auprès de lui, de lui avoir demandé d'abjurer.

Son œuvre proprement juive marque une évolution des plus importantes dans l'histoire du judaïsme. Mendelssohn fut le grand initiateur qui modernisa les Juifs habitant les ghettos de langue allemande ; par sa traduction du Pentatenque il permit à ces masses de se familiariser avec la pensée européenne et c'est par là que fut préparé leur émancipation intellectuelle ; ce livre n'était pas compris de Juifs : les nombreux commentaires rabbiniques et cabalistiques en avaient altéré le sens. Mendelssohn déplorait cette manière d'enseigner, il reconnaissait la nécessité d'en donner une traduction simple et élégante, il fit une version allemande du Pentatenque pour ses enfants.

Cet ouvrage fut vivement critiqué par les rabbins orthodoxes, qui s'appliquèrent à le faire échouer ; la traduction allemande de « Moïse Desseau » fut frappée d'anathème et on menaça d'excommunication ceux qui s'en serviraient, mais malgré les protestations de leurs maîtres, les élèves des écoles talmudiques lisaient avidement la

traduction de Mendelssohn, ils apprenaient ainsi la langue allemande, leur esprit s'élargit, leurs idées s'élèverent au-dessus de l'étroit domaine talmudique. Tous les savants juifs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e siècle n'avaient étudié dans leur jeunesse que le talmud, et ce fut sous l'influence du philosophe Juif de Berlin qu'ils se mirent à cultiver les diverses branches du savoir humain et travaillèrent ainsi à la rénovation intellectuelle et morale de leurs coreligionnaires.

Un autre ouvrage qui n'émanait pas de Mendelssohn, mais qu'il inspira, fut un mémoire composé par Chrétien Guillaume Dohm, c'était un savant historien ; comme beaucoup d'écrivains et de philosophes de ce temps, il avait été séduit par l'élévation du caractère de Mendelssohn, et avait cultivé son amitié. Son admiration pour lui, l'avait amené à étudier de près le glorieux passé des Juifs et les persécutions dont ils étaient l'objet depuis tant de siècles. Dans aucune contrée d'Europe la situation des Juifs n'était plus misérable qu'en Alsace, à la suite d'un scandale sur des fausses quittances, ils désiraient attirer l'attention du roi de France Louis XVI, sur les iniquités dont ils étaient sans cesse victimes et à solliciter sa protection : Leur chef Cerf-Berr demanda donc à Mendelssohn d'intervenir en leur faveur, et c'est ainsi que fut composé le fameux mémoire de Dohm sur la réforme politique des Juifs. L'absence complète de déclamation chez l'auteur, sa qualité de chrétien, l'exposé lucide des raisons de la décadence de la race juive, le tableau des vertus précieuses qu'elle avait conservées même dans son état d'avilissement actuel : dévotion sincère, esprit de famille, pureté des mœurs, bienfaisance, respect des lois, horreur du sang ; l'énumération de ses mérites intellectuels et du profit que les états européens pourraient en tirer, tout cela faisait du mémoire une œuvre aussi neuve qu'élégante. Ce fut le premier plaidoyer en faveur de l'émancipation des Juifs et s'il n'atteignit pas immédiatement son but en France, il demeura la source où de l'Abbé Grégoire au Prince de Ligue en passant par le comte de Mirabeau, vinrent par la suite puiser tous les défenseurs chrétiens des Juifs. Mendelssohn ne fut pas tout à fait satisfait du mémoire de Dohm, car il lui reprochait trop de timidité dans la défense des Juifs, mais il n'en manifesta pas moins hautement sa joie : « Bénie soit la providence dit-il qui a daigné prolonger ma vie jusqu'à ce temps heureux où l'on commence enfin à comprendre les droits de l'humanité ».

Dans la crainte de voir que la réforme politique des Juifs pourrait préter à certains malentendus, Mendelssohn chargea son ami,

le docteur Marcus Hertz, de traduire de l'anglais, le fameux mémoire de Manassé Ben Israël où se trouvaient réfutées les nombreuses accusations produites au cours des siècles contre les Juifs, il fit précéder cette traduction d'une vigoureuse préface où il déclarait que la religion n'avait pas le droit d'agir par contrainte. Cette pensée exprimée dans cette préface frappa vivement les lecteurs chrétiens. C'était une attaque directe contre l'église qui n'avait cessé d'employer contre les hérétiques et les mécréants, l'anathème, le cachot, les tortures et le bûcher. Il exposa avec plus de développement les mêmes idées dans un traité de philosophie religieuse, chef d'œuvre en faveur de la tolérance religieuse et du judaïsme.

Mendelssohn avec une dialectique rigoureuse exposa d'une manière lumineuse les principes de la religion juive faite de confiance en Dieu, d'amour du prochain et de charité. Cet ouvrage intitulé « *Jerusalem* » lui valut les félicitations du grand philosophe Kant : « Je considère, lui disait-il dans une lettre, que dans votre *Jérusalem* vous avez réussi à faire accorder votre religion, avec un degré de liberté de conscience que je n'aurais pas cru possible, et dont aucune autre foi ne peut se vanter. Vous avez en même temps si complètement et si clairement démontré la nécessité d'une liberté illimitée de conscience, qu'en dernier ressort notre église sera conduite à concevoir qu'elle devrait rejeter de son sein tout ce qui trouble et opprime cette conscience : Or, ceci finalement unira tous les hommes dans leur conception des points essentiels de la religion ». Dans cet ouvrage Mendelssohn reprenait mais avec une toute autre portée, l'idée émise dans sa préface à la réhabilitation des Juifs de Manassé Ben Israël, où il développe et soutient cette thèse, que le pouvoir supérieur possède le droit de contrôle sur les actes et non sur les opinions et les croyances. Le Judaïsme pour sa part ne contient aucun dogme obligatoire, il ne prescrit pas de croire, mais de savoir ; le Judaïsme n'est pas une Religion révélée, mais une Législation révélée.

Il ajoutait encore en réponse à ceux qui avec une sincérité feinte ou réelle avaient prétendu qu'il avait rompu avec le Judaïsme, qu'il affirmait que les lois rituelles sont également d'origine divine et restent obligatoires : « Jusqu'à l'époque où il plaira au Tout Puissant de les abolir dans les mêmes conditions de promulgation où il les révéla ».

Il démontrait ensuite par une argumentation originale, la nécessité des lois cérémonielles, rappelant des vérités qui ont besoin d'être sauvegardées.

Mendelssohn croyant par raison autant que par sentiment, était convaincu que sa foi n'avait rien à craindre de la liberté, que la religion d'Israël conserverait d'autant plus son emprise sur les fidèles qui la connaîtraient mieux que leur pensée, leur vie religieuse ne seraient pas détachées, isolées de la pensée et de la vie générale ; c'est pourquoi il traduisit la Bible en Allemand et la commenta rationnellement en lui restituant sa beauté et son naturel ; c'est pourquoi il exposa les principes du Judaïsme pour les lecteurs cultivés dans sa Jérusalem et pour le grand public dans ses heures matinales ; il apprit aux Juifs à aimer le Judaïsme et aux chrétiens à l'estimer. Par ses productions religieuses, morales et esthétiques, il est devenu pour ainsi dire le père du libéralisme juif et il marque l'entrée d'une nouvelle ère de notre histoire.

En même temps que Mendelssohn glorifiait ainsi le Judaïsme et s'appliquait par ses propres ouvrages, soit par ceux de ses amis d'améliorer la situation des Juifs, il s'occupait aussi de leur relèvement intellectuel et moral. A ceux qui lui objectaient l'état de dégradation de ses coreligionnaires, Mendelssohn répondait avec un bon sens prophétique : « On nous lie les mains et puis on nous reproche de ne pas savoir nous en servir ». Toute une légion de jeunes hommes ardents disciples formés à ses leçons se lancèrent dans la carrière qu'il avait si brillamment ouverte ; leur centre d'action fut Berlin, leur devise : « Aimer le beau, désirer le bien, faire de son mieux ». Leur instrument de propagande un recueil périodique : « Meassef le collectionneur ». Ce journal était aussi rédigé en hébreu afin d'être également accessible aux Juifs de tous pays. On y publia des essais philosophiques, des critiques, des poésies qui contribuèrent puissamment à répandre le goût et la connaissance de la littérature biblique.

Mendelssohn avec son plan bien ordonné de la vie harmonieuse, sainement équilibrée entre les lettres, les sciences, les affaires, était arrivé à une situation enviable. Par son amitié avec les plus grands hommes de la capitale, ses salons étaient remplis d'une nombreuse réunion de gens élégants et distingués, hommes en perruques poudrées, dames en riches toilettes. Sa somptueuse demeure était élégamment meublée : de lourds tapis orientaux, des meubles de style, des tableaux de grand prix lui donnaient un air d'opulence. Il réunissait autour d'une table soignée, de mets et de vins les plus fins, de services en argenterie et en or massif, de verres du plus pur cristal étincelant sur des nappes artistement brodées, les plus beaux esprits de la capitale : artistes, philosophes, savants. Il était

loin le temps où le philosophe et sa femme Fromet comptaient les raisins et les amandes du dessert lorsqu'ils recevaient ; ils habitaient à l'époque une modeste maisonnette dont le mobilier se composait de vingt singes en porcelaine, contribution obligatoire aux manufactures royales de Berlin pour tout fiancé israélite s'installant en ménage. Au temps de leur moderne prospérité, les filles de Mendelssohn en constantes relations avec des littérateurs et des lettrés, donnaient le ton de bonne compagnie. La haute société juive de Berlin, suivant cet exemple rivalisait de richesse et d'élegance. Dans cet élan général vers une vie nouvelle un grand nombre de femmes et de jeunes filles juives brillèrent par leur esprit et leur beauté. Au milieu de ce monde raffiné les plus célèbres d'entre elles furent : Henriette Herz née Lemoz que l'on appelait la Récamier allemande, ainsi que son amie Rachel Levin que l'on pourrait comparer à Mademoiselle de Lespinasse ; leurs salons devinrent le centre des réunions de l'élite de la société berlinoise ; leurs admirateurs furent : Mirabeau, en France, Dohm, les frères Guillaume et Alexandre Humbold, en Allemagne, le comte Ouvaroff en Russie, le prince de Ligne, en Autriche, ce dernier écrivait en parlant des « charmantes israélites du grand monde » elles ont tort de rougir d'être ce qu'elles sont ».

Parmi cette société brillante Félix Mendelssohn, petit-fils du grand philosophe donnait la mesure de son rare et merveilleux talent de compositeur et de musicien. Plus tard la grande amitié de l'artiste avec son vieil ami Goethe eut rempli de joie le cœur de son aïeul Mosés, mais celui-ci eut aussi éprouvé une grande amertume s'il avait pu connaître par delà la tombe que son descendant direct n'avait pas suivi ses nobles traditions et qu'il s'était converti à la religion évangélique.

Le philosophe Mendelssohn resta sur la brèche jusqu'à la fin de sa vie, mais ses dernières années furent assombries, car on prétendait relever chez son ami défunt Lessing qu'il s'était reconnu comme disciple de Spinoza. Cette révélation jeta un grand désarroi dans les idées de Mendelssohn, car sans être antipathique à Spinoza qui avait souffert comme lui de l'intolérance rabbinique, il jugeait le spinozisme dans ses conséquences pratiques une doctrine destructive de toute sociabilité, de toute moralité !

Ce chagrin avait fortement ébranlé sa santé, un refroidissement fit le reste, le pieux philosophe s'éteignit doucement le dix-huit Janvier 1786.

Sa mort fut un deuil pour tout le Judaïsme allemand, à Berlin

et ailleurs les magasins fermèrent le jour de ses obsèques ; les littérateurs chrétiens s'associèrent à la douleur des coreligionnaires de Mendelssohn et l'un deux, Ramler, lui composa cette épitaphe enthousiaste

« Moïse Mendelssohn sage comme Socrate, fidèle aux lois de ses aieux comme Socrate ; il enseigna comme lui l'immortalité : « comme lui il est immortel ».

L'enfant du modeste scribe de Desseau était devenu une des gloires de la capitale prussienne.

Ainsi de la réforme introduite par le grand initiateur Moïse Mendelssohn, le juif émancipé devenu citoyen libre d'Allemagne, en devint aussi par son assimilation le fils attaché ; son sentiment indéfectible pour sa patrie d'adoption se traduisit par un loyalisme sincère qu'il n'autorisa jamais à voir entacher d'un soupçon, lié indissolublement au sol qui abritait ses affections les plus chères, ses intérêts les plus puissants, sur lequel il pratiquait le culte de ses vivants et de ses morts.

Dégagé des contraintes qui l'avaient entravé jusqu'alors, son esprit s'éleva sur les plus hautes sphères intellectuelles de la culture germanique, aidant à son progrès, parfois émergeant comme un phare lumineux dans la sociologie, les sciences, les lettres, les arts. Allemand de pensée et d'âme, le Juif germain était en droit d'espérer que la flamme qui avait éclairé sa sombre nuit, allumée au foyer des lumières « l'Aufklaerung » du XVIII^e siècle, visant à la négation des dogmes et des préjugés, d'un humanisme libéral et d'une tolérance généreuse ne s'éteindrait pas à nouveau pour lui et qu'on chercherait encore à le replonger dans les ténèbres d'où il était sorti, qu'on le condamnerait à l'ensevelissement de sa liberté.

Nous assistons aujourd'hui, témoins impuissants et douloureusement affectés au spectacle de la détresse des victimes d'un fanatisme innomable à l'angoisse déchirante pour tout cœur vibrant à l'unisson de ses frères en religion, de voir des fils de la grande famille juive du monde souffrir de sévices, d'exactions sans nombre, de persécutions criminelles, arrachés, déracinés d'une terre qui était devenue la leur, pour être rejetés loin de leur pays d'élection, proscrits, errants, désemparés sur des terres étrangères.

Une houle de protestations indignées au nom de toutes les lois morales violées, au nom de toutes les consciences révoltées, se soulève et monte de tous les coins de l'univers pour blâmer, réprover, flétrir des agissements d'un autre âge, contraire à toute civilisation, à toute humanité.

Le gouvernement qui ordonna et perpétra de telles atrocités : l'hitlérisme : symbole de malfaissance et de barbarie, qui extirpa du grand corps germanique un de ses organes les plus vitaux, le blessant à vif dans sa chair, portera désormais « en signe d'infamie, sa croix gammée imprimée en marque indélébile, comme un fer de forçat en rouge sur son front ».

Mais endépit de toutes les persécutions de l'acharnement séculaire qui le pourchasse et le martyrise, Israël demeure attaché à sa foi, à ses lois ; aveugle aux injustices, sourd aux iniquités, l'échine courbée sous les outrages les plus avilissants, il poursuit sa route, porteur de « l'idéal » qui lui fut tracé, jusqu'à des fins connus de Dieu seul ; et semblable à l'Arche d'Alliance cheminant jadis dans le désert sous l'égide protectrice de la colonne divine qui la précédait, il va, missionnaire de droit et de justice, vers l'accomplissement messianique prévu et annoncé par ses prophètes : de la fraternité universelle sur terre.

Hélène STORA.

Bibliographie :

- L'histoire des Juifs de Greatz.
- L'histoire des Israélites de Th. Reinach.
- Les prophétes de James Darmesteter.
- L'émancipation des Juifs de Baruch Hagani.
- Les rêveurs du Ghetto d'Israël Zangurvil.
- Anthologie juive : Ed. Fleg.
- Univers israélite (Mai et Juin 1929).



TABLE DES MATIERES

	Page
<i>Bureau en Fonction</i>	2
<i>Adhésions</i>	3
<i>Liste complète des conférences</i>	4
<i>Dix années d'existence</i>	9
<i>Qol Aviv, Appel à la Jeunesse Juive</i>	15
<i>Un rêveur du ghetto</i>	17
Mme R. BENICHOU.	
<i>Les Juifs et la Société Moderne</i>	41
M. A. GHANASSIA.	
<i>Droits et Devoirs</i>	55
Elie GOZLAN.	
<i>Sur Henri Heine</i>	73
André NARBONI.	
<i>Le Talmud et ses enseignements</i>	77
Isaac HANOUNE	
<i>En lisant les Prophètes</i>	89
Raymond TEMIM.	
<i>Notre Jeunesse</i>	103
Maurice EISENBETH.	
<i>Le Messianisme et l'Homme</i>	111
Henri COHEN-BACRI.	
<i>La Palestine</i>	127
Sion BECACHE.	
<i>Croyances et Pratiques religieuses annamites indochinoises</i>	143
Elie GOZLAN.	
<i>Vie et œuvre de Maurice Maïmonide</i>	161
Maurice EISENBETH.	
<i>Les Juifs de Perse</i>	165
A. CONFINO.	
<i>Moïse Mendelssohn</i>	181
Mme STORA-SUDAKA.	